



# **L'héritière du manoir**

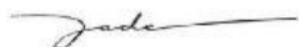
**Novak**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

BRENDA NOVAK

## L'héritière du manoir

A stylized, handwritten signature in black ink, appearing to read "Jade", followed by a long horizontal flourish.

BRENDA NOVAK

# L'héritière du manoir



# Table des Matières

*Page de Titre*

*Table des Matières*

*Page de Copyright*

*Chapitre 1*

*Chapitre 2*

*Chapitre 3*

*Chapitre 4*

*Chapitre 5*

*Chapitre 6*

*Chapitre 7*

*Chapitre 8*

*Chapitre 9*

*Chapitre 10*

*Chapitre 11*

*Chapitre 12*

*Chapitre 13*

*Chapitre 14*

*Chapitre 15*

*Chapitre 16*

*Chapitre 17*

*Chapitre 18*

*Chapitre 19*

*Chapitre 20*

*Chapitre 21*

*Chapitre 22*

*Chapitre 23*

*Épilogue*

*DANS LA MÊME COLLECTION*

© 2004, Brenda Novak.

© 2010, Harlequin S.A.

978-2-280-81825-4

*Titre original :*

A HOME OF HER OWN

*Traduction française de* JULIE VANNEL

Jade® est une marque déposée par le groupe Harlequin

*Photos de couverture*

*Château :* © ROYALTY FREE/UNLIMITED 2009/JUPITER IMAGES

*Paysage enneigé :* © MICK RITZEL/RADIUS IMAGES/ MASTERFILE

*Grille :* © PIERRE TREMBLAY/MASTERFILE

*Femme :* © ROYALTY FREE/UNLIMITED 2009/JUPITER IMAGES

*Réalisation graphique couverture :* V. ROCH

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.  
[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)



La vieille bâtisse avait des allures de maison hantée. La lune resplendissait en arrière-plan de l'imposante demeure victorienne, projetant sur la neige une ombre aux formes biscornues, et faisant briller ses nombreuses fenêtres, comme autant de paires d'yeux.

Lucy Caldwell, transie de froid, tout arc-boutée contre le vent glacial, s'efforçait de pousser la lourde porte, qui semblait vouloir lui résister. Vu l'heure tardive, l'idée de s'aventurer à l'intérieur ne l'enthousiasmait guère. La maison était demeurée inoccupée suffisamment longtemps pour que les rats, les loirs et même certaines bêtes rampantes aient eu tout loisir de prendre possession des lieux. Sans compter qu'elle risquait aussi de tomber nez à nez avec un individu indésirable caché dans l'une des chambres...

Se serait-elle trouvée dans n'importe quelle autre région du monde, elle aurait tout simplement rallié la ville la plus proche, et pris une chambre dans un motel. Mais voilà, elle était à Dundee, et elle imaginait sans peine qu'à l'instant même où un habitant de cette ville apercevrait les cheveux blond vénitien, si caractéristiques, qu'elle tenait de sa mère, la nouvelle de sa réapparition se répandrait comme une traînée de poudre. Et pour le moment, elle voulait garder secret son retour. Elle avait besoin d'un peu de temps pour retrouver ses marques. En décidant de revenir à Dundee, elle avait pris un risque, un risque énorme, et, à vrai dire, la chance ne lui avait jamais souri jusque-là.

Les planches du parquet grincèrent dès qu'elle posa le pied à l'intérieur. Instinctivement, elle tendit la main vers l'interrupteur, mais n'acheva pas son geste. Sans savoir pourquoi, l'idée d'entrer et d'allumer les lumières la mit soudain mal à l'aise, lui fit l'effet d'être une intruse. Elle fut obligée de reconnaître qu'elle ne s'était jamais sentie chez elle dans cette maison.

A la vérité, elle ne s'était jamais sentie chez elle nulle part.

Elle se ressaisit, et appuya sur le bouton.

Il ne se passa rien. Mike Hill, l'exécuteur testamentaire des biens de la famille Caldwell, avait dû faire couper le compteur électrique, ce qui semblait normal, au bout de six ans. Elle avait hérité de cette vaste maison victorienne, à la mort de Morris, et n'y avait jamais remis les pieds. Entre-temps, elle avait reçu deux ou trois coups de fil de la part de Fred Wilson, le seul agent immobilier de la ville digne de ce nom, qui lui avait signalé que

la peinture s'écaillait, et que le perron s'affaissait. Par la même occasion, il lui avait demandé, avec insistance, si elle désirait vendre. Mais, connaissant l'identité de l'acheteur potentiel, elle avait répondu par la négative, et n'avait pas changé d'avis depuis. Du moins pour le moment. Avant toute chose, elle devait accomplir la tâche qui l'avait amenée dans ce coin de l'Idaho.

Elle posa son sac à dos par terre, et se mit à chercher sa lampe torche. Elle la trouva déjà allumée, et apparemment depuis plusieurs heures, à en juger par son faible rayonnement.

Lucy songea alors un instant à retourner vers sa voiture prendre les piles de rechange. Elle l'avait stationnée à l'extérieur, après avoir constaté que le toit du garage s'était effondré. Mais elle craignit de perdre tout son courage en revenant sur ses pas. Il valait mieux aller de l'avant...

Elle mit son sac sur l'épaule, braqua la faible lampe devant elle, et prit soin de laisser la porte ouverte, au cas où elle ferait une mauvaise rencontre et devrait s'enfuir.

En pénétrant dans le séjour, elle balaya rapidement la pièce avec le pâle rayon de sa lampe. Rien ne bougea... La vue de cet endroit familier réveilla en elle des souvenirs doux-amers. Malgré son enfance de petite fille malheureuse, elle avait vécu une courte période de vrai bonheur dans cette maison. Elle songeait en particulier au premier Noël qui avait suivi le mariage de sa mère avec Morris.

Dans l'angle gauche de la pièce, à présent sombre et rempli de toiles d'araignées, elle revoyait le magnifique sapin, scintillant de mille lumières et couvert d'une profusion de boules dorées. C'était la première fois que sa famille avait pu s'offrir un sapin de Noël aussi immense. Elle se rappelait son émerveillement devant la fausse neige, et le raffinement des décorations. Chaque année, depuis qu'elle avait atteint l'âge adulte, Lucy achetait un grand sapin de Noël, et le couvrait de flocons artificiels — c'était pour elle une sorte de rituel obligé. La rente que lui avait léguée Morris aurait pu lui permettre de vivre confortablement, mais elle en distribuait la majeure partie. Afin de continuer à voyager, elle avait dû réduire ses dépenses, si bien que les appartements qu'elle louait, pour quelques mois ou quelques semaines, au gré de ses déplacements, étaient souvent si exigus et si peu accueillants qu'elle n'avait jamais pu y installer un sapin aussi somptueux que ce mémorable arbre de Noël.

L'odeur de moisi lui fit froncer le nez, et elle jeta un dernier regard vers la porte d'entrée, avant de pénétrer plus avant dans la maison. Le clair de lune filtrait par les vitres nues des fenêtres, dessinant des carrés argentés sur le parquet, ce qui, ajouté à la faible lueur de sa lampe, lui permettait d'éclairer ses pas.

Elle arriva devant l'escalier géorgien. A sa droite se trouvaient deux portes à double battant qui donnaient respectivement dans un grand bureau, et une bibliothèque imposante. Lucy écarta une toile d'araignée et passa la tête dans la bibliothèque, puis dans le bureau, soulagée de les trouver vides de tout occupant à quatre pattes, ou autre hôte indésirable.

Elle poursuivit sa visite, s'interrompant régulièrement pour tendre l'oreille, et arriva dans la cuisine, qui servait de salle commune. Située à l'arrière de la maison, elle constituait une immense pièce, avec des portes-fenêtres en arc de cercle, qui donnaient sur la pièce d'eau aménagée au pied de la colline.

Malheureusement, la plupart des fenêtres de derrière étaient cassées. Lucy se pencha pour ramasser un petit caillou qui gisait sur le dallage, au milieu des débris de verre. Elle réalisa soudain que le passé était bien mort. Morris avait disparu, tout comme sa mère. Ses deux frères, Sean et Kyle, plus âgés qu'elle, avaient vendu la terre dont ils avaient hérité, et s'en étaient allés vivre ailleurs. Seuls le sentiment de ne pas être la bienvenue, et l'animosité tenace que lui portaient les habitants de cette petite ville, semblaient ne pas vouloir disparaître...

Lucy jeta le caillou et le regarda ricocher sur le carrelage. Elle avait redouté que ce retour lui soit difficile, et il l'était. Son tort, c'était d'avoir cru qu'il suffisait de posséder une maison pour se sentir « chez soi ».

Vu l'état de délabrement où se trouvait la bâtisse, mieux valait encore passer la nuit dans sa voiture, une superbe Mustang de collection, bleu métallisé, qu'elle avait fait remettre à neuf. Mais l'exiguïté de l'habitable et le froid glacial l'en dissuadèrent. Elle jugea plus sage de rester à l'abri. Malgré l'atmosphère lugubre des lieux, elle n'avait rien vu de plus menaçant que des toiles d'araignées. La présence de détritus éparpillés par-ci par-là indiquait que des squatters avaient occupé la maison, depuis sa fermeture, mais pas récemment, en tout cas.

Elle se détendit un peu, et plongea dans son sac à dos, à la recherche de ses provisions. Elle sortit quatre grandes bougies, deux bûches allume-feu, des allumettes, un pichet d'eau, un mélange de fruits secs et des graines de tournesol. Sa valise, ses affaires de toilette, et son matériel de couchage étaient restés dans la voiture.

A cause du carrelage et de la fenêtre cassée, la cuisine était plus froide que les pièces du devant, mais le coin repas possédait un poêle à bois et semblait plus lumineux que le reste de la maison. Promis, elle rendrait cette pièce vivable dès le lendemain matin. Pour le moment, il ne lui restait qu'à prendre son mal en patience pendant les prochaines six ou sept heures.

Les bougies allumées, qu'elle disposa sur le comptoir de marbre, répandirent dans la pièce une douce lumière un peu irréelle, et dégagèrent

un parfum réconfortant qui contribua à dissiper l'odeur humide de maison abandonnée. Il ne lui fallut que quelques minutes pour allumer le feu, grâce au bois d'allumage. A l'époque où Lucy était au lycée, et où Morris avait déjà divorcé de sa mère pour retourner vivre avec sa première femme les dernières années de sa vie, Red avait complètement vidé la maison. Elle avait emporté tout ce qui pouvait avoir une quelconque valeur, les rideaux, la verrière du deuxième étage, et même les boutons de porte des placards. Mais par bonheur, elle avait laissé un peu de bois à côté du poêle.

Elle utilisa la dernière bûche fendue pour préparer son feu, ravie d'avoir un peu de chaleur, tout en priant qu'elle dure quelques heures. Ensuite, elle recula prudemment, en écrasant le verre cassé sous ses chaussures, et elle contempla les flammes orange qui commençaient à s'élever. Ce feu revêtait tout à coup une valeur symbolique. C'était un premier pas, une sorte de nouveau départ pour elle.

Les petits craquements de la vieille maison vinrent lui rappeler qu'il lui restait les étages à explorer, ne serait-ce que pour s'assurer qu'elle était bien la seule occupante des lieux.

Après avoir tapoté, en vain, sa lampe, elle sortit récupérer le sac qu'elle avait mis à l'arrière de sa voiture. Elle changea les piles, laissa la porte d'entrée ouverte, par précaution, et gravit l'escalier qui menait aux cinq chambres et aux trois salles de bains.

Une tache sombre sur le palier lui indiqua qu'il s'était produit un dégât des eaux. En effet, la pluie et le vent avaient traversé une déchirure du plastique que sa mère avait posé pour remplacer la verrière. Consternée par cette dégradation, Lucy s'en voulut de ne pas avoir tenu tête à Red, ce jour-là, d'autant plus que la verrière ne pouvait lui être d'aucune utilité. Elle l'avait d'ailleurs remisee dans un placard du mobile home où elle s'était installée après son second mariage.

Mais Lucy aurait été impuissante devant l'entêtement de sa mère. Red s'était obstinée à vouloir emporter tout ce qu'elle pouvait qualifier de « biens mobiliers », la seule compensation qu'on lui avait accordée après le divorce. Elle trouvait injuste d'avoir retiré un si maigre profit de ses dix années de mariage avec l'un des plus riches fermiers de Dundee...

A cet instant, la porte d'entrée se referma en claquant.

— Il y a quelqu'un? cria Lucy, une main pressée sur la poitrine.

Seul le gémissement du vent lui répondit. Elle serra sa lampe plus fort, le cœur battant, guettant le moindre bruit de pas. Malgré le silence environnant, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer que des fantômes habitaient la maison. Elle n'aurait certainement pas reproché à Morris de revenir hanter sa vieille demeure. Après tout ce qu'il avait fait pour sa mère, pour elle et ses frères, le pauvre homme n'avait récolté que

méchanceté et ingratitude. Au point que sa première femme avait dû revenir le soigner le jour où il était tombé malade.

Mais, connaissant la bonté et la générosité de Morris, il avait sûrement mieux à faire dans l'au-delà, songea Lucy, avec amusement. Il était plus probable que ce soit Red qui vienne errer sur les lieux, avec des bruits de chaînes...

— Il ne reste plus grand-chose ici, maman, marmonna-t-elle en frissonnant de froid. Tu as tout emporté, sauf les babioles sans intérêt.

Le silence retomba sur la maison, telle une nouvelle couche de poussière. Lucy se pencha par-dessus la rampe et promena sa lampe dans tous les recoins au-dessous d'elle. Elle découvrit des fientes d'oiseaux, un vieux tapis moisi, une chaise cassée. Les frères de Lucy, qui étaient restés à Dundee un peu plus longtemps qu'elle, lui avaient dit un jour que Morris n'avait jamais remis les pieds dans sa maison ni fait de réparations depuis le départ de Red : ils n'avaient pas menti, de toute évidence.

Lucy continua d'avancer lentement, toujours un peu inquiète chaque fois que le plastique claquait dans son dos.

Elle découvrit des montants de lits dans deux chambres, et un vieux matelas par terre, dans une troisième. La chambre principale possédait encore un sofa qui avait dû être ravissant. Mais les miroirs des portes de placard et la glace de la coiffeuse étaient tout fêlés. Des graffitis couvraient les murs. « Garce ! Putain ! Meurtrière ! Va pourrir en enfer ! »

Une douleur fulgurante lui déchira l'estomac et elle eut l'impression d'avoir avalé de l'acide. Elle se força à se détourner de ces insultes ignobles et à se concentrer sur des choses plus concrètes. C'était le meilleur stratagème. Si elle voulait que le sentiment de honte et de malaise laissé par sa mère cesse de la poursuivre, il fallait qu'elle se forge une carapace comme l'avaient fait ses frères. Elle avait besoin de toute son énergie pour régler ses autres problèmes, et pour accomplir ce qu'elle avait en tête.

Elle jeta un regard furieux vers les graffitis. Il lui faudrait sans doute commencer par repeindre les murs. Au bout de quelques mois, dès qu'elle aurait fait réparer la maison, elle la mettrait en vente et quitterait Dundee définitivement.

Mais pas avant d'avoir découvert ce qu'elle était venue chercher ici.

Mike Hill écrasa la pédale de frein et la Cadillac s'immobilisa dans un crissement de pneus au beau milieu de la route. Il jeta un coup d'œil sur la propriété voisine de son ranch. Avait-il bien vu une fenêtre éclairée, sur la

façade de la grande demeure victorienne ? Comme une lueur de bougie... Les gosses du coin adoraient s'introduire dans la vieille maison de son grand-père, et il leur arrivait d'y commettre des actes de vandalisme. La nuit d'Halloween, il avait surpris un groupe d'adolescents ivres en train de se faire peur en invoquant les esprits en ricanant bêtement. Il avait essayé de leur donner la frayeur de leur vie, et de les dissuader ainsi de remettre les pieds dans la maison, mais ils s'étaient contentés d'éclater de rire et avaient roulé par terre en voulant fuir tous en même temps.

Ce souvenir le fit sourire. Il comprenait que les adolescents aiment s'amuser. Mais il craignait qu'un pauvre gosse ne mette le feu accidentellement et provoque un drame. Et puis, l'idée de perdre cette demeure lui était insupportable. Mike y avait passé tous les week-ends de son enfance, en compagnie de son grand-père Caldwell. Il adorait la vieille bâtisse victorienne et on lui avait toujours promis qu'il en hériterait un jour.

Seulement voilà... Le destin en avait décidé autrement. Son grand-père avait légué à tous ses petits-enfants des parts égales d'un immense ranch situé dans l'Utah, qu'ils avaient vendu depuis. Et la maison avait beau ne pas lui appartenir, Mike refusait de rester les bras croisés à la regarder tomber en ruine.

Il passa la marche arrière et recula pour s'engager en cahotant dans la longue allée pleine d'ornières qui menait à la maison. Des traces de pneus étaient imprimées dans la boue : manifestement un autre véhicule avait récemment emprunté ce chemin...

Les traces le menèrent jusqu'à une ancienne Mustang, garée derrière la fontaine ridicule que Red avait achetée et placée dans le jardin. A qui appartenait donc cette voiture ? Mike ne l'identifiait pas ; elle n'appartenait à aucun des jeunes gens de sa connaissance. Et dans cette ville de mille quatre cents habitants, presque tout le monde se connaissait. Cependant, il n'excluait pas qu'elle puisse appartenir à un habitant d'une ville voisine.

Il saisit le chapeau de cow-boy posé sur le siège passager, le planta sur sa tête, et se gara derrière la Mustang. Il s'approcha de la porte d'un pas lourd en secouant la neige collée à ses bottes, puis tendit l'oreille mais ne perçut aucun bruit, pas de musique, pas de voix... Donc ce n'étaient probablement pas des voyous. Plutôt un couple de jeunes amoureux qui avait dû emprunter le vieux matelas qui traînait dans l'une des chambres.

Il se frotta la nuque, peu enclin à faire irruption dans ce genre de situation. Cependant, la présence des bougies l'incitait à agir — et aussi le fait que, si un couple éprouvait le besoin d'aller si loin pour trouver un peu d'intimité, il devait exister, quelque part, une mère qui le remercierait de les faire déguerpir.

— Sacrés gamins.

Il essaya d'ouvrir la porte, et découvrit qu'elle n'était pas fermée à clé. Le garçon avait dû entrer par une fenêtre de derrière, et venir ouvrir à sa petite amie. En général, cela se passait ainsi.

Les gonds rouillés gémirent tandis qu'il passait la tête à l'intérieur, et une exquise odeur de vanille l'accueillit aussitôt. La lumière venait de la cuisine. Et il lui sembla également sentir de la chaleur. Sans aucun doute, il se trouvait en présence de quelqu'un qui s'était confortablement installé...

— Vous êtes par là ? lança Mike en frappant un grand coup à la porte, avant d'entrer. Si vous êtes déshabillés, couvrez-vous, je vais entrer.

Il entendit un bruissement à l'arrière de la maison. Puis le rayon d'une lampe électrique l'aveugla avant qu'il puisse avancer d'un pas.

— Plus un geste !

Il leva la main pour s'abriter les yeux.

— Ou bien ?

— Ou bien... je tire.

Il comprit, à la voix, qu'il s'agissait d'une femme. Où pouvait être son petit ami ? Pour l'instant elle avait l'air d'être seule.

— Vous avez vraiment une arme à feu ?

— D'après vous ?

Mike ne se souvenait pas d'avoir vu quelqu'un se faire abattre à Dundee, sauf peut-être dans un accident de chasse. Mais il n'écartait pas la possibilité.

— Quel genre d'arme avez-vous ?

— Est-ce que cela a vraiment de l'importance ?

— Simple curiosité, répondit-il en continuant à se protéger les yeux.

— Le genre qui peut vous faire un trou, dit-elle. Satisfait ?

A sa voix chevrotante, il devina qu'elle devait mentir depuis le début, à propos de l'arme. Cela dit, à sa décharge, il admettait aisément qu'elle se sente menacée devant un étranger d'un mètre quatre-vingt-cinq et cent dix kilos, qui faisait irruption. Ce qui le tracassait vraiment, c'était la lumière, et la raison de la présence d'une inconnue en ces lieux.

— Qui êtes-vous ?

— Je pourrais vous poser la même question.

— Mike Hill. Je possède le ranch voisin.

Mike n'avait jamais quitté la région, et sa famille y était très connue.

Cette jeune femme connaissait-elle son nom ?

— Que faites-vous ici, monsieur Hill ?

— Vous n'êtes pas gênée !

— Ce n'est pas moi qui suis entrée sans y être invitée.

A présent, Mike était certain qu'il n'y avait personne avec la jeune femme — sinon l'autre se serait maintenant manifesté.

— Je suis venu vous dire que vous feriez mieux d'éteindre ces bougies, et de déguerpir à toute vitesse, avant que je n'appelle la police. Vous êtes dans une propriété privée.

— Est-ce que cette propriété vous appartient ?

— Elle devrait m'appartenir.

— Mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

Le ton froissa Mike. Il souffrait encore d'avoir été spolié de la maison de son enfance, au profit d'une aventurière et de ses enfants. Ils lui avaient volé les dix années qu'il aurait pu vivre auprès de son grand-père, Morris Caldwell, avant qu'il ne décède, et cette perfidie lui était restée sur le cœur.

— Ce qui se passe ici ne vous regarde absolument pas, dit-elle brusquement. Je vous prie de vous en aller.

Mike n'avait nullement l'intention de partir. Personne ne le chasserait de la maison de son grand-père, surtout avec une simple lampe électrique.

— Arrêtez de m'aveugler avec votre lampe.

— Ou bien ? dit-elle de nouveau.

— Ou bien je vous la prends des mains.

— Alors, je vais...

— Tirer ? Vous n'êtes même pas armée. Si vous l'étiez vous n'auriez pas besoin de m'aveugler.

Elle eut un instant d'hésitation, mais Mike ne lui donna pas le temps d'agir, juste au cas où il se serait trompé. Il avança de deux pas, et la ceintura avant de la plaquer contre le mur le plus proche.

La lampe tomba, et roula, tandis qu'il lui collait les mains au corps. Mais la jeune femme se trouvait assez près de la lumière qui venait de la cuisine pour lui permettre de discerner ses traits, son teint pâle, et une épaisse auréole de longs cheveux bouclés et d'un blond presque vénitien. Elle était jeune, mais plus âgée qu'il ne l'avait cru. Ce n'était plus une adolescente. Elle semblait menue, parfaite, une porcelaine, un ange. Mais l'éclat de ses yeux n'avait rien de l'innocence d'un ange, et n'exprimait que la rage et la



fureur.

Elle se mit à lever le genou, mais il réussit à la maîtriser, et à se protéger en même temps.

— Lâchez-moi, espèce de... !

— Hé, on se calme, ma petite dame !

Il utilisa le poids de son corps pour la maintenir contre le mur, et l'empêcher de recommencer à lever le genou.

— *Petite dame* ? dit-elle en haletant. Je suppose que ce genre de fadaïses méprisantes passent pour de la courtoisie par ici, hein, *cow-boy* ?

Mike la regarda en levant les sourcils.

— Je crois avoir été cent fois plus poli que vous, jusqu'à présent, dit-il d'un ton sec.

— Dites donc ! C'est vous qui avez fait irruption dans ma maison ! Pas le contraire !

Il fut décontenancé.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Vous avez bien entendu. Cette maison m'appartient, alors lâchez-moi.

Mike ne bougea pas. La dernière fois qu'il avait vu Lucy Caldwell, c'était une gamine de dix-huit ans grassouillette et couverte d'acné. Elle portait sa tignasse blond-roux disciplinée en queue-de-cheval, et attendait le bus scolaire tous les matins, ses livres serrés sur sa poitrine, ne manquant jamais de lui jeter des regards furibonds lorsqu'il passait devant elle en voiture.

— Je ne vous crois pas, dit-il.

— Le bruit court que ma mère a tenté d'empoisonner Morris. Elle lui aurait donné une surdose d'insuline, en prétendant que c'était un accident. Du coup, il a demandé le divorce, et l'a rayée de son testament. Est-ce que je saurais tout cela si je squattais la maison ?

— Beaucoup de gens sont au courant de cela, dit-il en essayant de la voir plus distinctement. Du moins par ici.

— D'accord. Vous avez acheté la propriété attenante à celle de Morris lorsque j'avais dix ans, et vous en aviez environ vingt-cinq. Josh avait deux ans de moins. Tous les deux vous avez monté votre haras en achetant un étalon noir qui avait une étoile blanche sur le front.

Il demeura muet de surprise, et elle ajouta à contre-cœur :

— Ce cheval était magnifique. Je lui apportais toujours des morceaux de

sucre et des pommes.

Il la relâcha lentement, et recula en songeant à ce qui aurait pu arriver à son étalon, avec tout ce qu'elle lui avait fait manger. A présent qu'il la voyait un peu mieux, il ne put s'empêcher de noter qu'elle ne portait rien, à part peut-être une culotte, sous ce grand sweater. L'ourlet lui arrivait au milieu de la cuisse, si bien qu'on voyait ses jolies jambes nues.

— Il fait froid. Où est votre pantalon ? demanda-t-il.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, il est tard. Il se trouve que j'étais dans mon sac de couchage, au moment où vous avez si aimablement fait irruption dans ma maison, et gâché ma nuit de sommeil. Pardonnez-moi de ne pas porter des vêtements plus décents.

Au ton mordant de sa voix, il comprit qu'elle n'avait rien perdu de son cran d'autrefois. Mais elle avait certainement changé sur d'autres plans. Elle était surtout devenue adulte. Bien qu'elle ait une poitrine généreuse, surtout pour une femme assez petite, ses bourrelets avaient fondu, et ses longs cheveux bouclés lui arrivaient presque à la taille. La lumière venant de la cuisine lui faisait un halo, et ils lui parurent tirer sur le roux.

Aurait-elle été aussi jolie six ans auparavant, en portant ses cheveux lâchés ? Elle aurait peut-être davantage attiré l'attention des garçons de la ville. Il avait gardé l'image d'une adolescente sans charme particulier, d'autant plus que son attitude désagréable ne plaidait guère en sa faveur.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout de suite qui vous étiez ? demanda-t-il.

— Peut-être que j'avais envie d'être seule.

Elle semblait surtout avoir envie de se montrer acerbe. Il se rappela la façon dont elle s'accrochait au bras de Morris, le jour où Morris l'avait invité pour lui présenter Red et ses enfants. A cause du divorce de ses grands-parents, et du remariage rapide avec Red, cela avait été une année difficile pour la famille de Mike, et surtout pour Mike lui-même, qui avait toujours été très proche de son grand-père. Tous les autres avaient refusé l'invitation de Morris, mais Mike était venu, avec l'espoir que les bruits qui couraient n'étaient que mensonges, ou tout au moins pas aussi graves qu'il n'y paraissait. Hélas, Morris avait réellement changé et, emporté par l'excitation de sa nouvelle union, il n'avait plus jamais été le même homme après...

Mike avait compris que son univers s'écroulait lorsque son grand-père adoré avait serré Lucy dans ses bras, et l'avait présentée comme sa « nouvelle fille ». « C'est une petite poupée », avait-il déclaré — mais au moment où il tournait le dos, la petite poupée lui avait tiré la langue et s'était enfuie en courant.

Mike plissa les yeux, se demandant ce qui avait poussé Lucy à revenir à Dundee. Après la mort de Morris, sa mère avait cessé de parler de « cette femme » et de « ces enfants », et de la façon dont ils avaient volé le cœur de Morris, ainsi que son argent, avant de l'abandonner lorsqu'il était devenu vieux et malade. Ceux qui l'aimaient vraiment s'étaient occupés de lui au cours de cette dernière année de sa vie. Elle avait aussi cessé de répéter à Mike que Red était responsable de la mort de sa grand-mère, survenue peu après celle de Morris. « Les médecins disent qu'elle a eu une attaque cardiaque. C'est vrai. Mais parce que son cœur s'est brisé lorsqu'elle a découvert la liaison de papa. Maman n'a plus été la même le jour où elle l'a quitté pour partir à la ville. » Le scandale avait fini par s'apaiser, et Mike redoutait de le voir ressusciter.

— Vous allez vous installer ici ? demanda-t-il.

Quand il vit Lucy prendre un air de défi, il comprit qu'il aurait dû mieux dissimuler son espoir de lui entendre dire non. Mais de toute façon, elle ne pouvait pas s'attendre à ce que son retour fasse des heureux, surtout dans la famille de Mike.

— Il se pourrait que je reste un peu, dit-elle. Cela vous pose un problème ?

Cela lui en posait un, mais il ne pouvait rien contre elle. Dès qu'il avait appris que, contrairement à ce qu'ils croyaient, son grand-père ne les avait jamais adoptés légalement, elle et ses frères, il avait intenté un procès pour récupérer la maison — et il avait perdu. Il avait ensuite tenté de la lui acheter, à plusieurs reprises, mais elle avait refusé de vendre. Résultat, Lucy était définitivement la propriétaire légitime de la maison que son grand-père lui avait pourtant toujours promise à lui... Elle pouvait donc rester aussi longtemps qu'elle en aurait envie.

— Vos décisions vous appartiennent, dit-il d'un ton aussi cassant que le sien.

— C'est exactement mon avis. A présent, si cela ne vous ennuie pas, il se fait tard, je suis presque nue, et j'ai froid.

Il se pencha sur le côté pour voir l'intérieur de la cuisine. A part les bougies et le crépitement du feu, elle ne semblait pas avoir beaucoup de confort. Dormir dans un endroit aussi sale et dénudé était forcément peu agréable, surtout pour une jeune femme. Mais tant mieux, car cela l'inciterait à écourter son séjour.

— Y a-t-il autre chose ? demanda-t-elle en le voyant hésiter.

Il se pencha pour ramasser son chapeau, qui était tombé au moment où il l'avait « désarmée ».

— Non.

Sans plus attendre, elle alla vers la porte d'entrée, d'un pas raide, et l'ouvrit d'un coup sec.

S'il s'était agi d'une autre qu'elle, Mike aurait dit quelque chose comme « Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis juste à côté ». Parce qu'elle était une femme, jeune et seule, il lui fut très dur de s'abstenir. Mais il ne s'agissait pas de n'importe quelle femme : il s'agissait de la fille de Red, la femme la plus égoïste, et la plus cupide qu'il ait jamais connue.

— Bonne nuit, dit-il froidement.

Il sortit, son chapeau à la main. Si Lucy était devenue, comme il s'en doutait, une seconde Red, il la savait tout à fait capable de se débrouiller toute seule.

Lucy n'arrivait pas à trouver le sommeil. La famille de Morris avait déjà découvert sa présence, avant même qu'elle n'ait eu le temps de s'installer et d'entreprendre ses recherches. Sachant Mike Hill loyal envers sa famille, elle ne doutait pas que, à présent qu'il l'avait vue, il s'empresserait d'en parler à sa mère, qui à son tour avertirait sa sœur et ses frères, jusqu'à ce que la moitié de la ville se dresse contre elle. Car presque tous les habitants de Dundee étaient soit des parents soit des amis des Caldwell.

Cela dit, ni Mike ni personne d'autre ne pouvait rien faire contre son retour, si ce n'était lui rendre la vie désagréable. Le testament de Morris la protégeait pour toujours. Lucy s'en étonnait encore, d'ailleurs, compte tenu de ce que Red avait fait... Comment avait-il pu continuer à l'aimer, malgré tout, elle, la petite poupée ? Et pourquoi l'avait-il favorisée par rapport à ses frères ? A chacun d'eux, il avait légué une belle parcelle de terre, mais elle avait reçu plus que tous réunis : la maison, et une rente qui la rendait riche. Pauvre Morris... Non seulement elle éprouvait de la reconnaissance envers lui, mais il lui manquait terriblement. Il était le meilleur homme qu'elle ait jamais connu, un des rares qui avaient donné de l'amour à la petite fille moche, grosse et méchante qu'elle avait été.

Par une ironie du sort, Mike — son pire rival — lui rappelait l'homme qu'elle avait si tendrement aimé, par sa manière de se tenir, de sourire. Non pas qu'il lui ait jamais tellement souri autrefois, d'ailleurs... Adolescente, elle rêvait que le grand garçon d'à côté lui adresserait la parole, mais elle ne se souvenait même pas d'avoir reçu la moindre attention de la part de ce beau cow-boy. Pourtant, elle se sentait prête à tout pour obtenir une réaction de lui. Un jour, elle avait poussé l'audace jusqu'à lui montrer ses seins, tandis qu'elle se baignait dans le bassin et qu'il passait à cheval. Evidemment, il n'était pas resté indifférent devant un tel geste, et elle avait jubilé en voyant l'expression irritée qu'il avait prise.

Elle essaya de chasser de son esprit ce besoin qu'elle avait toujours ressenti d'obtenir une miette de reconnaissance, d'approbation, surtout de la part de la famille de Morris. Et soudain, elle fut tentée de quitter cette maison, de quitter Dundee. Vite. Mais ce qu'elle avait découvert dans le journal intime de sa mère lui parut une bonne raison de rester : une liste de noms...

Après avoir passé une très mauvaise nuit, Mike se tenait devant son téléphone, ne sachant pas trop s'il devait appeler sa mère. Lucy n'était probablement que de passage, elle bougeait beaucoup — il le savait car il était chargé de lui faire parvenir le chèque mensuel que lui versait le notaire de Morris —, et elle ne cessait de changer d'adresse. Si elle ne devait rester que quelques jours, il jugeait inutile de contrarier sa mère et toute sa famille.

En revanche, si Lucy prévoyait de s'attarder dans les parages, il vaudrait mieux prévenir tout le monde.

Il avait déjà appelé son frère, Josh, mais il se trouvait en vacances à Hawaï en compagnie de sa femme, et il n'avait pas pu le joindre.

— Mike ?

Il jeta un regard vers la porte. Rose Hilman, qui gérant la comptabilité, venait de passer la tête dans son bureau.

— Oui ?

— Gabe Holbrook demande à vous voir.

Oubliant Lucy Caldwell, Mike se redressa sur sa chaise, surpris. Il avait grandi avec Gabe, ils étaient amis d'enfance mais, depuis son accident, Gabe s'était fait rare.

— Faites-le entrer, dit-il.

Mike fut envahi par le remords et la culpabilité en songeant que, pendant les derniers mois, il n'avait fait aucun effort pour rencontrer Gabe. Son ami venait de traverser deux années extrêmement pénibles, qui avaient affecté son caractère et son comportement, au point qu'il avait fait le vide autour de lui. Mike n'arrivait plus à communiquer avec lui. Les sujets de conversation que les deux amis affectionnaient autrefois — le football, le rodéo, les filles... — ne faisaient que lui rappeler sa déchéance.

Mike se leva au moment où Gabe pénétrait dans la pièce sur son fauteuil roulant. Il fut content de constater qu'il avait bonne mine. Un long T-shirt moulait les muscles de ses larges épaules et de ses bras. De toute évidence, il s'entretenait. Son visage avait minci et durci, mais il avait pour lui ses yeux bleus aux cils drus et ses cheveux noirs, qui avaient toujours séduit les femmes. Du moins, les femmes d'avant l'accident...

— Gabe, je suis très heureux de te revoir, dit Mike, en contournant son bureau pour lui serrer la main.

— Oui, ça fait un bail.

En effet, se dit Mike. Si seulement voir Gabe dans sa chaise roulante ne

le rendait pas aussi... déprimé. Il mit les mains dans les poches car, soudain, il ne savait plus quoi en faire, et s'assit sur le bord de son bureau.

— Tu as l'air en forme, mon pote. A mon avis tu continues à boire cette affreuse boisson au germe de blé que tu m'as fait goûter la dernière fois que je suis venu te voir.

Cette visite remontait à deux longs mois déjà mais, si Gabe était froissé par la négligence de son ami, il n'en montra rien.

— Il y a plus de vitamines et de sels minéraux dans une cuillère à soupe de cette boisson que...

— Je sais : que dans un grand panier de fruits frais, interrompit Mike en riant. Malgré ça, je n'arriverai jamais à l'avalier.

Gabe le toisa d'un regard envieux.

— D'après ce que je vois, tu n'en as pas besoin. Tu te portes bien... pour un vieux.

Gabe, qui avait deux ans de moins que lui, avait sauté deux classes et le taquinait toujours à propos de son âge.

— La quarantaine approche, dit Mike. Et tu n'es pas le seul à me le rappeler sans arrêt. Josh me fait une vie infernale depuis des mois. Mais qu'est-ce qui t'amène au ranch par un temps pareil ?

Gabe regarda vers la fenêtre. Dehors, la neige tombait si dru que Mike ne distinguait presque plus l'écurie.

— Les routes ne sont pas encore coupées mais ton allée aurait besoin de quelques bons coups de pelle. Comment veux-tu qu'un infirme comme moi puisse se déplacer ?

La manière grinçante dont il se moquait de sa propre situation embarrassa Mike. Depuis que l'accident avait brisé son corps, sans aucun espoir de rétablissement, Gabe vivait dans les collines comme une sorte d'ermite amer.

— On dirait que tu n'as aucun mal à te déplacer, dit-il.

Ce qui était la vérité. Gabe haussa les épaules.

— Je me débrouille. Surtout lorsque j'ai une bonne raison de sortir.

— J'ai l'impression qu'il y a du nouveau.

— Je voulais t'annoncer que mon père se présente aux prochaines élections du Congrès.

— Vraiment ?

Mike faillit se mettre debout en apprenant la nouvelle, mais il demeura

assis sur le coin de son bureau afin de ne pas creuser la distance entre son ami et lui. Il n'aimait pas dominer Gabe, qui normalement le dépassait de cinq centimètres.

— C'est génial. Il a toute l'expérience voulue. Il est sénateur de notre Etat depuis... quoi ? Neuf ans déjà ?

— Dix ans, mais ce ne sera pas facile. Le sénateur sortant, Butch Boyle, siège au Congrès depuis toujours.

— Mais ton père jouit du respect de tous dans cet Etat. Je pense qu'il a de bonnes chances.

— On a besoin de sang neuf au Congrès. Butch est à Washington depuis si longtemps que je me demande s'il est encore de chez nous !

Mike était forcé de reconnaître aussi que le député Boyle devait avoir oublié l'Idaho, depuis le temps. D'ailleurs, celui-ci ne lui avait jamais fait une grande impression. Cela dit, Mike aurait soutenu Gabe, de toute façon — parce que c'était la première fois, depuis son accident, qu'il voyait son ami montrer un peu d'enthousiasme pour un projet.

— La collecte de fonds est un problème crucial, poursuivit Gabe. C'est l'autre raison de ma visite. J'espérais que tu nous aiderais.

— Si tu me demandes de participer, tu sais que je dirai oui.

Mike se pencha et remua des papiers sur son bureau, à la recherche de son chéquier. Mais la voix de Gabe l'interrompit.

— Je parle d'autre chose qu'un don.

— Quoi, par exemple ? demanda Mike, surpris.

— J'aimerais que tu crées une association. Je veux rencontrer Conner Armstrong et les autres investisseurs du comité de campagne, Josh, et tes oncles, ainsi que d'autres personnalités de la ville.

— Tu n'as pas besoin de moi pour cela.

— Je crois bien que si. Je ne pense pas qu'ils prendront au sérieux un ex-joueur de football.

Mike soupçonna Gabe de croire plutôt qu'on ne pouvait pas prendre au sérieux un ex-joueur de football infirme, mais il ne servait à rien de vouloir le convaincre que, malgré son handicap il était resté le même homme — il ne voudrait rien entendre.

— C'est à Boise qu'il faut chercher de l'argent, pas ici.

— Boise est à cheval sur deux circonscriptions, et nous sommes dans la partie la plus conservatrice, que nous allons probablement perdre au profit de Boyle, dit Gabe. Il va falloir faire de gros efforts ici, et dans le reste de



l'Etat.

— De quelle somme d'argent parlons-nous ?

— Au moins un demi-million. Je suis certain que Boyle peut collecter cette somme, avec son comité politique et les dons des industriels du bois.

— Nous ne pouvons pas recueillir un demi-million chez les particuliers, même en faisant tous les efforts du monde, dit Mike. Nous vivons dans un Etat en grande partie rural.

— Je sais bien, mais nous avons d'autres donateurs potentiels.

— Comme...

— La Fédération des professeurs, la Fédération des employés de l'Etat, du comté, de la municipalité, la corporation internationale de l'électricité, le syndicat des routiers...

— Tu as bien travaillé.

— Je ne te le fais pas dire, répondit Gabe, avec un grand sourire.

Mike réfléchit à la requête de son ami. La perspective de s'engager dans la campagne de Garth Holbrook lui permettrait de construire une nouvelle relation avec Gabe tout en l'aidant dans son projet.

— D'accord, dit-il. Josh a pris quelques jours de vacances avec Rebecca, mais je vais organiser un rendez-vous avec lui, Conner, et les autres investisseurs du comité de campagne dès qu'il rentrera.

Lucy s'appuya contre le mur de son ancienne chambre, recrue de fatigue. Elle avait passé la matinée à enlever des toiles d'araignées, à balayer les sols, et se sentait sale. Cela dit, cet exercice physique lui avait permis de se réchauffer, et elle avait poursuivi sa tâche en attendant que la neige veuille bien s'arrêter. Mais il était déjà près de midi, et le mauvais temps ne donnait aucun signe de fatigue. Si elle n'y prenait garde, elle allait rester bloquée une nuit de plus.

Elle avait beau en refuser l'éventualité, elle dut admettre qu'elle n'avait guère le choix. A cause des montagnes, son mobile ne passait pas, vingt kilomètres la séparaient de la ville, et elle ne possédait même pas une pelle pour dégager sa voiture de la neige. Et, pour couronner le tout, Mike Hill était son unique voisin.

Allait-elle devoir faire appel à lui en désespoir de cause ? Mike Hill... Lui demander de l'aide lui paraissait la pire des humiliations ! Il l'avait toujours détestée, et elle...

Elle, rien. La plupart du temps, il l'avait complètement ignorée. Il valait mieux faire comme si lui non plus n'existait pas pour elle.

Convaincue qu'elle ne pourrait rien tenter tant que tomberait la neige, elle s'engagea dans l'escalier pour chercher sa valise et suspendre ses vêtements. Elle avait fait ses bagages avec soin, en remplissant ses sacs au maximum, au cas où elle devrait prolonger son séjour, mais ses affaires n'étaient plus aussi bien rangées. Après le départ de Mike, la veille au soir, elle avait farfouillé dans ses vêtements pour trouver de quoi lui tenir chaud.

Elle entreprit de transporter sa plus grosse valise dans sa chambre, marche après marche. Mais au moment où elle attaquait le deuxième étage, l'angle de sa valise heurta un barreau, et le loquet céda. Elle poussa un juron en regardant tous ses vêtements dévaler les marches.

Elle en lâcha sa valise.

— C'est assez, je renonce, dit-elle.

La valise dégringola en cognant le mur et la rampe à plusieurs reprises, avant de s'écraser en bas des marches. Quant à elle, Lucy s'effondra, en jetant un regard noir sur la débâcle. Ce n'était qu'un désastre de plus, après tout. Elle se trouvait seule dans une maison sans électricité, coincée par une tempête de neige...

« Il faut que je quitte Dundee dès que la tempête se calmera », se dit-elle alors. L'idée lui occupait l'esprit depuis le début de la matinée. Elle avait déjà tourné le dos à cette ville une fois : pourquoi avait-il fallu qu'elle se donne la peine de revenir ?

Le cahier de sa mère — qui se détachait comme une tache noire sur le tas de vêtements en vrac — lui rafraîchit la mémoire. La liste, voilà pourquoi elle était revenue. Mais elle se demanda une nouvelle fois si elle n'avait pas commis une erreur en s'y intéressant. Retrouver qui était son père lui apporterait-il vraiment quelque chose ?

Elle n'en savait rien. Ses frères n'avaient pas grandi avec leur père, mais ils connaissaient son nom. D'après Red, c'était un bel homme du nom de Carter Jones qui avait passé deux ans à Dundee avant de la quitter pour suivre une tournée du rodéo. A part l'argent qu'il avait envoyé de temps à autre, lorsqu'il travaillait, il n'avait jamais donné de ses nouvelles.

Cela ne semblait pas du tout gêner ses frères, mais Lucy réagissait différemment. Elle avait grandi sans même connaître un nom. Jusqu'à ce jour.

Et soudain elle se trouvait en présence de trois candidats possibles — la liste du cahier de sa mère —, et elle était là pour essayer de réduire le nombre à un seul. Et pourquoi pas ? Elle n'avait rien d'autre à faire. Elle avait passé les six dernières années à parcourir le pays en travaillant comme

bénévole dans des hôpitaux, des soupes populaires, des foyers de sans-abri. A présent, elle ne savait plus trop où aller, où trouver l'apaisement que lui avait apporté le bénévolat. Ici, on la rejetait à cause de ce qu'elle était, mais c'était là qu'elle pourrait percer le secret de sa naissance, et, peut-être, se reconstruire.

Elle récupéra le journal en soupirant. Elle avait sans doute bien fait de revenir à Dundee, tout compte fait, mais il eût mieux valu patienter jusqu'au printemps puisque c'était possible. Sauf qu'elle s'était mise en tête d'y passer Noël. La nostalgie des premières vacances passées ici, dans cette maison, l'avait poussée à prendre le chemin du retour.

Elle eut un sourire triste. Elle en était encore à essayer de les revivre. Pathétique...

Elle retourna dans la chambre de sa mère pour affronter les graffitis obscènes qui souillaient les murs. Cette pièce, ces mots, lui rappelèrent tout ce qu'elle avait subi, à l'époque où elle vivait là, et qu'elle aurait souhaité oublier. Elle revoyait les regards désapprobateurs des parents de ses amies, et entendait leurs chuchotements : « Julie nous a encore ramené cette petite Caldwell. Il faut qu'on lui dise deux mots... Lucy va finir exactement comme sa mère, attendez et vous verrez... Nous sommes des gens honnêtes et nous allons à l'église. Nous ne pouvons pas accepter ce genre de personne chez nous. » Elle entendait aussi les murmures suggestifs des garçons, à l'école. « Est-ce que tu es une vraie rousse? Allons faire un tour derrière les gradins pour vérifier... Avec la mère que tu as, tu devrais connaître tous les trucs. »

Tous les trucs ? En grandissant, Lucy en avait appris sur la sexualité plus qu'elle n'aurait dû en savoir, mais elle n'en avait toujours aucune expérience.

Elle se laissa glisser sur le parquet et ouvrit le cahier tout défraîchi, trouvé dans les cartons que ses frères lui avait envoyés après les obsèques de Red. La liste de noms d'hommes, écrits de la main de sa mère, fit remonter à la surface des bribes de souvenirs que Lucy avait tenté d'effacer pendant des années : des hommes qui entraient et sortaient de leur caravane délabrée, lui ébouriffaient les cheveux ou lui donnaient une pièce de vingt-cinq cents. Des hommes qu'elle entendait gémir derrière la porte fermée de la chambre de sa mère.

Malgré le froid glacial, Lucy sentait des perles de sueur sur son front et sa nuque. Elle avait envie de brûler le journal, comme pour détruire ces preuves honteuses. Mais elle ne pouvait pas s'y résoudre : Dave Small, Eugene Thompson, et Garth Holbrook étaient désignés comme ayant « rendu visite » à sa mère vingt-cinq ans auparavant, c'est-à-dire à l'époque où elle avait dû être conçue. A moins que Red n'ait aussi fréquenté un

homme qu'elle avait peur de citer dans son journal, ce qui paraissait improbable vu le soin qu'elle mettait à tout noter, l'un de ces trois hommes devait être son père...

Lucy connaissait les noms de Dave Small et de Garth Holbrook. Ils étaient tous les deux des personnages importants de la ville, ce qui lui laissait espérer qu'elle pourrait éprouver pour son père un peu plus d'admiration que pour sa mère. Ils avaient pu fréquenter une prostituée à plusieurs reprises, mais Lucy savait — d'après ce qu'elle voyait de Red —, que la fidélité n'était pas chose facile pour nombre de gens. Peut-être n'étaient-ils même pas mariés à l'époque où ils fréquentaient sa mère.

Elle feuilleta les pages blanches qui correspondaient à la période où Morris était entré dans leur vie. Il avait mis fin au défilé des hommes dans la caravane de Red. Pour un temps, en tout cas. Jusqu'au jour où Red commença à trouver ennuyeux d'être l'épouse d'un vieil homme. Alors, tandis que Morris s'absentait au cours de ses nombreux voyages d'affaires, tout recommença comme avant, à la seule différence que sa mère ne tenait pas de liste, et que les hommes ne lui laissaient plus d'argent. Lucy était assez grande pour comprendre, quand sa mère lui disait qu'elle avait besoin de parler en tête à tête avec M. Untel pendant quelques minutes.

Lucy ferma les yeux un bref instant, et secoua la tête en songeant au nombre de fois où elle avait supplié Red de ne pas mettre en danger leur nouvelle vie. Comme Lucy grandissait, Red avait cessé de faire semblant de croire qu'elle ignorait la vérité, et s'était mise à la menacer : « Tu dis un seul mot, Lucy Star Caldwell, et je te chasse de cette maison à coups de pied dans les fesses. »

La voix de sa mère résonna à son oreille si clairement, si distinctement, que Lucy leva les yeux vers la porte de sa chambre. Mais elle ne vit rien, rien à part elle-même, sous les traits d'une jeune fille anxieuse, jetant un regard dans la pièce, en réponse à la voix perçante de sa mère : « Apporte-moi ce foutu cachet d'aspirine. »

Lorsque la vie devenait insupportable à la maison, Lucy se faufilait discrètement dans l'écurie des frères Hill, pour voir leurs magnifiques chevaux. Là, pendant une heure ou deux, elle arrivait à oublier que, par son silence, elle trahissait Morris tout aussi gravement que sa mère, et que, même si elle avait eu la permission de sa mère, ce qui n'était pas du tout le cas, elle n'aurait pas soufflé mot, tenaillée par l'angoisse de voir Morris disparaître de sa vie.

Elle ferma brusquement le cahier et se remit debout. Au prix d'énormes efforts, elle avait réussi à prendre un peu de recul avec ce pan de son passé. Ses études secondaires terminées, elle avait quitté Dundee et n'avait jamais regardé en arrière. Même à la mort de Morris, lorsque ses frères lui avaient

appris qu'elle héritait, même lorsque deux ans plus tard sa mère était décédée d'une attaque. Et même lorsque Mike avait contesté le testament, l'obligeant à prendre un avocat.

Elle avait laissé l'avocat la représenter au procès, et une fois l'affaire réglée, elle avait simplement demandé à ce que Mike soit nommé exécuteur testamentaire de Morris, et lui adresse son chèque mensuel.

Puis elle avait laissé la maison à l'abandon.

Jusqu'au jour où elle avait compris qu'elle ne pourrait jamais aller assez loin pour fuir son passé.

Et à présent, elle était là, décidée à s'occuper de la maison et à lever le voile sur l'identité de son père.

Mais pour le moment, elle se trouvait réduite à faire appel à Mike, sous peine de mourir, littéralement, de froid. Et elle n'était pas certaine qu'il allait apprécier sa requête.

Lucy attendait devant la porte de Mike, en se balançant d'un pied sur l'autre. Par une ironie du sort, son pire ennemi incarnait à ses yeux le modèle de la beauté masculine. En revanche, elle ne se trouvait guère à son avantage, ces derniers temps — sans eau courante dans la maison, elle n'avait même pas pu se doucher. Complètement trempée et grelottante après avoir marché dans la neige, elle devait en plus avoir le nez et les joues tout rouges. Cela ne lui seyait pas du tout. Mais dans sa situation, elle n'avait pas le choix. Et il n'y avait pas d'autre voisin que Mike...

Une femme d'un certain âge lui ouvrit la porte. Elle portait ses cheveux grisonnants serrés dans un chignon percé d'un crayon.

— Ne restez pas dans le froid, mon petit. Cette partie de la maison est réservée aux bureaux. Vous pouvez entrer.

— Merci, dit Lucy, si frigorifiée qu'elle arrivait à peine à parler.

— Vous allez attraper une pneumonie si vous n'ôtez pas vite ces vêtements mouillés pour mettre quelque chose de sec, dit la vieille dame.

Lucy plissa les yeux, essayant de chasser les derniers vestiges de neige sur ses cils, et trouva la force de sourire.

— Je v-vais bien. Est-ce que M. Hill est chez lui ?

— Lequel ?

— Mike.

— Il est dans son bureau. Puis-je lui dire qui le demande ?

Lucy hésita à donner son nom. Elle ne voulait pas envoyer une onde de choc à travers la petite communauté de Dundee tout de suite. Cela dit, Mike étant déjà au courant de son retour ici, le secret ne tarderait pas à être connu de tous.

— Lucy Caldwell.

La femme haussa les sourcils.

— Vous avez bien dit *Lucy* ?

Lucy acquiesça en serrant les dents. Sous l'effet de la chaleur, ses mains, ses pieds et son nez lui brûlaient, mais ces picotements étaient bien le cadet de ses soucis à cet instant-là. Elle appréhendait plutôt la réaction de Mike

au moment où il la verrait entrer dans son bureau.

— Tu es une femme, maintenant. Je ne t'avais pas reconnue.

Lucy ne la reconnaissait pas non plus, et cela devait se voir car la femme fronça les sourcils.

— Je suis Polly Simpson, « Mme Simpson », pour toi, du moins autrefois. Je travaillais au service des absences du lycée de Dundee, tu te souviens ?

— Oh, bien sûr, dit Lucy.

Mais la tête de Polly Simpson ne lui disait toujours rien. Sans doute parce qu'elle n'avait jamais manqué un jour de classe. L'école lui avait servi de refuge. Elle était rarement allée au bureau des absences, et n'avait fait que croiser Mme Simpson dans les couloirs.

— Je vais dire à Mike que tu es là.

— Attendez, dit Lucy en lui prenant le bras. Est-ce qu'il y a une Mme Hill, à qui je pourrais parler ?

— Si tu penses à la femme de Josh, elle est absente en ce moment. Mike n'est pas marié.

— Toujours pas ?

Mme Simpson gloussa.

— Toujours pas. Alors, tu veux que j'aille le chercher ou pas ?

De toute évidence, elle n'avait pas le choix.

— Oui.

Après lui avoir jeté un regard bizarre, Polly se dirigea dans la direction opposée. Un instant plus tard, elle passa la tête par une porte à l'autre bout du couloir, et lui fit signe de venir.

— Mike a dit qu'il t'attendait.

Lucy se débarrassa rapidement de ses bottes, car la neige qui s'y était collée commençait à fondre et à faire de petites flaques sur le tapis de l'entrée. Mais en voyant ses pieds, elle regretta d'avoir été si polie : elle avait mis une chaussette trouée, ce qui lui donnait l'allure de la « moins-que-rien » qu'elle était dans l'esprit de tous les gens du coin.

— Mademoiselle Caldwell ?

— J'arrive, dit Lucy en se redressant.

En fermant les yeux sur sa chaussette trouée, son jean mouillé, et sa mine défaite, elle brava les regards curieux des employés de bureau et parcourut le couloir avec une assurance feinte, comme si elle avait été une vieille

amie de Mike.

Celui-ci se tenait dans une vaste pièce meublée d'un bureau d'acajou, quatre fauteuils en cuir, un petit bar avec eau courante dans un coin. Des gravures représentant des chevaux ornaient les murs et, à travers les hautes fenêtres, on voyait se déchaîner la neige. Lucy savait que, par temps clair, on apercevait les écuries et les magnifiques prairies qui s'étendaient jusqu'à l'horizon.

— Lucy, dit Mike en se levant.

Il la considéra d'un air intrigué, mais ne s'avança pas vers elle et ne lui sourit pas.

— Que puis-je pour vous ?

Lucy se sentait mortifiée de devoir lui demander un service, seulement elle devait s'y résoudre si elle ne voulait pas se réveiller à l'état de glaçon demain matin.

— J'espérais que cela ne vous dérangerait pas de me laisser utiliser votre téléphone.

— Bien sûr que non.

Il s'arrêta une seconde pour l'examiner, et elle demeura complètement immobile, se forçant à supporter le poids de son regard. Il ne devait pas trouver le spectacle des plus agréables, c'était clair : certes, elle avait beaucoup minci depuis qu'elle était partie, mais ses cheveux devenus plus clairs avaient perdu l'éclat très chaud que tout le monde semblait admirer autrefois ; de plus, elle devait être toute pâle.

— Vous êtes trempée, dit-il. Ne me dites pas que vous êtes venue ici à pied...

Elle ne voulait pas qu'il sache à quel point le confort le plus élémentaire lui manquait, alors elle haussa les épaules avec insouciance.

— Il n'y a même pas un kilomètre.

— Sous la neige.

— J'aurais dû dégager ma voiture, mais tout ce que j'ai en guise de pelle, c'est un balai, dit-elle avec un gloussement.

Elle espérait lui arracher un sourire et réduire la tension qui s'était installée entre eux mais en fut pour ses frais.

— Dans ce cas, je crois que vous avez bien fait de venir.

Il passa devant elle et approcha une chaise de la petite table où était posé le téléphone.



Lucy perçut alors le parfum qu'elle avait remarqué la veille. Mike était son aîné de quinze ans, et elle l'avait toujours respecté, même admiré. A présent qu'elle se trouvait face à lui, elle constatait qu'il avait changé en mieux. Le jeune homme d'autrefois, grand et un peu dégingandé, était devenu musclé et admirablement proportionné. De légères rides d'expression lui encadraient les yeux et la bouche, et le travail au grand air avait tanné son visage, ses mains et son cou. Elle aimait cette allure virile, ces yeux clairs et ces cheveux bruns, ainsi que cette assurance tranquille qui émanait de lui. Mais, hier au soir, elle s'était trouvée pour la première fois suffisamment près de lui pour l'associer à une odeur bien à lui. Il sentait le vent et la résine, comme une forêt en hiver...

— Asseyez-vous et installez-vous confortablement, dit-il.

De simples paroles de politesse, songea-t-elle.

— Je ne veux pas m'asseoir, je vais tout mouiller.

Mike fronça les sourcils puis baissa les yeux et parut se concentrer sur les pieds de Lucy, comme s'il venait de découvrir la chaussette trouée. Puis il lui désigna le fauteuil de nouveau.

— Ce n'est pas grave. Asseyez-vous.

Elle s'éclaircit la gorge et obéit, afin de pouvoir partir le plus vite possible.

— Vous auriez un annuaire à me prêter ?

Il héla quelqu'un depuis le couloir, puis reprit :

— Voulez-vous une tasse de café ? demanda-t-il.

Lucy avait très envie d'une tasse de café. Sans électricité, elle n'avait pas pu s'en préparer. Seulement, pas question de s'attarder.

— Non, merci, ça va.

Mike faillit ajouter quelque chose, mais Polly Simpson l'interrompit en lui donnant l'annuaire, qu'il passa immédiatement à Lucy.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle essaya de réchauffer ses doigts, encore trop gourds pour tourner les pages. Quant à Mike, il plongea les mains dans les poches de son Wrangler et s'appuya contre le montant de la porte. Puis, après réflexion, il décida de la laisser seule.

— Moi, je vais me chercher une tasse de café, marmonna-t-il, avant de sortir.

Lucy poussa un soupir, soulagée.

Il lui fallut près de quinze minutes pour joindre la compagnie d'électricité, et cinq autres minutes pour la compagnie des eaux, mais lorsqu'elle raccrocha enfin, après avoir parlé avec la compagnie du téléphone, elle avait la promesse que tous les services seraient rétablis au 215, White Rock Road. Simplement, elle ne savait pas exactement quand. On lui avait dit que ce serait après la tempête, mais celle-ci pouvait encore durer un jour ou deux.

— Tout est réglé? demanda Mike en réapparaissant à la seconde même où elle fermait l'annuaire.

Lucy crut comprendre qu'il souhaitait la voir partir.

— Oui. Merci.

Elle se leva et se dirigea vers la porte. La main sur la poignée, elle se ravisa. Il serait tout de même stupide de repartir sans emprunter une pelle... D'autant qu'elle avait absolument besoin de dégager sa voiture pour aller en ville se ravitailler. Quelle bêtise de ne pas s'être mieux préparée aux rigueurs de l'hiver en Idaho...

— Je suis désolée de vous ennuyer encore, mais pourriez-vous me prêter une pelle? Je ne la garderai que deux ou trois jours.

Mike s'était déjà mis à travailler sur son ordinateur. Il leva les yeux et hésita suffisamment longtemps pour lui faire regretter d'avoir demandé.

— Si ce n'est pas possible, je comprendrai, dit-elle.

— Je suis sûr que je peux trouver quelque chose.

Il se leva, contourna le bureau et emmena Lucy hors de la pièce. Une fois à la porte d'entrée, il la pria de l'attendre et lui dit qu'il allait revenir tout de suite.

Pour ne pas perdre plus de temps, elle chaussa ses bottes glacées et mouillées pendant qu'il disparaissait dans la partie privée de la maison. Si bien que lorsqu'il revint, elle était habillée et prête à partir. Il tenait à la main une pelle à neige.

— Voilà.

— Merci. Je vous la rends aussitôt que possible, dit-elle, avant de s'éloigner dans la neige.

Elle crut l'entendre dire : « Ce n'est pas pressé », mais le vent soufflait si fort à ses oreilles qu'elle n'en aurait pas juré.

Pendant les heures qui suivirent, Lucy pelleta la neige dans le blizzard. Cette tâche lui réchauffa le corps mais malmena ses extrémités. Son jean se trouva bientôt raidi par le froid. Elle était obligée de faire une pause toutes les cinq minutes pour aller à l'intérieur, ôter ses bottes, et mettre ses pieds gelés dans le sac de couchage pour tenter de les dégourdir.

Lorsque la température chuta encore et que le ciel s'assombrît, elle songea à retourner chez Mike. Jamais elle n'aurait pensé qu'il lui faudrait aussi longtemps pour déblayer une allée. Elle avait si mal au dos et aux bras qu'elle pestait contre la fatigue. Seule, il lui serait de plus en plus ardu de manier la pelle... Seulement, la fierté l'empêchait d'aller mendier un nouveau service. Elle se débrouillerait toute seule, comme d'habitude. Il lui fallait simplement trouver le moyen de se rendre en ville.

Elle se laissa aller contre la voiture pour reprendre son souffle. Se protégeant les yeux des flocons qui tournoyaient autour d'elle, elle jeta un regard vers la route. Il lui restait encore cinq ou six mètres à déblayer...

— Quelle idée j'ai eue de vouloir revoir cet endroit en hiver, grommela-t-elle.

La tasse de café qu'elle avait refusée plus tôt aurait été la bienvenue, ainsi qu'un bon bain chaud. Elle s'imaginait se glissant dans une baignoire fumante... Voilà la première chose qu'elle ferait lorsque l'eau chaude serait rétablie, c'était juré !

Elle travailla encore quinze minutes, avec acharnement, puis finit par jeter la pelle à terre, s'essuya le nez du revers de sa main gantée. Elle n'avancait pas ! Et on n'y voyait goutte, à présent !

Désespérée et épuisée, elle retourna vers la maison et appuya sur le premier interrupteur qu'elle trouva, comme si elle espérait qu'on ait rétabli le courant. Elle mourait de faim, mais elle aurait pu se passer de nourriture encore une nuit, alors que de chaleur, non.

Hélas, il ne se passa rien. L'électricité n'était pas rétablie...

Complètement abattue, Lucy ôta le capuchon de sa veste, et alla dans la cuisine pour retourner son sac à dos. Elle espérait y trouver une barre de céréales qui lui aurait échappé, mais elle ne découvrit que quelques emballages de chewing-gum et des miettes. Pour couronner le tout, sa gourde ne contenait plus d'eau ou presque.

Que pouvait-elle faire ? Il ne lui restait qu'à finir de déblayer l'allée. Mais se remettre à pelleter lui parut au-dessus de ses forces...

Elle revint dans le séjour, et contempla par la grande fenêtre le travail qu'elle avait accompli. Peut-être pourrait-elle tout de même faire passer sa

voiture. Cela valait la peine d'essayer.

Encouragée par la perspective d'un repas chaud et d'une chambre dans un motel confortable, elle prit son sac à main, et se hâta vers sa voiture. Mais elle eut du mal à la démarrer, et même après avoir mis le moteur en route, elle ne put parcourir que deux ou trois mètres avant que les roues se mettent à patiner.

— Allez ! dit-elle. Essaie ! s'écria-t-elle en passant la première.

Rien. Elle accéléra un peu, et passa la marche arrière. Toujours rien. Elle comprit qu'elle était coincée, du moins jusqu'au lendemain matin. Décidément, quelle maudite idée elle avait eue de venir à Dundee pour Noël ! Pourtant, si quelqu'un savait que le Père Noël n'existe pas, c'était bien elle.

Mike écoutait le vent hurler au-dehors, les yeux rivés au plafond de sa chambre. Il était épuisé et avait besoin de dormir, mais la tempête qui faisait rage était de nature exceptionnelle, et il ne pouvait s'empêcher de penser à Lucy. Il l'imaginait, transie de froid, en chaussettes trouées, et il se sentait coupable de ne pas avoir envoyé un de ses hommes déblayer son allée.

S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, il l'aurait fait immédiatement. Mais il s'agissait de la fille de Red, et elle ne méritait pas qu'il prenne pitié d'elle. Non, une fille qui vivait depuis l'âge de dix ans aux crochets de Morris ne méritait pas qu'on s'apitoie. Cela ne faisait pas de mal de dormir un peu à la dure et de batailler contre le froid, la neige et la faim.

D'ailleurs, à moins qu'elle ait réussi à dégager sa voiture de cette longue allée, elle devait être en train de grelotter dans la maison. Les rafales de neige devaient s'engouffrer par les carreaux cassés.

Tout de même, ça l'embarrassait de la savoir seule dans ces conditions... Mais si elle s'était trouvée vraiment en détresse, elle serait revenue au ranch, n'est-ce pas ? Elle l'avait fait une première fois, et il l'avait accueillie assez aimablement, donc elle n'aurait pas hésité, si ?

Non. Il n'était pas absolument convaincu qu'elle reviendrait. Pour la bonne raison qu'elle lui avait paru extrêmement mal à l'aise.

Il donna un coup de poing dans son oreiller, et se retourna. Quel homme était-il donc ? Il avait pris soin de faire poser des couvertures sur ses chevaux, mais il laissait une femme passer la nuit seule dans une maison sans chauffage ?

Il se répéta que ce n'était pas n'importe quelle femme. Il s'agissait de

Lucy Caldwell. Elle ne comptait pas pour lui. Si elle avait froid, elle ferait du feu, elle en avait bien fait la veille ! Il avait mieux à penser que de perdre son temps avec la sale mère qui l'avait détrôné dans l'affection de son propre grand-père et avait hérité à sa place de la maison qu'il chérissait pourtant ! Il n'était pas responsable de Lucy, et il ne voulait plus avoir affaire avec elle.

Il devait penser à son travail. Comme Josh était absent, il aurait des tas de choses à faire le lendemain matin, des clients à appeler, des fiches de paie à signer...

Seulement, il avait beau faire, l'image de Lucy s'interposait sans cesse entre lui et ses bonnes raisons de ne pas s'occuper d'elle. Il revit ses grands yeux remplis d'inquiétude.

— Je suis un salaud, marmonna-t-il alors, en rejetant les couvertures.

Peu importait qui elle était, sa conscience ne le laisserait pas en paix, tant qu'il ne se serait pas assuré qu'elle allait bien.

Mike avait un 4x4, et l'un de ses employés avait déblayé son allée en fin d'après-midi. Mais vu la quantité de neige qui était tombée entre-temps, il risquait de se retrouver bloqué malgré tout. Il jugea donc préférable de prendre une des motoneiges qu'il gardait derrière la maison.

Il saisit la grosse lampe torche qu'il utilisait pour aller voir les chevaux, s'enveloppa dans son bombardier, mit des gants de cuir fourrés, enfila ses bottes de cow-boy et enfonça son chapeau sur la tête. Après quoi, il sortit d'un pas décidé et prit la direction du hangar. Quel temps ! Le temps de faire l'aller-retour, il serait complètement trempé.

Le vrombissement de la motoneige paraissait bizarrement étouffé par la fureur de la tempête. Les phares avaient du mal à percer l'obscurité, mais Mike connaissait bien la route et le relief. Il conduisait des motoneiges depuis sa tendre enfance, à l'époque où ses grands-parents étaient encore de ce monde et unis, et qu'il leur rendait souvent visite.

Tandis qu'il fonçait sur la neige, les flocons claquaient sur son pare-brise et lui mordaient le visage, le vent menaçait de faire voler son chapeau. Il lui fallut pourtant peu de temps pour gravir la colline qui menait à la maison de son grand-père — la maison de Lucy, à présent. Découragée et morte de froid, aurait-elle quitté les lieux ? Il était certain de découvrir qu'elle serait partie — personne ne pouvait rester sur place, dans les conditions rigoureuses qu'imposait la tempête.

Il aperçut alors la voiture, à mi-chemin entre la maison et la route.

Autrement dit, Lucy avait bien essayé de partir, mais elle n'y avait pas réussi.

Où était-elle, d'ailleurs ? De l'extérieur, on ne voyait aucune lumière dans la maison et Mike trouva cela inquiétant. Il n'avait pas espéré que l'électricité soit déjà rétablie, vu la violence des intempéries, mais il supposait que Lucy aurait allumé quelques bougies ou bien fait du feu. Peut-être s'était-elle endormie, laissant les bougies se consumer...

Il sentit sourdre en lui une réelle anxiété, au moment où il s'arrêtait à un endroit qui avait été déblayé récemment. « J'aurais dû l'aider », se reprocha-t-il. Si jamais il lui était arrivé malheur, il allait se tenir pour responsable.

Il descendit de moto et s'enfonça dans la neige jusqu'aux genoux. Prenant sa torche, il se dirigea vers le perron et voulut entrer. Seulement, cette fois, il trouva la porte fermée à clé.

— Lucy ? cria-t-il en cognant sans obtenir de réponse. Lucy, vous êtes là ?

Elle lui avait paru entêtée, mais pas au point d'essayer de gagner la ville à pied, tout de même. En tout cas, il espérait bien que non. Si elle avait fait cela, il risquait fort de la trouver quelque part inanimée dans la neige.

Il décida de contourner la maison et d'essayer la porte de service. Il la trouva fermée aussi, mais il glissa la main par une fenêtre cassée, et défit le verrou de sécurité.

A l'intérieur, dans la cuisine, il faisait à peine plus chaud que dehors. Lucy était toute mouillée lorsqu'il l'avait vue dans l'après midi : avait-elle eu l'idée de changer de vêtements ? Avait-elle seulement emporté de quoi surmonter les températures hivernales ? D'après ce qu'il avait vu, elle ne semblait pas avoir de projet bien précis pour son retour...

Il promena sa torche dans la pièce, et nota que Lucy avait nettoyé cette partie de la maison mais qu'elle n'y dormait pas.

— Lucy ?

Pas de réponse.

Le cœur battant d'angoisse, il courut visiter le séjour, la bibliothèque, le bureau. Tout était désespérément vide !

Il se mit à gravir les marches quatre à quatre, et alla dans la chambre principale.

— Lucy ? C'est Mike.

Toujours aucune réponse.

— Lucy ?

— A-allez-vous-en.

Mon Dieu... Elle était là... L'entendre le soulagea, mais la faiblesse de sa voix tremblante lui causa une véritable inquiétude. Il se figea, cherchant à voir où elle était. Elle ne se trouvait pas dans cette chambre, mais elle ne devait pas être loin. A l'étage, en tout cas.

— Vous allez bien ? cria-t-il, espérant qu'elle répondrait.

— Je v-vous ai d-dit de partir...

Elle était dans la deuxième chambre. Il parcourut le couloir d'un pas décidé, et ouvrit la porte. Là, il trouva une forme recroquevillée au fond d'un sac de couchage, et allongée sur le vieux matelas crasseux qu'il avait remarqué lors de sa dernière visite.

Elle claquait des dents.

— Qu'est-ce que vous faites encore ici ? lança-t-il sèchement ! Alors qu'il n'y a aucun chauffage ! Vous auriez dû revenir au ranch.

— Parce que je... je serais la bienvenue ? Vous m'imaginez en train de vous demander de me loger ?

Elle finit par sortir la tête, et à moins que son imagination ne joue des tours à Mike, elle avait les lèvres bleuies de froid et les yeux brillants de fièvre. On aurait dit une petite fille abandonnée. Vingt-quatre ans... Lui, il venait de terminer ses études supérieures, à cet âge-là.

— Vous risquez de mourir de froid, dans cette maison, dit-il. Il faut venir avec moi, vous n'avez pas le choix.

— Si j'étais venue de ma propre initiative, vous ne m'auriez même pas ouvert.

— Si.

— Pas de bon cœur. Et je ne crois pas que votre mère approuverait cette attitude charitable envers moi.

De la charité ? Alors qu'il avait délibérément fermé les yeux sur ses difficultés ? Il refusa d'aborder le sujet. Il y avait plus urgent, pour le moment.

— Allez, venez.

— Sûrement pas, répondit-elle, en replongeant la tête dans son sac de couchage. C'est bientôt le matin, et je vais dégager ma voiture, et...

— Comme aujourd'hui ?

— Je me suis levée trop tard, grommela-t-elle. Ce n'est pas facile.

— Et vous n'êtes pas habituée à travailler, j'en suis sûr.

Avec tout l'argent qu'il lui envoyait de l'héritage de Morris, elle n'avait pas *besoin* de travailler, et n'avait jamais dû chercher un emploi.

— Je vous demande pardon ?

— On ne peut pas garder un travail quand on déménage toutes les trois ou quatre semaines.

— Qu'est-ce que vous savez de ma vie? Vous et votre famille, vous vous êtes toujours crus supérieurs à moi !

— Vous dites des bêtises. Vous ne nous connaissez pas, ni moi ni ma famille. Je vous ai croisée sur la route quelques fois quand vous étiez grosse, c'est tout.

— Pas tout à fait.

— Il y a eu autre chose ?

— Juste un truc que j'ai essayé d'oublier.

— Et qu'est-ce que cela pourrait bien être ?

Elle ne répondit pas, et il faisait bien trop froid pour essayer de la faire parler. Par ailleurs, elle ne semblait pas du tout décidée à le suivre. En boule dans son sac de couchage, elle était prête à lui résister.

Il étudia les possibilités qui s'offraient à lui. Il pouvait la laisser tranquille, et envoyer quelqu'un dans quelques heures pour dégager sa voiture — mais une fois rentré chez lui, il se sentirait coupable. L'autre solution consistait à l'emmener de force. Aurait-il moins de regrets, alors ?

— Si vous voulez un repas chaud et un bon lit, vous allez devoir vous montrer conciliante.

— Je ne vous ai rien demandé.

— Ecoutez, nous n'avons jamais été amis, je le sais. Mais pour cette nuit, oublions le passé et faisons comme si nous venions de nous rencontrer, d'accord? C'est simple, non?

— C'est infiniment généreux de votre part, Mike, mais je suis sûre que je pourrai me passer de votre aide.

Mike en était moins convaincu. Visiblement, elle ne se rendait pas compte du danger qu'elle courait.

— Vous êtes frigorifiée, Lucy.

— C'est mon problème, pas le vôtre.

C'était bien ce qu'il avait essayé de se dire, mais...



— Vous voulez vraiment que j’emploie la manière forte?

— La manière forte ? dit-elle, en amorçant un mouvement pour sortir de son sac.

Elle allait continuer à discuter... Alors, Mike prit sa décision. Vivement, il la fourra dans son sac de couchage, tira la fermeture à glissière de manière à l’y enfermer, puis la balança par-dessus son épaule comme un sac de pommes de terre et s’engagea d’un pas rapide dans le couloir.

Lucy se mit à hurler et frappa de ses poings le dos de Mike.

— Mais qu’est-ce qui vous prend ? Laissez-moi ! Posez-moi tout de suite ! Salaud !

— Je vois que depuis six ans, et en dépit de vos nombreux voyages, votre caractère ne s’est pas adouci, lança-t-il d’un ton sec.

— Allez au diable, Hill ! Vous et toute votre famille ! Aïe!

Mike descendait l’escalier, ce qui la chahutait à chaque marche.

— ... Aïe ! Vous ne valez pas mieux que moi ! ajouta-t-elle.

— On est devenue coléreuse en grandissant, hein ?

Elle n’était pas bien lourde, mais le fait qu’elle s’agite la rendait plus pesante et Mike était à bout de souffle lorsqu’il arriva devant la porte d’entrée.

Sur son épaule, Lucy se débattait comme un beau diable, le frappant de ses poings et de ses pieds. Cependant, entortillée dans son épais sac de couchage, elle restait impuissante à se dégager. Elle ne pouvait même pas protester comme elle voulait, et Mike se retenait difficilement d’éclater de rire.

— J’étouffe ! Laissez-moi sortir !

— Vous respiriez très bien là-dedans juste avant que j’arrive. Je pense même que ce sac vous a sauvé la vie, vu le froid. Alors, détendez-vous, ça va aller.

— Je ne veux pas me détendre !

— Vous me remercirez, plus tard.

— De m’avoir enlevée ?

— Je ne pense pas que vous nourrir et vous garder au chaud pendant une nuit puisse passer pour un kidnapping.

La garder au chaud pendant une nuit ? Un jour qu'elle allait voir ses chevaux — elle avait alors seize ans —, elle avait surpris Mike dans l'écurie en train d'embrasser Lindsey Carpenter. Elle s'était repassé cette scène dans sa tête des milliers de fois et, chaque fois, elle devenait la jeune femme qui soupirait doucement tandis que Mike la serrait contre lui. Vu le genre de mère qui l'avait élevée, elle avait appris trop de choses trop vite ; pourtant, une scène aussi douce et tendre entre un homme et une femme lui avait fait l'effet d'une véritable révélation. Elle avait été comme hypnotisée par Mike ce jour-là, et ce souvenir n'avait jamais perdu son pouvoir de fascination. Encore maintenant, en cet instant, elle se sentait fondre à l'idée que Mike la garde au chaud comme il l'avait fait avec Lindsey — et cette tentation accroissait encore son sentiment d'humiliation.

Son projet, en revenant à Dundee, c'était de remettre la maison en état, puis de retrouver son père avec discrétion. Un plan tout simple, en somme. Si elle avait pu prévoir que la plus forte tempête du siècle s'abattrait sur la région... Et qu'elle se trouverait en route pour la maison de Mike Hill... enfermée dans un sac !

Au bruit sourd que produisaient les bottes de Mike sur le perron, elle comprit qu'ils étaient maintenant dehors, et les secousses recommencèrent lorsqu'il descendit les marches. Puis il ralentit le pas, ce qui signifiait qu'il avançait péniblement dans la neige.

— Tout ceci est ridicule, cria-t-elle.

Il la posa sur un espace réduit, qu'elle ne voyait pas et ne pouvait identifier.

— Qu'est-ce que c'est ? Où sommes-nous ?

— Ne bougez pas.

Elle continua de se débattre, jusqu'au moment où il lui laissa sortir la tête du sac. La neige lui cingla aussitôt les joues. Elle voyait à présent qu'elle se trouvait sur une motoneige, et Mike était derrière elle.

— Accrochez-vous bien, sauf si vous avez envie d'être éjectée à quarante-cinq kilomètres-heure, dit-il.

— Je veux retourner dans la maison !

Avant qu'elle ait pu bouger, Mike l'avait ceinturée fermement de ses bras, et elle entendit sa voix contre son oreille.

— Lucy, ça suffit !

Le sentir ainsi tout contre elle la troubla infiniment. Elle se tut un instant, toute frissonnante et haletante, tandis que le vent lui fouettait les cheveux. Pourquoi agissait-il ainsi ? Qu'est-ce que cela pouvait lui faire si elle était frigorifiée ?

— Ne vous inquiétez pas, ça va aller, dit-il plus doucement. Faites-moi confiance.

Elle sentit que son cœur battait comme un sourd. Il ne pouvait pas deviner dans quel état il la mettait ! Evidemment, il n'avait jamais fantasmé sur elle comme elle avait fantasmé sur lui...

— Franchement, je préférerais rentrer chez moi, dit-elle timidement.

— Ce serait une erreur. Allez, en route. Je vais prendre soin de vous.

A ces mots, Lucy eut presque peur. Car son instinct le lui disait : Mike Hill allait effectivement prendre soin d'elle.

Au moins pour cette nuit.

— Je le veux chaud, très chaud, dit Lucy en frissonnant, tandis que Mike réglait les robinets de la baignoire.

Il faisait des efforts surhumains pour empêcher ses yeux de s'égarer sur les jambes nues de la jeune femme. Il lui avait dit de se déshabiller pendant qu'il faisait couler le bain, mais elle avait été plus rapide qu'il n'avait prévu. Et voilà qu'elle était déjà sortie de la chambre d'amis où elle s'était changée, et se tenait près de lui, seulement drapée dans une serviette.

Il s'éclaircit la voix, et passa de nouveau la main sous le robinet.

— Vous devriez y aller progressivement. Cette eau est tiède. Quand vous y serez habituée, ajoutez de l'eau chaude, peu à peu, jusqu'à ce que la température vous paraisse bien.

— Comme pour les gens qui ont des engelures ? demanda-t-elle en claquant des dents.

— Vous êtes toute pâle et tremblante. Je prends des précautions.

— D'accord, d'accord.

Elle était si impatiente d'entrer dans l'eau, qu'il crut un instant qu'elle allait se débarrasser de la serviette sans attendre qu'il ait quitté la salle de bains. Cela lui rappela ce jour d'été, huit ans plus tôt, où il était passé à cheval devant le bassin. Elle était en train de se baigner, l'avait hélé — avant de dégrafer le haut de son Bikini, et de lui montrer ses seins...

Elle était si jeune à cette époque, qu'il n'avait vu là qu'un simple geste de défi. Aujourd'hui, si jamais elle faisait preuve de la même audace, il ne se ferait pas prier pour lui répondre. Il ne la portait peut-être pas dans son cœur, mais il était forcé d'admettre qu'elle était devenue d'une beauté incroyable. L'impression qu'elle donnait de ne pas en être consciente la rendait encore plus attirante...

— Je vais vous préparer de quoi vous vêtir chaudement quand vous sortirez du bain.

— Merci.

Elle fit un pas de côté, afin de le laisser passer, et consacra aussitôt après son attention à la baignoire.

Mike s'autorisa à jeter un regard rapide par-dessus l'épaule : de dos, déjà

nue jusqu'aux reins, elle faisait glisser la serviette. Alors, vite, il ferma la porte derrière lui.

Une délicieuse odeur parvenait des cuisines aux narines de Lucy. Sans cet arôme de bacon, d'œufs et d'oignons frits, elle ne serait peut-être jamais sortie de son bain chaud !

Comme Mike le lui avait promis, elle trouva de quoi s'habiller dans la chambre. Mais se glisser dans les affaires de Mike lui parut comme une intrusion dans son intimité. Et puis, ses sweat-shirts étaient beaucoup trop grands pour elle. Elle décida donc de remettre l'un des vêtements qu'elle avait ôtés avant de plonger dans la baignoire. Cela l'aiderait à demeurer sur ses gardes, et à ne pas oublier que Mike n'était pas son ami.

— Vous voilà, dit-il, en la voyant entrer.

Elle pénétra dans la grande cuisine campagnarde, lambrissée, avec sa table qui pouvait accueillir au moins douze personnes.

Il jeta un bref coup d'œil sur son jean délavé et son sweater bordeaux. S'il remarqua qu'elle n'avait pas mis ses sweat-shirts, il ne fit aucun commentaire.

— Vous avez faim ?

Elle était affamée, oui; d'un autre côté, elle se méfiait de cette hospitalité subite.

— Vous n'étiez pas obligé de cuisiner, dit-elle.

— Qu'avez-vous mangé, jusque-là ?

— Des fruits secs, une barre de céréales, et des graines de tournesol.

— Et c'est tout ? Depuis combien de temps ?

— Hier midi.

— Mais vous devez être affamée, asseyez-vous, dit-il en désignant la table. C'est bientôt prêt.

Elle regarda autour d'elle, tout en s'approchant de la table, avec l'impression qu'elle venait d'infiltrer le camp de l'ennemi. Elle s'était souvent demandé à quoi ressemblait la maison de Mike. Cachée dans l'écurie, elle avait vu des gens entrer et sortir, s'était imaginé un endroit rustique et confortable, et elle n'était pas déçue. En un mot : sa maison avait de la classe, tout y était simple et sans prétention. La cuisine avec ses rangements blancs, et ses appareils en Inox, dégageait, comme le reste de la maison, une atmosphère de simplicité, de propreté, de confort.

— Où se trouvent vos frères, actuellement? demanda Mike en lui remplissant l'assiette de bacon, d'œufs brouillés et d'oignons grillés.

— Sean est marié, il vit à Seattle.

— Du ketchup ?

Elle fit signe que oui, et tendit la main vers la bouteille.

— Et Kyle ?

— Kyle est marié, lui aussi, il habite à Spokane.

— Ils se sont retrouvés tous les deux dans l'Etat de Washington ? Pourquoi là-bas ?

— Parce que c'était ailleurs qu'ici.

Il referma la bouteille de ketchup, puis la regarda manger, ce qui la rendit si nerveuse qu'elle avait du mal à goûter à la nourriture. Au moins, les pommes de terre qu'elle engloutissait mirent fin aux tiraillements de son estomac.

— Pourquoi ne les avez-vous pas suivis ? demanda Mike au bout d'un moment.

— Dans l'Etat de Washington ?

— Oui.

Elle avait toujours été marginale, d'une manière ou d'une autre, différente, même de ses frères. Les deux garçons, à peu près du même âge, paraissaient moins sensibles qu'elle, et ils étaient du même père. Ils avaient survécu à leur enfance en se protégeant mutuellement, alors qu'elle, elle s'était construite toute seule. D'une certaine façon, le lien qui les unissait semblait l'exclure.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je les vois de temps en temps.

— On dirait que vous ne vous arrêtez jamais longtemps.

Elle crut entendre une critique dans ses paroles, et ne put s'empêcher de se hérissier.

— Peut-être que j'aime voyager, tout simplement ! dit-elle, avec insolence.

Mais elle mentait. Elle détestait l'instabilité de la vie qu'elle menait, la nature provisoire de tout ce qu'elle entreprenait. Elle ne se sentait bien nulle part, rien ne la retenait nulle part. Seulement, que pouvait-elle faire d'autre ? Mike, quant à lui, n'avait aucune raison de quitter Dundee. Il y avait sa famille, une affaire florissante, de nombreux amis, et il y jouissait de la considération générale. Il était chez lui.

Le silence s'installa, et Lucy leva les yeux, pour constater qu'il l'examinait attentivement.

— Quoi ?

— Ce n'était pas une critique de ma part.

— C'était quoi, alors ?

— Je pense que je voulais savoir pourquoi vous ne vous êtes jamais installée nulle part.

— Je suis trop jeune pour m'encroûter.

Elle chercha une raison plus crédible, mais elle eut du mal à la trouver. Le fond du problème, c'est que l'argent de Morris représentait à la fois une bénédiction et une calamité pour elle. Comme elle n'était pas obligée de gagner sa vie, elle pouvait se dispenser de travailler ou de suivre des formations — autrement dit, rien ne l'empêchait de vagabonder comme elle le faisait. Du coup, elle ne se fixait jamais nulle part, fuyait toujours en avant...

— Et... j'aime les voyages, ajouta-t-elle.

— Vous me l'avez dit.

— C'est vrai.

— Pas d'homme dans votre vie ?

— Pas de femme dans la vôtre ?

— Est-ce que c'est un moyen d'éluder ma question ?

— D'après vous ?

— Je pense que tous ces déplacements ne doivent pas faciliter votre vie sentimentale.

— Donc, c'est une bonne chose que je ne sorte avec personne en ce moment.

Elle n'avait jamais eu de relation vraiment sérieuse. Elle finissait toujours par comparer les hommes qu'elle rencontrait à un certain garçon qu'elle avait surpris, un jour, en train d'embrasser une fille dans les écuries. Et ce garçon, devenu un homme, lui tenait compagnie en ce moment.

— Je trouve cela surprenant, reprit-il.

— Pourquoi ?

Il ne répondit pas tout de suite.

— Cela ne vous paraît pas évident ? s'enquit-il enfin.

Elle crut discerner dans son regard une lueur flatteuse, qui lui rappela le

soir où un homme, accoudé au bar d'une discothèque, s'était retourné pour la suivre des yeux. Peut-être que Mike ne l'aimait pas mais, en tout cas, il la trouvait jolie. La gamine potelée et moche, qui avait soupiré pour lui toutes ces années, avait enfin retenu son regard...

A cette idée, Lucy sentit son cœur cogner dans sa poitrine et cessa de manger. Leurs yeux se rencontrèrent, et Mike lui adressa un sourire enjôleur, qui lui monta à la tête comme l'ivresse d'une coupe de champagne.

Elle n'en croyait pas ses yeux ! Il était en train de lui faire du charme. D'un autre que lui, cela ne l'aurait pas surprise : la plupart des hommes flirtaient avec elle. Son attitude distante, sa volonté de se protéger, et de ne laisser personne l'approcher, semblaient les attirer. Ils appréciaient ce genre de défi.

D'habitude, toutes les avances la laissaient froide.

Ce qui n'était pas le cas cette nuit avec Mike.

Cependant, il s'agissait bien de Mike Hill, elle ne devait pas l'oublier. Sa famille tout entière l'aurait haï de le savoir en compagnie de « cette petite Caldwell ».

De plus, si un homme aussi séduisant que Mike, aussi intelligent et aussi talentueux était encore célibataire à quarante ans, cela prouvait qu'il était du genre difficile à conquérir. Surtout à Dundee, où la vie des gens tournait autour du mariage et du besoin de fonder une famille. Manifestement, Mike ne souhaitait pas s'engager.

Et elle...

Elle, tout au fond d'elle, elle était restée la petite fille d'autrefois qui l'adorait en secret.

Alors, elle devait avancer avec précaution, ne prendre aucun risque. Sans quoi, ce retour dans sa ville natale, qui s'avérait déjà si difficile, pourrait devenir extrêmement pénible.

— Il est tard, dit-elle en détournant le regard. Nous devrions aller dormir.

Il se leva et rassembla les assiettes.

— D'accord. Vous pouvez prendre la chambre où vous vous êtes changée tout à l'heure.

— Merci. Je vous sais gré de tout ce que vous avez fait.

Elle eut conscience du tour guindé de ses paroles, mais une attitude formelle lui parut le moyen le plus sûr de garder ses distances avec Mike. Elle s'était bien réchauffée et rassasiée. Il ne lui restait plus qu'à se glisser dans le lit de la chambre d'amis, et oublier dans quelle maison elle se



trouvait.

Ensuite, elle n'aurait qu'à s'endormir tranquillement.

Mais lorsqu'elle fut couchée, elle chercha en vain le sommeil.

Dès que Lucy s'éloigna dans le couloir, Mike finit de ranger la cuisine puis alluma la télévision. Il avait ressenti de la fatigue au moment où il avait dû se sortir du lit pour aller la chercher à White Rock Road. Mais, curieusement, à présent qu'elle était chez lui, la fatigue s'était envolée.

Il en soupçonna la raison : il avait détesté la jeune fille qui avait quitté Dundee, mais il éprouvait une folle attirance pour la femme qui était revenue.

*Attirance* était bien le mot, se dit-il. Ce qu'il ressentait relevait de l'instinct, du désir brut. Sitôt la tempête calmée, il se dépêcherait de renvoyer chez elle l'enfant prodigue, il reprendrait le cours de sa vie normale, et retournerait travailler sans plus penser à Lucy Caldwell.

Lucy entendit Mike passer devant sa chambre.

Elle avait beau se dire qu'il fallait dormir, fermer les yeux en les serrant très fort, et s'obliger à les garder longtemps ainsi, elle finit par admettre que cela ne servait à rien. Elle ne cessait de voir Mike en train d'embrasser Lindsey Carpenter dans l'écurie, et de penser que ce soir cela aurait pu être elle.

D'avoir grandi auprès de Red lui avait appris la nécessité de se préserver. Mais pour qui, pour quoi? Pour finir par répondre, un soir de déprime, aux avances d'un inconnu qui ne l'attirerait peut-être même pas ?

Se montrait-elle stupide en attendant le prince charmant?

Et si elle profitait d'être sous le toit de Mike, cette nuit ? Il était là, tout près d'elle, et cela risquait de ne plus jamais se reproduire. Pourquoi ne pas réaliser le rêve qui l'obsédait depuis toujours, et...

Il serait toujours temps ensuite de faire comme si cette nuit n'avait jamais existé.

Mike entendit grincer la porte de sa chambre. Qui la poussait, à cette

heure ? Il vivait seul et la femme qui s'occupait du ménage et de la cuisine prenait son week-end. Ce qui ne laissait qu'une possibilité...

Il plissa les yeux pour distinguer la vague silhouette qui se tenait sur le pas de la porte, et l'émotion lui serra la gorge. C'était bien Lucy. Et comme elle restait silencieuse, il eut le sentiment étrange de savoir pourquoi elle était là.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il tout de même.

Il avait essayé de la faire sourire, dans la soirée, mais la voir là, dans sa chambre... c'était plus qu'il n'avait escompté.

— Non, répondit-elle d'une voix hésitante.

Il aurait pu croire qu'elle était inquiète ou angoissée, mais il se rappela que ce n'était pas le genre de Lucy. La raison aurait voulu qu'il la renvoie tout de suite dans sa chambre, mais à mesure que la situation se prolongeait, il en devenait incapable.

Il se dressa sur les coudes ; son cœur se mit à battre la chamade. Lucy était nue sous le T-shirt qu'il lui avait préparé, comme la nuit précédente...

Allez ! Il devait absolument prononcer les paroles qui la feraient fuir immédiatement, sinon il allait perdre la tête.

Seulement, s'il la rabrouait, il risquait de l'humilier, ce qu'il ne voulait pas. D'un autre côté, s'il ne la repoussait pas...

Il avait du mal à réfléchir tant son corps tendu de désir le poussait à ouvrir son lit à la jolie Lucy. Peut-être se réjouissait-il de la voir là, mais il ne l'y avait pas invitée. Était-ce grave ? Après tout, ce n'était sûrement pas la première fois qu'elle entrait dans la chambre d'un homme — et elle ne devait pas avoir froid aux yeux, vu la mère qu'elle avait eue.

— Vous n'arrivez pas à dormir ? dit-il.

— Non.

Il tenta encore une fois de trouver le cran de la renvoyer dans sa chambre. Mais, décidément, le désir qui l'envahissait lui brouillait les idées et le rendait irresponsable. Les résolutions qu'il avait réussi à prendre s'évanouirent à l'instant où il imagina à quel point il serait bon de la serrer dans ses bras — et discourtois de la repousser. Car, en quelque sorte, il était plus facile de céder au désir en le considérant aussi comme un acte de bonté.

— Vous avez toujours froid ?

Elle fit signe que oui mais ne demanda pas de couverture. Elle ne s'excusa pas non plus d'avoir fait intrusion dans sa chambre. Il n'y avait pas d'erreur : elle était venue s'offrir à lui, et il ne se voyait plus du tout

dire non.

La fragilité qu'il lisait dans ses yeux, alliée à la témérité dont elle avait fait preuve, acheva de causer sa perte. Il eut une irrépressible envie de l'éteindre, de la rassurer, de lui faire tout le bien dont il était capable.

— Vous voulez que je vous réchauffe ? demanda-t-il en soulevant les couvertures.

Comme il avait augmenté le chauffage pour elle dans la maison, il était quasiment nu. Donc, s'il s'était mépris sur les intentions de Lucy, elle allait forcément faire demi-tour en le voyant et s'en aller...

Au lieu de quoi, elle s'avança vers lui.

Lorsqu'elle arriva au bord du lit, elle ôta rapidement son T-shirt, qui glissa sur le sol.

Alors l'espace de quelques secondes, elle se tint devant lui, vêtue uniquement de son slip en dentelle blanche.

Mike eut le souffle coupé. Une beauté absolue... Et lui, il n'avait pas fait l'amour depuis longtemps, trop longtemps.

— Vous êtes superbe, murmura-t-il.

Elle n'avait pas l'air d'y croire. Pourtant, songea Mike, il était bien certain que tous les hommes auraient partagé son avis, en ce moment.

Son regard se promenait à présent sur le corps de Lucy, et il essaya encore de lutter désespérément contre la tentation de commettre une erreur. Il se sentait peu enclin à tomber amoureux et n'avait rien à lui offrir de plus qu'une nuit dans ses bras. Seulement, comment renoncer à la prendre contre lui alors qu'elle se trouvait si près, si nue...

Qu'était-elle sur le point de faire ?

La panique s'empara soudain de Lucy, et elle faillit filer en courant. Mais le souvenir de ce baiser dont elle avait été témoin revint la tenter, et la douceur de la scène apaisa ses craintes, l'incitant de nouveau à prendre ce qu'elle désirait depuis si longtemps.

Mike Hill n'était pas n'importe qui. Même s'il s'était montré indifférent avec elle, par le passé, c'était un homme estimable, qui se conduisait bien avec tout le monde. Il la traiterait avec gentillesse. Et peut-être lui donnerait-il le sentiment d'être une personne aussi importante que Lindsey Carpenter.

Il la prit dans ses bras et l'allongea près de lui dans le lit. Sa peau était

ferme et chaude, contre ses seins nus. Ses mains lui caressaient le dos.

— C'est vrai que tu as froid, murmura-t-il.

Il avait un corps tonique, musclé, mais ce fut son désir qui fit couler du feu dans les veines de Lucy. C'était *elle* qui lui faisait cet effet. Elle, la petite fille qui n'avait jamais existé pour lui. La même adolescente agressive qui n'avait récolté qu'un froncement de sourcils le jour où elle avait dégrafé son soutien-gorge.

— Je me sens mieux... là, dit-elle, spontanément.

Elle eut l'impression qu'il avait souri.

— Tu m'as dit que tu le voulais bien chaud, pas vrai? dit-il en plongeant le nez dans son cou, et en l'embrassant sous le lobe de l'oreille. Chaud, bien chaud ?

Il faisait allusion au bain... Elle arrivait à peine à rassembler ses idées, à cause de toutes les sensations qui assaillaient son cerveau, le contact de Mike, sa peau, ses muscles durs, les draps frais, et son odeur d'homme et de savon.

— C'est ce que j'ai dit, murmura-t-elle.

Le désir lui coupait le souffle — le désir et la hardiesse de ce qu'elle était en train de faire. Elle n'avait jamais pris l'initiative, avec un homme, et voilà qu'elle avait eu le cran d'aborder le seul qui l'ait jamais impressionnée : Mike Hill.

— Alors... voyons ce que je peux faire pour toi, reprit-il, en promenant les lèvres sur ses joues.

Elle lui offrit sa bouche, impatiente de recevoir le même long baiser langoureux qu'il avait donné à Lindsey, ce long baiser qu'elle avait espéré toute sa vie. Mais Mike ne parut guère pressé de le lui donner. Il lui ôta son slip. Glissa sur son ventre, jusqu'au triangle de ses cuisses. Et là, elle fondit sous la caresse de ses mains et de sa langue, emportée dans un tourbillon si enivrant qu'elle en oublia tout.

A présent, elle gémissait de plaisir, se cambrant de bonheur, débordante de désir, confiante bien que ce soit la première fois pour elle.

Pourtant, lorsqu'il mit un préservatif qu'il avait pris dans la table de nuit, et répondit à son impatience par une poussée vigoureuse, les illusions de Lucy volèrent en éclats.

Elle se raidit, grimaçant de douleur.

Mike se figea.

— Qu'est-ce qui se passe, Lucy ?

Elle tenta de reprendre contenance, de parler, mais le désir qu'elle avait éprouvé quelques secondes plus tôt s'était évanoui et elle sentait les larmes lui monter aux yeux. Où donc était la douceur dont elle avait rêvé ? Le baiser surpris dans l'écurie ? Ce qui se passait en ce moment entre elle et Mike n'avait rien de commun avec ce merveilleux souvenir — plutôt avec l'une de ces séances de défoulement physique qu'elle avait si souvent soupçonné sa mère d'offrir aux hommes qui lui rendaient visite. Elle aussi, était en train de se brader. Et pour rien, par-dessus le marché...

— Je... je vais retourner dans ma chambre, réussit-elle à articuler.

— Dans ta chambre ?

Elle perçut la stupéfaction dans sa voix.

— Tu as terminé, non ? demanda-t-elle, voyant qu'il ne bougeait pas.

— Si j'ai *terminé*? répéta-t-il, comme s'il s'agissait de la plus étrange question du monde.

— Pardonne-moi mais... ça me dérange d'attendre.

Que devait-elle faire ? Elle se sentait responsable de cette situation. Imaginait déjà quels regrets allaient la torturer dans les heures qui suivraient. Seulement, elle ne voulait pas se disputer maintenant avec Mike : après tout, elle ne pouvait tout de même pas le faire payer pour ses propres erreurs de jugement. C'était *elle* qui s'était introduite dans sa chambre, et non l'inverse.

Il demeura hésitant.

— Si tu me disais plutôt ce qui ne va pas ? reprit-il doucement.

— Rien.

— Je t'ai fait mal.

— Non, je... Ça va, ça va.

Elle n'avait qu'une hâte : que vienne le matin, qu'elle puisse retourner dans sa grande maison vide, et ne plus jamais le revoir ! La souffrance lui perçait le cœur exactement comme elle lui avait percé le corps un instant plus tôt.

« Je ne suis qu'une pauvre idiote, songea-t-elle, prête à pleurer. Qu'est-ce que j'attendais ? Qu'est-ce que je croyais changer ? »

Comme elle demeurerait silencieuse, Mike jura et se retira. Lucy crut recevoir une gifle. En plus, il était fâché contre elle ! Pourtant, jamais elle ne l'avait jamais vu perdre son sang-froid jusque-là. Elle avait réussi à provoquer sa colère, à tout bousiller entre eux avant même que quoi que ce soit commence.

— Je suis désolée. C’est ma faute, dit-elle. Je ne savais pas. Je... C’est trop tard ? Cela ne me dérange pas de... si tu veux recommencer.

— Tu plaisantes, n’est-ce pas ?

Ses émotions s’embrouillaient, si bien qu’elle ne savait pas que répondre, mais elle pressentait qu’il était trop tard pour arranger les choses. S’efforçant de refouler ses larmes, elle s’employa à essayer de sortir du lit.

Mike s’abattit sur l’oreiller, les mains derrière la tête, pendant qu’elle se débattait avec les draps.

— Dis-moi que ce n’était pas la première fois, dit-il d’une voix qui trahissait son incompréhension. Dis-le-moi.

Elle ne pouvait pas répondre. Il fallait qu’elle sorte. Elle avait tout gâché. Elle connaissait pourtant les règles, en entrant dans la chambre de Mike Hill : depuis toujours, elle ne représentait rien pour lui. Mais elle avait cru... Elle ne savait pas ce qu’elle avait cru. Elle avait simplement eu envie de réaliser un rêve une fois, une seule. C’était tout.

Enfin libérée des couvertures, elle bondit pour s’enfuir mais Mike se redressa et l’attrapa par le bras avant qu’elle ait pu faire un pas.

— Pourquoi ne m’as-tu rien dit ?

— Je... ne croyais pas que c’était important, dit-elle.

Puis elle se dégagea — pour de bon, cette fois —, et courut vers sa chambre. Là, elle se couvrit comme un oignon, de plusieurs couches de vêtements, et se roula en boule sous les couvertures, en essayant de se faire aussi petite que possible. Elle tremblait de tous ses membres, sans pouvoir s’arrêter, et elle avait envie de pleurer sans que les larmes réussissent à rouler. Les sanglots lui nouaient la gorge à l’étouffer.

Vierge... Mike tombait des nues. Au grand jamais il n'aurait imaginé ça de Lucy Caldwell. Certes, elle était beaucoup plus jeune que lui — trop jeune, en fait —, mais assez mûre pour savoir ce qu'elle faisait en entrant dans cette chambre. Avec une mère comme Red, elle avait dû en apprendre plus sur la vie sexuelle à l'âge de dix ans que beaucoup de filles de quinze. Sans compter qu'elle avait parcouru les Etats-Unis de long en large et avait un corps à faire craquer un saint. Alors, comment pouvait-elle être encore vierge à vingt-quatre ans ?

Et surtout, pourquoi ne lui avait-elle rien dit ?

Il s'y serait pris avec plus de douceur. D'après son attitude, son abandon, les signes qu'elle lui avait donnés de son expérience, il en avait conclu qu'elle était prête. Et aussi que, après le mal qu'il s'était donné pour la tirer d'affaire, c'était sa manière à elle de le récompenser.

S'il avait su la vérité, il aurait pris des précautions...

S'il avait su, il ne l'aurait surtout même pas touchée, en fait. Il l'avait accueillie dans son lit, simplement parce qu'elle y venait avec naturel. Mais à présent... il avait envie de rentrer sous terre.

Et puis, on ne parlait pas seulement de virginité. On parlait de Lucy Caldwell ! Toute intimité, toute relation avec elle ne pouvait se solder que par des regrets.

Il bougonna pendant quelques instants puis finit par s'avouer qu'il n'éprouvait pas uniquement de la frustration ou de la déception. Il était surtout désorienté et embarrassé : impossible de continuer à croire qu'elle ne valait pas mieux que Red, désormais. Il venait de découvrir que, sous ses airs de fille endurcie, Lucy était un être vulnérable qui recherchait la douceur, l'affection. Il l'avait blessée et déçue comme une brute.

Et dire qu'elle lui avait proposé de recommencer... Comme si elle ne lui avait pas déjà assez donné !

La confrontation de la réalité avec la fausse image qu'il avait d'elle le troublait profondément. Mieux valait ne pas s'attarder plus longtemps sur la situation, et tout oublier au plus vite. Finalement, ce n'était pas plus mal que les choses aient tourné court entre elle et lui — car lui et Lucy n'avaient absolument rien à faire ensemble.

Jurant comme un charretier, il sortit du lit et sauta dans ses vêtements. Il n'avait plus du tout envie de dormir, autant aller travailler et cesser de penser...

Cependant, il ralentit le pas en approchant de la chambre de Lucy et, par acquit de conscience, passa la tête par l'entrebâillement de la porte, juste pour s'assurer qu'elle n'allait pas trop mal.

— Lucy ?

Elle ne répondit pas. Roulée en boule sous les couvertures, elle n'avait pas l'air de pleurer. Elle avait dû s'endormir... Cela le rassura d'une certaine manière. Il ferma la porte et sortit voir les chevaux.

Mike était de nouveau en train de cuisiner. Depuis sa chambre, Lucy sentait monter les odeurs de cuisine, mais elle n'avait pas le courage de sortir du lit et d'affronter Mike. Elle se sentait terriblement stupide d'avoir pu croire un seul instant qu'une nuit dans ses bras pouvait changer sa vie. Et elle savait qu'il était en train de regretter de lui avoir témoigné de l'intérêt.

Elle avait commis une grosse bêtise en se rendant dans sa chambre, la même bétise que le jour où elle lui avait montré ses seins mais en plus humiliant — parce que, la nuit dernière, il ne s'agissait plus d'un geste de provocation, mais d'une invitation à l'aimer qui espérait un retour...

Elle se frictionna les tempes pour soulager la migraine qui lui martelait la tête, tout en essayant de se persuader que la situation gênante de la nuit n'avait guère d'importance, au fond. Il ne l'avait jamais aimée, de toute façon, donc elle n'avait rien perdu. Sauf un petit slip de dentelle et sa virginité.

Elle se leva, et refit le lit exactement comme elle l'avait trouvé, souhaitant effacer toute trace de son passage si c'était possible. Soudain, elle ne songeait plus qu'au moment où elle pourrait fuir, fuir loin de Dundee. Elle aurait voulu monter dans sa voiture tout de suite et prendre la route. Mais elle avait laissé la maison de Morris vide trop longtemps, déjà, il fallait qu'elle s'en occupe. Et puis, ce que pouvaient lui révéler les noms inscrits dans le journal de sa mère la retenait. Elle s'était peut-être comportée d'une façon stupide et naïve, mais il aurait été encore plus stupide, et lâche, de vider les lieux.

Elle se servit de son doigt et d'un peu de dentifrice pour se brosser les dents, passa les mains dans sa chevelure en bataille, inspira profondément et emprunta enfin le couloir qui menait dans la cuisine. L'heure de la confrontation avait sonné...



Mike ne se retourna pas. Lucy crut d'abord qu'il ne l'avait pas entendue entrer. Jusqu'au moment où il se décida à lui adresser la parole.

— Bonjour.

— Bonjour, dit-elle, toute crispée.

— Café ?

Elle hésita. Elle trouvait très bizarre d'accepter qu'il s'occupe d'elle et n'aimait pas du tout la complexité dans laquelle cela jetait leurs relations. Oui, elle détestait ce mélange de distance et de gentillesse, de rancune et de politesse. Mais elle n'avait guère le choix : soit elle acceptait le jeu et s'offrait un café ; soit elle se montrait intransigente... mais repartait dans le froid le ventre vide. Autant être raisonnable, vu ce qui l'attendait en rentrant dès à présent.

— Je veux bien un café.

Mike remplit une tasse et la posa sur la table, où se trouvaient déjà un pot de crème et un sucrier.

— Le petit déjeuner est presque prêt.

Elle avait faim, mais elle n'était pas très sûre de pouvoir avaler quoi que ce soit. Son estomac la torturait.

— Ça sent bon.

Il jeta les pancakes sur la plaque, puis s'appuya au comptoir. Elle le sentait qui l'observait, et préféra éviter son regard, au cas où il aurait envie d'entamer une conversation gênante. Malheureusement, cela ne suffit pas à le dissuader.

— Donc..., commença-t-il, sur un ton qui la prévenait que ce qu'il allait dire ne lui plairait pas.

Ne tenant aucun compte de son entrée en matière, elle alla vers la fenêtre, découvrant avec affolement que la tempête continuait de plus belle.

— Vas-tu m'expliquer ce qui s'est passé cette nuit ? dit-il.

Elle répondit sans se retourner.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Tu aurais dû me dire que tu n'avais jamais couché avec un homme.

— Laisser tomber. Cela n'a pas d'importance.

— C'est très important, au contraire. Un gars doit être au courant de ce

genre de chose, quand il doit... faire un peu plus attention, et...

Elle ne voulait pas entendre la suite.

— Tu vas faire brûler les pancakes, si tu continues.

— Je me fiche pas mal des pancakes. J'essaie de te dire que...

Elle leva la main pour couper court.

— Je sais ce que tu essaies de me dire. Je me suis comportée comme une idiote, cette nuit. J'ai compris. Mais ce n'est pas ton problème. Et je n'ai pas besoin de tes conseils, parce que je ne me retrouverai plus jamais dans cette situation. Une fille ne peut perdre sa virginité qu'une seule fois, pas vrai ?

Comme il ne répondait pas, elle se retourna pour savoir pourquoi — et vit qu'il était accablé.

— Cela n'aurait pas dû se passer aussi mal, dit-il finalement.

— Il faut croire que cela ne pouvait pas se passer autrement, dit-elle avec une fausse indifférence. Quoi qu'il en soit : est-ce que tu pourrais me conduire en ville ?

— Qu'est-ce qu'il y a, Lucy ? Cela te démange de prendre de nouveau la poudre d'escampette ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Qu'est-ce que tu fuis sans arrêt ?

— T'occupe.

— Est-ce que tu as peur ?

Elle tenta de se débarrasser de lui par le sarcasme.

— Tu as l'habitude d'analyser tes partenaires sexuelles ?

— Seulement lorsqu'il se produit quelque chose que je ne comprends pas.

— Laisse tomber, répéta-t-elle.

— Pourquoi ? Pour t'éviter de regarder la vérité en face ?

— Mais quelle vérité ? Tu m'as roulé dessus cette nuit, c'est tout !

— Cela ne s'est pas exactement passé ainsi. D'abord, tu es entrée dans ma chambre, et tu as *demandé* ce que tu as obtenu. Alors j'en sais peut-être plus que tu ne penses sur ta vérité. Je sais, au moins, ce que me disent tes actes.

— Et que te disent-ils ?

— Tu restes dans un endroit pendant quelques semaines, ou quelques mois, et tu t'en vas avant de pouvoir te faire des amis et t'installer. Je devine que tu agis ainsi parce que tu es terrifiée à l'idée de te lier avec quelqu'un ou d'entretenir une relation. La preuve, tu es encore vierge à vingt-quatre ans, ce qui n'est pas courant, avoue-le.

— Entretenir une relation... Si tu appliques cela à la nuit dernière, je te rappelle que nous n'avons aucune relation.

— Avec moi, c'est différent.

Elle leva un sourcil et le regarda avec défi.

— Ah bon ?

— Oui. Je crois que tu as peur, si tu restes, de revenir dans mon lit et de trouver ça bon, cette fois-là.

Il avait touché juste, et elle ne le supporta pas. Alors, elle lui jeta un regard qui voulait dire : « Espèce d'arrogant ! »

— Aucun danger que cela arrive. Je suis peut-être candide mais je ne commets pas deux fois la même erreur.

Erreur... Sous l'insulte, Mike serra les poings et les dents. Aussitôt, Lucy regretta de s'être laissée aller à des mots si durs et songea qu'il aurait très bien pu répondre par des paroles plus dures encore. Pourtant, il n'en fit rien. Au lieu de quoi, il se rabattit sur un sujet matériel.

— Nous ne pouvons pas prendre la motoneige pour aller en ville, dit-il. Mais on peut essayer de sortir d'ici avec la camionnette.

Lucy saisit Mike par le bras tandis qu'ils passaient devant sa maison.

— Attends..., tu ne t'arrêtes pas ?

Il lui jeta un regard incrédule, et elle le lâcha.

— Nous sommes en plein dans la tempête. Si je m'arrête, nous risquons de ne plus pouvoir repartir.

— Mais j'ai besoin de prendre mes chaussures, et de l'argent pour payer ma chambre d'hôtel.

Les essuie-glaces avaient du mal à balayer la neige et raclaient péniblement la glace.

— Tu as les pieds bien au sec dans mes bottes, dit Mike, j'avancerai l'argent pour le motel, et je te prêterai un peu de liquide.

— On ne peut pas laisser la maison sans personne ! Avec toutes ces fenêtres cassées, elle n'est pas à l'abri d'un cambrioleur.

— Tu as peur d'être dévalisée ?

— Peut-être.

— Quoi que tu puisses perdre, tu as les moyens de le remplacer, dit-il en lui jetant un regard de côté. Je suis bien placé pour le savoir, c'est moi qui t'envoie tes chèques mensuels, tu n'as pas oublié ?

A cause de ce qui s'était passé la nuit précédente, et de la conversation qui avait suivi, au petit déjeuner, Mike se sentait d'humeur mordante. En revenant à Dundee, Lucy n'avait pas tardé à détruire la paix de son esprit. Cependant, elle ne répliqua pas, ce qui ajouta encore à la frustration de Mike. Au cours de l'heure qui venait de s'écouler, elle était devenue particulièrement distante et renfermée.

— Ce que je risque de perdre ne peut pas être remplacé, dit-elle avec entêtement.

— Mais quoi ?

Elle biaisa :

— Ma carte d'identité et mes cartes de crédit.

Il prit une inspiration profonde pour se calmer. Il n'avait jamais de problème à s'entendre avec les gens, surtout les femmes. Mais Lucy avait toujours été empoisonnante.

— Tu vas me laisser descendre ? demanda-t-elle.

— J'y réfléchis.

— Je saute si tu refuses de t'arrêter, dit-elle en posant la main sur la poignée de la portière.

Comme ils roulaient lentement, et que la neige paraissait molle, Mike fut convaincu qu'elle pourrait parfaitement mettre sa menace à exécution.

Il fit une grimace et se décida à freiner.

— Fais vite. Je suis obligé de rester au milieu de la route parce que la neige est trop profonde sur les côtés.

Elle sauta et se dirigea vers la maison en courbant le dos contre les assauts du vent. Quelques instants plus tard, elle réapparaissait, portant un petit sac qui, selon Mike, contenait probablement des affaires de toilette et ses papiers. Elle tenait aussi un cahier noir serré sur son cœur, sous son manteau.

— C'est ça, que tu voulais tant ? dit-il en regardant le cahier avec

curiosité tandis qu'elle montait en voiture.

Elle le cacha carrément sous son manteau, et se pencha pour secouer la neige de son jean, avant de refermer la porte.

— Merci de t'être arrêté, dit-elle sur un ton qui indiquait clairement qu'elle ne donnerait aucune explication.

Il soupira et remit la camionnette en route. Un silence pesant s'installa entre eux.

Un silence que Mike brisa finalement.

— Pourquoi es-tu revenue, Lucy ?

Lucy se garda bien de répondre avec franchise. Elle avait grandi à Dundee, et savait que Dave Small, Eugene Thompson et Garth Holbrook avaient bien plus d'amis qu'elle dans cette ville. Certaines personnes n'apprécieraient pas qu'elle s'amuse à fouiller leur passé ni à leur découvrir une paternité cachée et honteuse.

Elle se tourna, regarda par la vitre.

— J'ai quelque chose à faire.

— Quoi ?

— Quelque chose de personnel. Cela n'a rien à voir avec toi.

— Ni avec ma famille ?

— Ni avec ta précieuse famille, dit-elle avec un rire amer.

— Tu vas rester longtemps ?

— Je n'en sais rien. Quelques semaines, peut-être quelques mois.

— Et ensuite, tu repartiras ?

— Ensuite, je repartirai.

Lucy eut l'impression que Mike se détendait à cette nouvelle et cela lui fit de la peine.

— Et la maison ? demanda-t-il.

— Quoi, la maison ?

— Tu as l'intention de la laisser inoccupée ?

— Peut-être.

Elle s'était promis que, dès qu'elle aurait trouvé son père, elle vendrait tout et quitterait Dundee pour toujours. Mais elle n'était plus tout à fait sûre de vouloir se séparer de cette maison. La vieille bâtisse incarnait les seuls moments heureux qu'elle ait connus. Le souvenir de Morris et de son

affection y était attaché, ainsi que tous ses rêves d'enfant, et il lui en coûtait d'imaginer qu'elle allait larguer tout cela...

— Tu sais très bien que tu te fiches pas mal de la maison ou des gens de Dundee, dit Mike. Il y a des années que tu n'es plus d'ici.

Elle ne répondit pas.

— Alors pourquoi tu es si obstinée? Pourquoi ne pas me la vendre, et l'oublier ? Pour le plaisir de m'em... de me faire rager ?

Il en était persuadé. Quant à Lucy, l'honnêteté l'obligeait à reconnaître que ses sentiments et ressentiments envers Mike avaient joué leur rôle. Mais il y avait d'autres raisons : la demeure victorienne de Morris comptait beaucoup pour elle parce qu'elle n'avait jamais eu un vrai chez-soi.

Seulement, si la famille de Mike persistait à revendiquer un droit d'ordre sentimental sur cette propriété, comment pourrait-elle jamais s'y sentir à l'aise ? y vivre ? A quoi s'accrochait-elle ? A la mémoire d'un homme dont Mike et sa famille considéraient qu'il leur appartenait ?

Ses rêves d'enfant, de famille heureuse, de foyer chaleureux ne se réaliseraient jamais !

Mais elle était beaucoup trop fière pour laisser voir son désespoir. Elle se redressa et regarda Mike droit dans les yeux.

— Combien es-tu prêt à payer ?

Il lui jeta un regard renfrogné.

— Je t'ai déjà proposé deux fois plus que le prix que tu pourrais en obtenir. Jusqu'où peut aller ta cupidité ?

Quel prix valaient ses rêves ?

— Je n'en sais rien, dit-elle. J'ai toujours l'impression que je demande trop. Pour la maison comme pour tout le reste.

Mike n'avait pas envie de rentrer. Les routes devaient être impraticables, à présent, et cela ne pouvait qu'empirer. Sa décision de s'arrêter au café de Jerry n'était sans doute pas raisonnable. Mais il s'en moquait. Il avait perdu le flegme et l'assurance qui étaient les siens la veille encore. Il se sentait agité et nerveux et...

Le timbre de la porte d'entrée du café résonna. Mike leva les yeux de sa tasse et vit Gabe arriver. Était-il vraiment ravi de voir son vieil ami? Il conclut que non. Mike ne se sentait pas le courage de discuter avec lui à cet instant. Il était encore très troublé par ce qui s'était passé avec Lucy.

Cependant, il lui fit un signe. Il ne pouvait tout de même pas ignorer Gabe — d'autant qu'il était seul dans le café avec la serveuse et Harry, le cuisinier.

— Qu'est-ce que tu fais en ville, par un temps pareil? demanda Gabe en s'approchant de lui.

Trop grognon pour esquisser un sourire, Mike s'adossa plus confortablement et regarda son ami.

— Je me posais la même question à ton sujet.

— J'avais une réunion avec le maire, hier, et je me suis attardé, si bien que je n'ai pas pu rentrer chez moi.

— Trop de neige ?

Gabe fit signe que oui.

— Vu que tu as acheté la propriété la plus reculée que tu aies trouvé, je ne suis pas surpris. Tu as dormi chez tes parents, cette nuit ?

— Oui. Mon père et moi avons discuté de politique.

Gabe sourit, comme s'il avait beaucoup apprécié, et Mike fut heureux de voir que son ami était au moins resté proche de son père.

— Où est-il, en ce moment ?

— A la maison. Ma sœur Reenie et sa famille se sont arrêtés pour nous voir. Elle me rend dingue, alors j'ai préféré sortir un moment.

Reenie était connue pour son franc-parler. Elle avait probablement fait une remarque qui n'avait pas plu à Gabe, et celui-ci avait tourné le dos.

— Et à part ça ?

— Rien de particulier, répondit vaguement Gabe.

— Tu fabriques toujours tes meubles, quoi...

— Ouais. Si je continue, il faudra que je construise une autre cabane pour les mettre à l'abri.

Hier encore, Mike se serait contenté de hocher la tête, et il aurait fait semblant de trouver normal de fabriquer meuble sur meuble pour ne rien en faire. Mais vu son humeur maussade d'aujourd'hui, il ne se sentit pas capable d'entretenir cette comédie hypocrite.

— Pourquoi tu les entrepouses? demanda-t-il sèchement.

Gabe plissa les yeux, surpris et méfiant.

— Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Oui, pourquoi tu ne fais pas ce que n'importe qui ferait à ta place : les

vendre.

Les créations de Gabe étaient plus que de simples meubles : c'étaient de vraies œuvres d'art. Mais personne n'en profitait jamais puisque celui-ci les remisait et les cachait des yeux de tous.

— Je n'ai pas besoin d'argent, rétorqua-t-il aussi sèchement.

— Ce n'est pas le sujet.

Gabe se rembrunit et essaya d'éluder.

— Où pourrais-je les vendre, de toute façon? Tous les gens du coin vraiment intéressés sont déjà venus jusque chez moi pour faire leur choix.

Faux. Depuis l'accident, peu de gens se risquaient à rendre visite à Gabe. Mike était un des seuls — et même lui cherchait des excuses pour éviter de perturber la solitude maussade de Gabe.

— A qui veux-tu faire croire ça ? A moi ou à toi ?

L'expression de Gabe se fit soupçonneuse.

— Qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ?

— Rien. Juste, je me rends compte que notre relation a changé.

Mike prit une gorgée de café en regardant Gabe par-dessus le bord de sa tasse.

— Changé ?

— Nous étions de bons amis, les meilleurs ; pourtant, depuis ton accident, il m'est permis uniquement de sourire, de hocher la tête et de parler de la pluie et du beau temps.

— Si tu as quelque chose à me dire, Mike, dis-le.

— D'accord, répondit Mike en posant sa tasse, et en se penchant en avant. Alors, voilà : il serait temps que tu reviennes sur terre parmi les vivants, et que tu cesses de t'apitoyer sur toi-même.

Gabe se rejeta en arrière, comme si Mike lui avait décoché un crochet du droit.

— Bon sang, c'est Reenie, n'est-ce pas? Elle n'a pas pu se retenir de dégoîser sur moi avec toi aussi !

— Non, dit Mike en secouant la tête. C'est mon avis personnel et Reenie ne m'a rien soufflé. Si elle raconte des choses qui ne te plaisent pas, c'est sans doute parce qu'elle est aussi fatiguée que moi de te voir couper les ponts avec tous ceux qui se soucient de toi.

Gabe serra les dents, révélant la colère qui l'agitait malgré son apparent sang-froid. Depuis l'accident, Mike avait toujours senti chez son ami cette



colère froide et sourde qui menaçait d'exploser, et il n'était pas le seul. C'était même pour cette raison que la plupart des gens préféreraient se tenir à distance. Jusque-là, Gabe avait fermement tenu la bride à ses émotions, mais cette fois...

— Sauf si tu sais ce que c'est de rester cloué dans ce foutu fauteuil, tu n'as aucun droit de me critiquer ou de me donner des leçons ! s'écria-t-il.

Mike vivait très mal ce qui était arrivé à Gabe, et se sentait coupable d'avoir deux jambes robustes et valides, alors que son ami ne marcherait plus jamais. Seulement, il se rendait compte que la pitié n'arrangeait rien du tout. Il était sans doute stupide de compromettre leur amitié en insistant trop, mais il ne pouvait pas laisser Gabe s'éloigner encore davantage de l'homme qu'il était par le passé.

— Tu es en train de te laisser couler, mon vieux, dit Mike. Et je refuse de regarder sans rien faire.

Gabe eut un sourire amer, se préparant à repartir avec hargne, mais il dut se taire car Judy arrivait derrière lui.

— Eh bien, quelle surprise ! Il y a bien longtemps que tu n'es pas venu nous voir, Gabe.

Elle lui sourit avec plaisir. Aussitôt, Gabe reprit son masque de fausse cordialité. Il fit pivoter son fauteuil, et réussit à esquisser un sourire guindé.

— Salut, Judy. Comment vas-tu ?

— Bien, mais j'irais encore mieux si tu venais un peu plus souvent. Tu es devenu si fou de diététique, que tu ne peux même plus manger un hamburger bien gras de temps en temps ?

Gabe marmonna quelque chose sur son intention de revenir bientôt, mais Mike savait très bien qu'il n'en pensait pas un mot. Gabe détestait se faire remarquer, même par quelqu'un qui se montrait simplement accueillant. La scène ne rappelait que trop à Mike l'absurdité de ce qu'était devenue sa relation avec Gabe.

— Alors, que puis-je vous servir aujourd'hui ? demanda Judy.

— Rien.

Il jeta un regard méchant à Mike, avant d'ajouter :

— Occupez-vous plutôt de Mike, si toutefois il vous laisse faire. On dirait qu'il est devenu tout à coup expert en tout.

Judy posa ses mains sur ses hanches et regarda Gabe sortir de la salle, en fronçant les sourcils.

— Eh bien, qu'est-ce qui lui prend ?

— Rien de nouveau, dit Mike avec un soupir.

Elle remit son carnet dans la poche.

— Si je comprends bien, ce n'est pas votre jour, non plus.

Le terme était faible. Au cours des dernières vingt-quatre heures, il avait couché avec son ennemie, et s'était aliéné son meilleur ami.

Lucy était assise sur le lit de sa chambre au motel, indifférente à la tempête qui faisait rage à l'extérieur. Elle était trop absorbée par les trois noms qui figuraient dans le journal de sa mère. Dave Small, Eugene Thompson, Garth Holbrook. A quoi pouvaient bien ressembler ces trois hommes ?

Concernant Dave Small, elle avait le vague souvenir d'un gars petit et trapu issu d'une nombreuse famille, qui possédait une pizzeria. Il faisait partie du conseil municipal et avait deux fils, de dix ans plus âgés qu'elle. L'un, dit « Smally », tenait sa forte corpulence de sa mère, et était l'un des hommes les plus gros qu'elle ait jamais vus. Quant à Jon, qui pesait deux fois moins, il ressemblait plus à son père. Les deux garçons étaient mariés, du moins à l'époque où Lucy avait quitté Dundee, et elle les avait croisés mais sans jamais leur parler. Une fois, une seule, ils lui avaient adressé la parole : passant devant la maison, ils avaient arraché l'affiche « Votez pour Dave Small », que sa mère avait collée sur une pancarte, dans le jardin et, tandis qu'elle les regardait faire depuis le perron, ils lui avaient crié qu'ils n'avaient pas besoin du soutien d'une « pute à deux sous » comme Red.

Lucy les avait haïs. Plus tard, lorsque Smally et Jon avaient reçu leur diplôme de fin d'études, Red avait noté dans son journal que Jon et Smally étaient venus la « voir », et elle avait écrit : « recueilli 50 dollars de Théril ». D'autres entrées indiquaient que Théril était un autre membre du clan Small — et un de ses clients.

Elle ferma les yeux et repoussa le journal. Elle imaginait mal être liée par le sang avec les Small. Vu la place de notable que Dave occupait dans la communauté, la pilule serait dure à avaler et on n'accepterait pas facilement qu'elle puisse être sa fille.

Pour la même raison, elle ne pensait pas avoir plus de chances d'être reconnue par Garth Holbrook. Elu sénateur de l'Etat quelques années avant le départ de Lucy, il était toujours en poste. Elle avait vérifié sur Internet quelques semaines auparavant, et étudié sa photo et sa biographie. Des trois hommes, il était le seul à incarner celui qu'elle aurait aimé avoir pour père. Grand et imposant, noir de cheveux mais les tempes argentées, son visage aux traits classiques avait beaucoup de classe, il paraissait intelligent, posé, respectable.

Mais un homme politique ne se *devait-il* pas d'avoir l'air respectable ?

Elle était probablement en train de s'enthousiasmer pour une image artificielle et soigneusement construite.

Le site Web révélait aussi qu'il était marié à la même femme depuis quarante ans, ce qui signifiait qu'il avait déjà des enfants à l'époque où il rendait visite à Red. D'après le journal, il l'avait fréquentée pendant une période de trois mois et lui avait même acheté une voiture.

Lucy descendit du lit et alla dans la salle de bains pour se regarder dans la glace. Est-ce qu'elle ressemblait à l'un de ces trois hommes? Elle se souvenait d'Eugene Thompson comme d'un vieux cow-boy aux mains calleuses, qui portait toujours des jeans râpés, mais elle n'avait rien trouvé sur Internet le concernant, et ne l'avait pas revu depuis que Red avait épousé Morris. Il avait peut-être déménagé, à moins qu'il ne soit mort ?

Elle poussa un soupir et se pencha pour mieux examiner son reflet. Elle ne voyait aucune ressemblance, sauf avec Red. Elle possédait le visage ovale de sa mère, ses yeux en amande et ses pommettes hautes. Mais ses cheveux n'avaient pas le roux flamboyant de ceux de Red, et elle n'avait pas de taches de rousseur. Sa silhouette était aussi très différente.

Elle se tourna de profil. Elle trouvait ses formes moins généreuses que celles de Red, surtout depuis qu'elle avait beaucoup minci.

Le commentaire de Mike lui revint soudain à la mémoire : il l'avait trouvée *superbe*. Sur le moment, elle n'avait pas relevé ce compliment, le prenant pour un simple préliminaire. Lorsque sa mère avait bu — ce qui lui arrivait rarement, mais n'était pas joli à voir —, elle se mettait à lui prodiguer des conseils. Son préféré était : « Un homme te dira n'importe quoi pour te faire enlever ta culotte, Lucy. Ne crois pas un seul mot. »

Mais Mike lui avait paru sincère. Certes, le ton rauque de sa voix n'avait laissé aucun doute sur ses intentions, cependant elle avait ôté ses vêtements d'elle-même. Elle avait déjà enlevé son T-shirt, à ce moment-là, et il n'était pas du tout obligé de lui dire quoi que ce soit pour la séduire.

Ou peut-être s'était-il simplement montré gentil.

Il lui fallait reconnaître qu'il avait été gentil de diverses façons, la nuit précédente.

« Oublie Mike », s'ordonna-t-elle. Elle se mit à penser à autre chose et se déshabilla pour prendre une longue douche bien chaude.

Le téléphone l'interrompit. Supposant que l'appel venait de la réception, elle se précipita en se demandant s'il y avait un problème avec sa carte de crédit.

— Allô ?

— Lucy ?

Mike. Un frisson lui parcourut le dos, et elle se sentit regardée alors même qu'elle était seule dans sa chambre de motel.

— Oui ? dit-elle en couvrant instinctivement ses seins avec le bras.

— Comment comptes-tu rentrer ?

— Je...

Elle n'avait rien prévu, ne songeant qu'à s'éloigner de lui. Que ferait-elle, une fois la tempête calmée et sans voiture ?

— Je prendrai un taxi, ou... je ferai de l'auto-stop.

— Cela t'arrive souvent de faire de l'auto-stop ?

— Parfois, pourquoi ?

En fait, cela ne lui était arrivé qu'une seule fois, à Kansas City, un soir où elle se trouvait avec des amis dans un club, et qu'elle avait voulu rentrer chez elle plus tôt qu'eux.

— C'est dangereux.

— On est à Dundee, ici.

— A Dundee ou à Tombouctou, je m'en fiche. Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur. Je me sentirais responsable.

— Je ne vois pas de quoi...

— C'est moi qui t'ai emmenée dans ce motel.

Elle ne put s'empêcher de rire amèrement.

— Et alors ? Si on me retrouvait morte sur le bord de la route, toute la ville fêterait l'événement, et toi et ta famille seriez en tête du cortège.

— C'est ce que tu crois que je ferais ?

— Je sais ce que tu penses de moi.

Il y eut un silence.

— Alors pourquoi es-tu entrée dans mon lit l'autre nuit ? Pourquoi as-tu couché avec moi alors que tu étais vierge ?

Elle ne trouvait pas vraiment de réponse à cette question, et n'était pas prête à y réfléchir.

— J'avais froid, dit-elle parce que c'était le premier prétexte qui lui vint à l'esprit.

Ce n'est que lorsqu'elle eut prononcé ces mots, qu'elle réalisa qu'ils exprimaient la vérité. Elle avait effectivement eu froid — froid à l'intérieur d'elle-même —, et elle avait eu la stupidité de croire qu'il pouvait lui

réchauffer le cœur.

— C'est tout ?

— C'est tout, confirma-t-elle en jetant un coup d'œil dans le miroir pour essayer de voir ce qu'il avait eu devant les yeux la nuit précédente. Veux-tu répondre à l'une de mes questions, à présent ?

— Peut-être.

— Est-ce que tu pensais vraiment ce que tu as dit quand... j'ai enlevé mon T-shirt ?

— Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda-t-il, après un court silence.

— Tu as dit que j'étais superbe.

Elle l'avait finalement lâché, en espérant retirer un petit avantage de leur désagréable expérience. Elle se moquait de se mettre dans l'embarras devant Mike, elle y avait déjà bien réussi plus d'une fois.

— A présent, je m'en souviens, dit-il d'une voix rauque.

— D'accord, alors... tu le pensais ?

— Franchement ?

Son estomac se contracta. Bien sûr que c'étaient des paroles en l'air, songea-t-elle tristement. Qu'est-ce qu'elle était allée chercher ? Elle avait été stupide de s'épancher, de le laisser jouer avec elle.

— Non, n'y pensons plus, reprit-elle rapidement, cela n'a pas d'importance.

Après un silence, il demanda :

— Veux-tu m'appeler quand tu seras prête à rentrer ?

— D'accord.

Elle n'avait nulle intention de contacter Mike Hill, mais elle avait tellement hâte de mettre fin à la conversation, qu'elle aurait dit oui à n'importe quoi.

— Je t'appelle plus tard.

— Lucy ?

— Quoi ?

— Je le pensais vraiment, dit-il avant de raccrocher.

Mike ne savait pas quoi faire. Il se retrouva en train de descendre la

Grand-Rue, à faible allure, à cause de la tempête qui l'empêchait d'avancer, et il s'ennuyait à mourir. Malgré tout le travail qui l'attendait au ranch, il n'était pas pressé de rentrer. Lucy était pour quelque chose dans son envie de traîner en ville, et Gabe également. Ils lui avaient tous deux laissé un sentiment de frustration, bien que de manière différente, et il avait horreur de ça.

Il était rare que des sentiments négatifs viennent perturber sa vie de tous les jours, car il s'attachait toujours à se montrer prudent et courtois, en n'importe quelle circonstance. Il veillait à ne pas donner de faux espoirs, surtout aux femmes, ne faisait aucune promesse qu'il n'était pas sûr de tenir. Il ne laissait pas ses relations l'entraîner trop loin. Ainsi, jamais il n'était tombé amoureux, et la perspective de ruptures compliquées ne lui souriait guère.

Alors pourquoi, malgré tout, se sentait-il tout à coup aussi perturbé ?

« Si on me retrouvait morte au bord de la route, toute la ville fêterait l'événement, et toi et ta famille seriez en tête du cortège. » C'était ce qu'elle avait dit, et cela le chagrinait de savoir que Lucy se sente si mal aimée. De son côté, il lui en avait voulu pendant des années, mais il n'avait jamais pensé qu'elle puisse s'en soucier, ni même le remarquer. Car elle lui avait toujours paru endurcie, comme sa mère. Du coup, il ne se posait pas de questions sur ce qu'elle pouvait ressentir.

A présent, il était obligé de concevoir qu'elle n'était pas aussi coriace qu'il l'avait cru. Son attitude irritable n'était sans doute qu'une façade, comme il avait pu s'en rendre compte la nuit précédente. De même que l'apparente désinvolture qu'elle avait mise à venir dans son lit. Il l'avait trouvée légère, expérimentée — les événements lui avaient prouvé le contraire...

Il se sentit troublé au souvenir de son corps lorsqu'il l'avait caressée. Elle s'était abandonnée généreusement, complètement, et ne l'avait même pas prévenu que c'était la première fois qu'elle allait avec un homme...

Il arriva devant la rue où habitaient ses parents, et ralentit pour s'y engager. Sa mère ne cessait de lui reprocher de ne pas venir les voir assez souvent. Il décida que ce serait une bonne occasion. Le lycée devait être fermé à cause de la tempête, donc son père, qui entraînait l'équipe de football, serait très probablement à la maison aussi. De toute façon, Mike avait besoin de se changer les idées.

— Salut ! Il y a quelqu'un à la maison ? cria-t-il en entrant sans frapper.

— Mike ? C'est toi ?

Il entendit la voix de sa mère, qui venait du sous-sol, et il descendit les marches. En bas, dans l'atelier, la machine à coudre ronronnait.

— Qu'est-ce que tu couds ? demanda-t-il.

Elle leva les yeux de son ouvrage.

— Je suis en train de faire une robe de demoiselle d'honneur pour la fille de Béatrice.

— Qui ?

— Mélanie Jamison, la fille de notre voisine.

— Ah, oui. C'est gentil.

— J'adore les mariages, dit-elle, d'un ton plein de sous-entendus.

Il s'assit sur l'une des chaises pliantes qui entouraient la table.

— Je sais, et tu n'as pas de fille. Je connais la chanson.

— Apparemment, pas suffisamment. C'est deux belles-filles que je pourrais avoir, si seulement mon fils aîné avait pitié de sa pauvre mère, et s'établissait pour fonder une famille.

— Josh se défend assez bien là-dessus.

— Rebecca a beaucoup de mal à tomber enceinte, tu le sais. C'est un miracle qu'ils aient pu avoir le petit Brian, mais ils n'auront peut-être pas d'autre enfant.

— Un ne suffit pas ?

— Non. Et tu vas bientôt avoir quarante ans, Mike.

— Ne me fais pas regretter d'être passé te voir, grommela-t-il.

— Tu ne vas rien regretter, parce que je vais te faire manger avant que tu ne partes.

— J'adore ta stratégie.

Elle haussa les épaules.

— J'utilise ce qui marche.

— Où est papa ? Ne me dis pas qu'il est au lycée aujourd'hui ?

— Non, ils ont annulé les cours. Nous avons une fuite à l'étage, et il est en train de chercher d'où elle vient.

— Tu crois qu'il a besoin d'un coup de main ?

— Tu pourrais aller le lui demander.

— Me demander quoi ?

Mike se retourna vers son père qui entra dans la pièce.

— Tu as trouvé d'où venait la fuite ?



— Oui. Dès que la tempête sera calmée, je monterai sur le toit pour réparer.

Son père était assez alerte pour un homme de soixante-trois ans, mais Mike ne voulait pas risquer un accident.

— Ne monte pas sur le toit. Je m'en occuperai ce week-end.

— Qu'est-ce qui t'amène à cette heure de la journée ? Et avec cette tempête ? demanda son père. Tu n'as plus d'électricité, au ranch ?

La machine à coudre devint silencieuse, et sa mère le considéra par-dessus ses lunettes, attendant sa réponse.

Mike s'éclaircit la voix.

— En fait, j'ai dû emmener Lucy Caldwell en ville. C'est elle, qui est coincée dans la maison de grand-père sans chauffage et sans eau courante.

— Tu as bien dit Lucy ? dit sa mère en plissant les yeux, comme si elle venait d'entendre du charabia.

Le front de son père devint aussitôt soucieux.

— Lucy Caldwell est de retour, dit Mike.

Sa mère repoussa brusquement le tissu qu'elle avait sur les genoux, et le mit sur la table.

— Tu plaisantes.

— Non.

— Mais pourquoi ? Pourquoi est-elle revenue après tout ce temps ?

— Parce qu'elle possède une propriété ici, je suppose.

Dans le même temps qu'il donnait cette réponse à ses parents, il se rappela que Lucy avait dit qu'elle avait une tâche à accomplir, et se demanda si cela n'avait pas un lien avec le carnet qu'elle avait tenu à récupérer, malgré le mauvais temps. Cependant, il ne jugea pas utile d'en parler. Après tout, il pouvait se tromper sur ses projets.

— Cette propriété devrait nous appartenir, dit sa mère.

Son père s'approcha d'elle et lui posa sur l'épaule une main bienveillante.

— Tu sais si elle va s'installer ici définitivement ? demanda-t-il à Mike.

— Je ne crois pas.

— On peut toujours l'espérer, de toute façon, dit son père en se penchant pour adresser un sourire encourageant à son épouse.

Mais l'inquiétude persista sur son visage.

— J'aimerais bien qu'elle nous vende cette maison, dit Barbara. Evidemment, elle refusera. C'est une personne mesquine et méchante, comme l'était sa mère.

Mike était venu dans l'espoir d'affermir son opinion sur Lucy, mais les paroles dures de sa mère lui semblèrent injustes et lui déplurent.

— Mesquine ? répéta-t-il.

— Que veux-tu dire d'autre ? Cette maison ne lui sert à rien. Elle n'aime même pas Dundee. Elle nous a fait un pied de nez et s'est enfuie à la minute même où elle a hérité, et depuis, personne n'a eu de ses nouvelles, si ce n'est pour demander de faire suivre son chèque mensuel.

— Elle est partie après avoir terminé ses études, corrigea-t-il, et non après avoir hérité.

— C'était presque en même temps. Elle est partie, et en abandonnant la maison aux intempéries.

Vrai. Mais ce que Mike avait autrefois considéré comme de la négligence de la part de Lucy lui semblait aujourd'hui sujet à d'autres interprétations.

— Peut-être s'est-elle sentie rejetée, ici ?

Sa mère secoua la tête.

— Elle est née ici ! Elle avait juste hâte de mener la belle vie avec l'argent de mon père.

C'était Mike qui leur avait parlé de la vie vagabonde de Lucy, mais sachant qu'elle n'avait jamais couché avec un homme, avant lui, il doutait qu'elle ait passé son temps à faire la fête. Il songeait qu'elle avait, plutôt, mené une existence solitaire.

— Elle ne reçoit pas tant d'argent que cela, dit-il.

— Elle en reçoit plus qu'assez pour subvenir à ses besoins, fit remarquer son père.

— Je lui ai offert plus d'un demi-million pour la maison. Si elle voulait vraiment mener la belle vie, ne croyez-vous pas qu'elle l'aurait vendue le plus vite possible ?

Sa mère se leva et se rapprocha de lui.

— Mais pourquoi prends-tu sa défense ?

— Je ne prends pas sa défense, répondit-il sur un ton aussi détaché que possible.

— Je me demande si ça ne cache pas quelque chose. Tu étais son voisin lorsqu'elle était enfant. Tu sais très bien de quoi elle est capable. Josh m'a

dit qu'un jour elle s'était déshabillée devant toi.

— Elle avait juste enlevé son haut de Bikini, et...

— Juste son haut ! Elle n'avait pas du tout à faire ça, cette petite... traînée.

Sa mère avait achevé sur ce mot comme s'il lui était difficile à prononcer, mais trop approprié pour le contourner.

Mike perdit son calme.

— Ce n'est absolument pas une *traînée*.

Son père prit une expression peinée.

— Sans doute n'es-tu pas habitué à entendre ce genre de mot dans la bouche de ta mère, mais tu connais la réputation de Lucy, Mike.

Mike connaissait la réputation de Lucy, bien sûr. Lui-même s'était forgé des préjugés — avant de voir que cette réputation était totalement infondée. Sauf qu'il ne pouvait ni ne voulait révéler à ses parents en quelles circonstances lui était apparu le vrai visage de Lucy. C'est pourquoi il estima plus prudent de battre en retraite.

— Ecoute, je ne la porte pas dans mon cœur, moi non plus, d'accord ? Elle occupe la maison de grand-père, et je continue d'espérer qu'elle me la vendra et qu'elle partira d'ici. Cela dit, nous ne devrions pas...

— Quoi ? demanda sa mère.

— En faire toute une affaire et mal la juger. Vivre et laisser vivre, tu connais ?

— Peux-tu me dire quel mal nous lui avons fait ? Je lui ai à peine adressé la parole, autrefois.

— Justement. Nous pourrions lui faciliter les choses. C'est sa mère qui est responsable de tout ce gâchis, pas elle.

— Lucy y a pris part aussi, insista Barbara. Je me souviens de la manière dont elle cherchait à séduire mon père. « Papa, il fait froid dehors, n'oublie pas ta veste. Papa, j'ai ciré tes chaussures comme tu aimes. » Elle buvait ses paroles, elle lui souriait comme s'il était son soleil — avec l'espoir de mettre la main sur son argent. Qu'il se soit laissé prendre me rend malade.

— Nous ne savons rien des motivations de Lucy, maman. Ce n'était qu'une enfant, à l'époque.

— Elle n'était plus une enfant quand tu lui as fait un procès.

Mike ne put retenir une grimace.

— Morris lui a laissé la maison. Que veux-tu qu'elle fasse : qu'elle

s'excuse et nous la rende ?

— Oui ! dit sa mère. Pourquoi pas ? Qu'est-ce qui lui permet de croire qu'elle y a droit ? Elle a fait partie de la vie de mon père pendant dix ans seulement. Sa mère a tenté de le tuer, pour l'amour du ciel !

— On n'a pas de certitude là-dessus.

— Bien sûr que si. On n'a peut-être pas pu le prouver, mais cela ne veut pas dire que ce n'est pas vrai.

— Même si c'est vrai, Lucy n'a rien à voir avec ça.

— Qui sait ?

Cette fois, Mike se leva. Après ce qui s'était passé la nuit dernière, il était convaincu que Lucy devait être tenue à l'écart des soupçons qui pesaient sur Red. Il ne l'imaginait pas faisant du mal à un vieil homme. Sa mère et son père, d'habitude humains et généreux, n'arrivaient pas à prendre de recul et se laissaient aveugler par leurs émotions. Essayer de les faire changer d'avis risquait d'aggraver leur contentieux avec Lucy.

— Ecoute, maman, je suis désolé que Lucy soit revenue, d'accord ? Mais il est inutile de se contrarier. Tout va très bien se passer.

Il vit une larme couler sur la joue de sa mère.

— Je sais que ce n'est pas bien de réagir ainsi, dit-elle. Je n'ai jamais éprouvé de haine pour personne, mais je hais Red, même si elle est morte, et je hais Lucy.

Mike quitta ses parents le plus rapidement possible, après le déjeuner, qui s'était déroulé dans une atmosphère plutôt compassée. Mike se rendait compte que son père lui tenait rigueur d'avoir pris le parti de Lucy. Le mot de traînée revenait sans cesse dans son esprit et il se sentait coupable d'avoir laissé ses parents méjuger Lucy. Seulement, à la seule pensée qu'il l'avait déflorée, lui, un Hill spolié par Red Caldwell, il avait des frissons dans le dos.

Il secoua la tête, et embraya en douceur essayant de tenir sa droite, car les pneus ne cessaient de déraiper sur la route enneigée. Puisque sa relation avec Lucy risquait de chagriner tous ceux qui l'aimaient, il décida, entre deux maux, de choisir le moindre, et de garder le silence. Il avait besoin de rentrer chez lui, de dormir un peu. Ensuite, il aurait peut-être les idées plus claires.

Mais en passant devant le motel Timberline, où Lucy avait pris une chambre, il ne put s'empêcher de jeter un regard vers la porte du bâtiment qui abritait sa chambre. Il crut voir une lumière à travers la fente des rideaux. Qu'était-elle en train de faire ? De lire son carnet noir ? Avait-elle seulement mangé quelque chose, depuis le petit déjeuner ?

Probablement pas. Elle n'avait pas pu sortir à pied dans cette tempête, ce qui signifiait qu'elle devait avoir faim.

« Ce n'est pas ton problème ! » s'empressa-t-il de se rappeler à lui-même. Pourtant, un moment plus tard, il achetait un hamburger et des frites à emporter et reprenait le chemin du Timberline.

Lorsqu'elle entendit frapper à la porte, Lucy jeta le journal de sa mère dans un tiroir, et alla regarder par le judas qui pouvait bien venir...

C'était Mike. Encore lui. Elle n'en crut pas ses yeux. Que faisait-il là ? Il avait déjà bien assez mis à mal le peu de tranquillité d'esprit qui lui restait depuis son retour à Dundee. Pourquoi ne pouvaient-ils pas se faciliter mutuellement les choses en évitant de se voir, à présent ? Elle, en tout cas, s'y employait de son côté.

Elle n'avait pas l'intention d'ouvrir, elle n'était pas habillée pour

recevoir. Après sa douche, elle avait enfilé un T-shirt et des sweat-shirts, sans mettre de soutien-gorge. Mais elle crut voir qu'il portait quelque chose qui ressemblait à un sac McDonald's... Et puis après tout, il l'avait déjà vue en petite tenue.

Elle ouvrit, en essayant de se protéger du vent et de la neige qui s'engouffraient, et le regarda fixement.

— Ne me dis pas que tu es coincé en ville...

— En fait, oui. L'autoroute est fermée.

— Tu aurais dû t'en douter, à cette heure. Pourquoi n'es-tu pas rentré plus tôt ?

— Je crois bien que j'avais quelques questions à soulever, auparavant.

— Quel genre de questions ?

— Peu importe. Tu as faim ?

— Pas vraiment, dit-elle en sachant que ses yeux la trahissaient.

Mike sourit d'un air entendu.

— Un double cheeseburger avec du bacon.

L'odeur la fit saliver.

— Bien... Je ne voudrais pas le laisser perdre, dit-elle en simulant l'indifférence, pour ne pas avoir à le remercier trop chaleureusement. Attends que je prenne mon sac pour te payer.

Elle lui demanda de tenir la porte, à cause du vent, et se retourna pour aller chercher l'argent, en espérant qu'il ne bougerait pas. Mais lorsqu'elle ne fut plus là pour lui barrer le chemin, il entra dans la chambre.

Lucy fit volte-face au bruit de la porte qui se refermait, et vit Mike en train de secouer la neige de ses vêtements. Aussitôt, sa simple présence sembla réduire l'espace de la chambre de moitié.

— Tiens, dit-elle en lui donnant le premier billet qu'elle trouva dans son portefeuille.

Vingt dollars. Un double cheeseburger coûtait infiniment moins, mais elle n'avait rien d'autre et voulait se débarrasser de Mike le plus vite possible.

— Je te remercie.

Ignorant l'argent qu'elle lui tendait, il lui donna le sachet, ôta sa veste, et la contourna pour s'asseoir sur le lit.

— Tu regardes la chaîne des sports ? dit-il.

— J’aime le sport, répondit-elle en fixant d’un air désapprobateur la veste qu’il venait de jeter sur la chaise.

— Tu as vu la Nuit du Football ?

— Je n’en ai vu que la moitié. Je n’ai pas supporté de voir perdre Green Bay.

— Tu es fan de Packers ?

Elle était plutôt fan de Brett Favre, mais elle ne jugea pas bon d’entrer dans les détails. La plupart des hommes ne se basaient pas sur la carrure des *quarterbacks* pour choisir leur équipe préférée.

— J’aime aussi les Raiders.

— Et le basket ?

— Mes favoris sont les Kings. Il n’existe pas d’équipe plus passionnante à regarder, bien que les Nuggets de Denver aient aussi pas mal de bons joueurs. Ils pourraient arriver en championnat, si seulement ils pouvaient conserver l’unité de l’équipe.

— Tu penses que les Kings peuvent gagner le championnat ?

— A mon avis, c’est leur tour.

— Et le base-ball ?

— Eh bien quoi ?

— Tu aimes aussi ?

— Pas autant que le football et le basket, mais s’il n’y a rien d’autre à...

— Quelle équipe tu suis ?

— Les Mariners surtout.

Il l’examina.

— Comment peux-tu connaître autant de choses sur le sport ?

— Parce que je regarde les matchs.

Dans toutes les villes qu’elle traversait, elle trouvait toujours un bar sportif où on pouvait se faire servir un bon repas et profiter de l’atmosphère conviviale. Lorsqu’elle arrivait dans une localité inconnue, elle se sentait à l’aise dans ce genre de bar, à regarder un match de basket sur grand écran, devant un bon steak. C’était aussi une manière de passer le temps, les soirs où les autres bénévoles avec qui elle travaillait l’invitaient à sortir, et qu’elle n’avait pas envie de les accompagner.

— Tu es très différente de ce que j’imaginais, dit-il, simplement.

— Ah oui ? Tu me préférerais dans le rôle de la méchante à temps complet

? Même les sorcières ont besoin de prendre un peu de repos, de temps en temps.

Il ne releva pas ses paroles ironiques, prit la télécommande et augmenta le son.

— Hé, tu ne dois pas aller quelque part ? dit-elle.

Il la regarda en levant un sourcil.

— Avec ce temps ?

— Pourquoi pas ? Tu as un 4x4. Je suis certaine que tes parents seraient absolument ravis de te voir.

— Désolé, mais je sors justement de chez eux.

Elle frémit, en imaginant la famille en train de discuter sur la manière dont ils pourraient la déposséder de la demeure de Morris, tant convoitée. La vendre était une chose. En être chassée en était une autre.

— Super. Tu leur as dit que j'étais en ville ?

— Bien sûr.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Ma mère s'est mise à pleurer.

Elle jeta le sachet sur le bureau, malgré sa faim.

— Eh bien, merci de ménager mes sentiments.

— Je ne pensais pas que cela te toucherait.

Elle leva le menton, et lui lança un regard furieux.

— Cela ne me touche pas.

Mike n'ajouta pas de commentaire.

— Tu n'étais pas sur le point de partir ? demanda-t-elle.

Il ôta son chapeau, et s'allongea sur le lit.

— En fait, après ce que tu m'as fait subir la nuit dernière, je suis plutôt fatigué, et...

— Je ne t'ai rien fait.

— ... et cette chambre est le seul endroit où je désire aller, au moins tant que la tempête ne sera pas calmée.

— Je suis sûre qu'ils ont des chambres libres.

Il sourit.

— Qu'y a-t-il, Lucy ? Je t'intimide ?



Ils étaient à deux dans une chambre de quinze mètres carrés, avec deux lits jumeaux — alors bien sûr qu'il l'intimidait, mais elle n'était pas près de l'avouer.

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu pourrais m'intimider?

— Le fait que tu n'arrêtes pas de tripoter l'ourlet de ce T-shirt, par exemple.

— C'est un tic. Je le fais tout le temps, même quand je ne suis pas nerveuse.

— Très bien.

Il fit un signe de tête vers le sachet.

— Mange en regardant le match. Quand la tempête sera passée, je te ramènerai chez toi.

Mike s'endormit en quelques secondes, laissant Lucy perplexe. Il avait envahi sa chambre. Pourquoi lui imposait-il sa présence au lieu de louer sa propre chambre en attendant la fin du mauvais temps ? Le seul endroit qui lui restait pour se réfugier, c'était la salle de bains...

Après avoir vainement tenté de s'intéresser au match, elle décréta qu'elle avait besoin de sommeil, elle aussi. Elle laissa la télévision allumée, afin de couvrir le bruit de la tempête, et monta dans le deuxième lit, se tourna vers le mur et se pelotonna.

Mais quelques secondes plus tard, elle ne put résister au désir de se retourner pour observer Mike. Faire l'amour avec lui ne s'était pas révélé aussi fabuleux qu'elle l'avait espéré, songea-t-elle, mais à qui la faute ? Elle s'y était prise de telle façon qu'il ne pouvait guère se montrer attentionné. Et, en dépit du nom qu'il portait, elle se sentait toujours aussi violemment attirée par cet homme — l'homme le plus séduisant qu'elle ait jamais rencontré sur sa route.

Quand Lucy se réveilla, le silence régnait dans la chambre. Le vent était tombé, la télévision ne marchait plus, et il faisait sombre, au point qu'elle n'aurait su dire si Mike était encore dans la pièce.

Elle plissa les yeux pour y voir grâce à la faible lueur qui venait du parking, se dressa sur un coude et se pencha vers le deuxième lit.

— Quelque chose ne va pas ?

Elle sursauta au son de sa voix. Il était donc toujours là. A côté d'elle. Si près qu'elle pouvait le toucher en tendant la main.

A cette idée, son cœur se mit à battre la chamade, et elle s'éloigna immédiatement.

— Non.

— J'ai éteint la télé. J'espère que cela ne t'ennuie pas. Tu n'arrêtais pas de te tourner et te retourner, comme si tu avais un sommeil agité.

— Ce n'est pas grave, dit-elle. Quelle heure est-il ?

— Pas loin de 2 heures.

— La tempête est passée ?

— Je crois, mais il faudra attendre avant que les routes ne redeviennent praticables.

— On pourrait rentrer dans la matinée, non ?

— Probablement.

Il ne restait rien d'autre à faire, à part dormir encore un peu... mais, sans savoir pourquoi, Lucy avait des picotements partout. Elle ne pourrait pas rester plus longtemps couchée. Alors, elle décida de se lever.

— Où vas-tu ? demanda Mike en entendant le lit craquer.

— J'ai les muscles un peu contractés. Je crois que je vais prendre une douche chaude.

Il ne répondit pas, et elle se glissa dans la salle de bains en verrouillant la porte derrière elle.

Mike écouta. Dans la salle de bains, l'eau coulait. Il s'imagina Lucy en train d'ôter son T-shirt, de le laisser tomber sur le sol, négligemment, avant d'entrer sous le jet brûlant. A présent, l'eau ruisselait sur ses cheveux, ses épaules, coulait entre les seins qu'il avait embrassés la nuit précédente...

Son corps eut une réaction si forte qu'il en fut surpris. Depuis qu'il avait ouvert les yeux, une heure plus tôt, il était revenu sur les événements de la nuit, et se sentait mal à l'aise de ne pas avoir traité Lucy avec plus de délicatesse. Cette jeune femme, si belle, avait beaucoup attendu avant de faire l'amour avec un homme, et il avait pris sa virginité avec une légèreté qui maintenant le révoltait.

Il aurait voulu tout recommencer — mais avec la douceur, et la prévenance qui convenaient. L'initier au plaisir amoureux, lui apprendre à

découvrir son corps. C'était la vraie raison qui l'avait empêché de rentrer chez lui ce soir. La vraie raison qui l'avait poussé à se faire bloquer par la neige, et à passer la nuit dans la chambre de Lucy, alors qu'il aurait pu en louer une. Il avait simplement réuni les conditions nécessaires. Seulement voilà, elle était si résolue à garder ses distances avec lui qu'elle avait même évité que leurs doigts ne s'effleurent.

Bon sang, pour quelle inexplicable raison lui avait-elle fait confiance la première fois... ?

Il se leva, décidé à prendre le risque. Si elle le repoussait, tant pis. Et si elle acceptait... Ensuite, il n'aurait peut-être plus le sentiment de lui devoir quelque chose, et il épuiserait peut-être la fascination qu'elle exerçait sur lui.

Peut-être.

Lucy se figea en entendant la porte qui s'ouvrait. Elle était certaine de l'avoir verrouillée — mais peut-être n'était-elle pas difficile à forcer, même de l'extérieur ? De l'ongle ou avec une pièce de monnaie ? Mike avait dû utiliser l'un ou l'autre, car elle était presque certaine qu'il se trouvait désormais dans la salle de bains.

Ses derniers doutes s'évanouirent au moment où la porte se referma — la lumière s'éteignit.

Il était bel et bien dans la pièce.

Elle se plaqua sur le mur du fond du bac à douche.

— Mike, qu'est-ce que tu fabriques ? Rallume, si tu veux te doucher, je sors tout de suite, dit-elle d'une voix mal assurée.

Il ne répondit pas.

— Tu es là ?

— Oui.

Elle retint sa respiration.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il y eut un long silence, et il répondit :

— Toi.

Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. C'était exactement ce qu'elle avait soupçonné.

— Et si tu veux que je m'en aille, dis-le-moi tout de suite, dit-il.

Dans l'obscurité et la vapeur, elle se sentait opprimée, désorientée, ne sachant que dire.

— Ton silence est un signe de consentement ? ajouta-t-il, pour que tout soit clair.

Elle se mit à réfléchir à toute vitesse. Il lui fallait parler tout de suite si elle voulait éviter de reproduire l'erreur de l'autre nuit, pourtant elle demeura muette. Elle ne savait plus où elle en était, le mot *reste* résonnait dans sa tête sans qu'elle le veuille et sans qu'elle puisse non plus le prononcer.

Puis ce fut trop tard. Elle entendit Mike tirer le rideau de la douche et sentit ses mains se poser sur elle.

Il trouva sa bouche, l'embrassa avec douceur, comme pour un premier rendez-vous. Le deuxième baiser se révéla encore meilleur. Mon Dieu..., elle ne rêvait plus de cet instant magique : elle était en train de le vivre.

Mike ne parlait pas, mais ses baisers, ses caresses lui demandaient : « Veux-tu me laisser recommencer, Lucy? Laisse-moi recommencer. Fais-moi confiance... »

Était-elle folle de consentir? Mais comment aurait-elle pu résister devant le désir qu'elle lui inspirait ? Elle cessa même de penser, au moment où il reprit sa bouche tout en se plaquant contre son corps. Leurs langues se pourchassèrent, brûlantes, une onde se propagea dans tout l'être de Lucy, la mettant à genoux.

Alors, elle se mit à onduler contre Mike. Les mauvais souvenirs de l'autre nuit étaient oubliés — oublié aussi tout ce qui s'était passé avant cet instant.

Pourtant, au moment où Mike insinua la main entre ses cuisses, elle ressentit une peur inexplicable et s'arrêta.

— Je ne vais pas te faire mal, murmura-t-il. Détends-toi.

— Je ne pense pas que nous devrions...

— Chut. Je vais prendre soin de toi, cette fois, Lucy, je te promets.

Dans l'obscurité et les volutes de vapeur, elle arrivait presque à se convaincre que tout cela n'était qu'un rêve. Un des innombrables rêves qu'elle avait faits sur Mike Hill... Sauf que ses mains et ses lèvres la touchaient vraiment.

Ruisselant, il se déshabilla, ses vêtements tombèrent. Puis elle l'entendit déchirer un sachet... avant qu'il ne la prenne dans ses bras et la pénètre délicatement.

— Ça va ? murmura-t-il.

— Oui... très bien.

A vrai dire, elle n'avait jamais été aussi heureuse. Elle sentit qu'il se détendait aussi. Puis il commença à bouger en elle, lentement, presque avec langueur, et elle ressentit un émoi délicieux. Bientôt, un plaisir plus puissant monta en elle.

— Oui, c'est ça, l'encouragea Mike, tandis qu'elle vibrait contre lui. C'est comme ça que je te veux...

Elle s'accrocha à lui, elle se sentait si peu maîtresse d'elle-même qu'elle avait peur de glisser et de tomber. Leur étreinte dépassait tout ce qu'elle avait imaginé. Et tandis qu'elle cherchait son souffle, Mike murmura sans cesser de bouger en elle :

— Encore.

Il l'embrassait, la caressait, et chaque fibre de son corps brûlait de plaisir.

— Tu aimes ? chuchota-t-il tandis qu'ils s'aimaient.

— C'est... très bon.

— Alors, on continue ?

— Oui...

Il l'embrassa alors à perdre haleine et elle eut la certitude qu'il était en train de lui livrer une part de lui-même qu'il n'avait jamais donnée à personne. Quoi? elle n'aurait pas su le définir, mais c'était bien au-delà du physique. C'était une région de son être, plus intime, plus profonde.

Lucy eut l'impression de n'avoir jamais eu autant de pouvoir qu'en cet instant-là. Elle noua plus fort les jambes autour des hanches de Mike, et l'attira tout au fond d'elle.

Avant même d'ouvrir les yeux, le lendemain matin, il eut conscience d'éprouver un immense bien-être. Tous ses muscles étaient courbatus, mais peu lui importait. C'était une délicieuse fatigue, et cette fois, son sentiment de culpabilité vis-à-vis de Lucy s'était complètement envolé.

Lucy... Il la revit, dans ses bras sous la douche, et le désir vibra de nouveau dans son ventre. Il se rendit compte, alors, que le corps velouté de la jeune femme n'était pas niché contre le sien.

Il jeta un regard dans la pièce. La tempête s'était calmée, et il se sentait affamé. Mais aucune trace de Lucy. Ses affaires avaient disparu aussi.

Il se redressa. Il ne savait ni où ni comment elle était partie, mais il comprit qu'elle ne reviendrait pas au motel.

Cela valait sans doute mieux ainsi, se dit-il, malgré la déception. Si elle était restée, ils auraient probablement fait l'amour encore une fois, elle se serait montrée douce, sincère, passionnée, l'aurait enivré. Puis il aurait eu envie de lui offrir un petit déjeuner, de se promener avec elle... Or, se promener au vu et au su de tout le monde avec Lucy Caldwell n'aurait pas été très judicieux.

Finalement, donc, il valait mieux qu'il sorte de ce motel tout seul et rentre au ranch.

Pourtant, vingt minutes plus tard, tandis qu'il était attablé chez Jerry, devant son petit déjeuner, il regrettait qu'elle ne soit pas près de lui. Ce qu'ils avaient vécu au motel ne le quittait pas, et le départ précipité de Lucy lui laissait un sacré sentiment de frustration. Il imaginait ce qu'elle aurait commandé au petit déjeuner, les mots qu'elle aurait prononcés. Tout en sirotant son café, il revoyait sa tête abandonnée contre son épaule, tandis qu'ils s'endormaient, épuisés, tous les deux. Dommage qu'elle soit partie si vite, vraiment.

Lucy s'éclaircit la voix, désireuse d'attirer l'attention de l'homme assis dans le bureau de Booker et fils, réparateurs automobiles.

Il pivota sur sa chaise et leva les yeux sur elle. Il était au téléphone, et

tenait un bébé sur les genoux. Un petit garçon qui avait dessiné avec un marqueur noir sur plusieurs feuilles de papier.

— Je suis à vous dans une seconde, dit-il en repoussant patiemment la main de l'enfant, qui essayait de lui gribouiller le visage.

Elle fit un signe de tête. Il guida la main de l'enfant vers d'autres feuilles, avant de reprendre sa conversation.

— Je ne peux pas. La dépanneuse est déjà prise, Harvey. J'ai envoyé Chase pour aider Helen Dobbs à sortir sa voiture d'un fossé, il y a dix minutes... Comment savoir ? Elle est tombée dedans, je suppose... Mais elle habite tout près de ce fossé depuis vingt ans... Tu parles ! Je t'appelle dès qu'il revient.

Il raccrocha, capuchonna le marqueur, et le planta dans une tasse avec d'autres crayons, avant de laisser le petit garçon, qui commençait à s'agiter, descendre par terre.

— Que puis-je pour vous ?

Lucy sourit, un peu gênée de débarquer de nulle part, avec une demande aussi inhabituelle. Mais Dundee ne possédait pas de taxis.

— Il est mignon, dit-elle pour engager la conversation. Il est à vous ?

— Oui, il s'appelle Troy. Je l'ai emmené avec moi aujourd'hui parce que sa maman ne se sent pas bien.

— On dirait qu'il est ravi d'être ici.

Troy avait déjà ouvert un tiroir, et en sortait un grand sac de graines de tournesol.

— Graines ? Graines, papa ? Troy mange graines ?

— Pas maintenant. Ta mère n'était pas très contente quand je te les ai laissés prendre, la dernière fois, dit-il d'un air penaud. Il avait avalé pas mal de coques.

Il prit le sac de graines, et le posa en haut d'un meuble où se trouvaient d'autres objets, qui semblaient avoir déjà été placés hors d'atteinte des petites mains potelées de l'enfant.

— C'est bien de posséder sa propre affaire et de pouvoir aider sa femme, dit-elle.

Elle regardait Troy trotter dans le bureau à la recherche d'un autre amusement, et retint son souffle en le voyant se diriger vers l'appareil de chauffage qui bourdonnait dans un coin de la pièce. Mais son père l'intercepta et le fit changer de direction avant qu'il ne s'en approche.

— J'aime bien avoir Troy avec moi, dit-il.

— Je ne voudrais pas abuser de votre temps, alors voilà : je me demandais seulement si vous connaissiez quelqu'un à qui je pourrais demander de m'emmener à White Rock Road.

Il se leva et jeta un regard par la fenêtre. Manifestement, il cherchait à voir dans quelle voiture elle était venue.

— Vous êtes tombée en panne quelque part, ou...

Elle lui expliqua comment elle s'était trouvée bloquée à cause de la tempête, et qu'elle avait dû se faire emmener en ville car elle n'avait ni eau, ni électricité, ni provisions.

— Mais White Rock Road... La seule maison par là-bas, c'est High Hill Ranch.

Il parlait évidemment du ranch de Mike... Lucy n'avait pas envie de penser à Mike. La nuit lui avait laissé une impression trop forte, elle ne s'était jamais sentie aussi proche d'un être, de toute sa vie, et chérirait ce souvenir pour toujours — mais à présent il faisait jour. Il lui fallait redescendre sur terre.

— Il y a aussi la maison de Red Caldwell, rappela-t-elle. Elle est à moi.

Il leva les sourcils.

— Ce qui signifie que vous êtes la fille de Red, Lucy ?

Visiblement, l'histoire de Red avait tellement marqué Dundee que même un nouveau venu comme le garagiste avait entendu parler d'elle, et savait son prénom.

— Oui. J'imagine qu'on vous a raconté n'importe quoi sur moi. N'en croyez pas un mot.

Il eut un petit sourire ironique.

— C'est bien dommage.

— Pourquoi ?

— Parce que j'aime bien les femmes qui mènent leur vie comme elles l'entendent.

Sa réponse la prit au dépourvu, et elle gloussa.

— Vous ne faites pas partie des bien-pensants de cette ville ?

— Je n'ai jamais rien eu d'un bien-pensant. Tout le monde vous le dira. Je me présente : Booker Robinson, ajouta-t-il en lui tendant la main.

— Où vous trouviez-vous il y a six ans ? répondit-elle en souriant. Votre présence en ville m'aurait peut-être donné la force de supporter cet endroit.

— Je crois que je sortais juste de prison.



— Vous parlez sérieusement ?

— J'ai fait quelques bêtises quand j'étais plus jeune. Heureusement pour moi, j'ai appris ce qui est important dans la vie.

Son regard se porta vers Troy, et Lucy comprit ce qu'il voulait dire.

— Qu'est-ce qui vous a attiré à Dundee ? reprit Lucy.

— Ma grand-mère vivait ici et... d'une certaine façon je m'y sens chez moi.

D'un mouvement rapide il prit Troy dans ses bras, et saisit un trousseau de clés qui pendait à un crochet, près de la porte.

— Je vais vous conduire chez vous.

Lucy leva la main pour l'arrêter.

— Je ne peux pas rentrer tout de suite. Je dois d'abord passer quelques coups de fil et acheter des provisions.

— Vous allez donc chez Finley ?

— Oui.

— Ce n'est pas tout près.

— Je peux y aller à pied. Je me suis arrêtée ici parce que votre commerce était le seul ouvert aujourd'hui.

— Je vois. Eh bien, vous avez dit que vous deviez téléphoner. Pourquoi ne pas utiliser mon téléphone pendant que j'avertis mon associé que je vais m'absenter ? Nous nous arrêterons chez Finley en chemin.

Il lui fit signe d'aller derrière le bureau, puis passa la tête dans le garage et cria :

— Delbert, tu peux venir une minute ? Je vais avoir besoin de toi pour surveiller le bureau.

Lucy reconnut Delbert dès qu'elle l'aperçut à travers la vitre. Elle fut surprise de le trouver employé là, ou bien n'importe où, en fait. Il avait deux ou trois ans de plus qu'elle, et un léger handicap mental l'avait toujours empêché de mener une vie ordinaire. Il errait sans but à travers la ville, aussi maigre et miteux qu'un chat errant.

Il avait de la graisse partout mais paraissait heureux. Il se précipita vers la porte, un énorme rottweiler sur les talons.

— Bruiser et moi, on aime bien surveiller le garage. On peut aussi garder Troy, si tu veux. On ne laisserait rien arriver de mal à Troy, hein, mon gars ? dit-il au chien.

Le chien exprima son approbation en remuant la queue, et en laissant

pendre sa langue.

Troy frappa dans ses mains, et tendit les bras vers Delbert.

— D’bert ! D’bert !

Delbert regarda ses mains noires de cambouis.

— Désolé, Troy. Je suis trop sale pour te prendre tout de suite, mais ce soir on va jouer avec les cubes, d’accord ?

— J’emmène Troy avec moi, dit Booker, tandis que Troy s’intéressait à présent au chien.

— Chien ! dit-il en le montrant du doigt.

Booker s’accroupit afin de lui permettre de caresser Bruiser pendant qu’il continuait de s’adresser à Delbert.

— Je te demande juste de jeter un coup d’œil sur le bureau de temps en temps, pour voir s’il n’y a pas un client qui attend.

Delbert parut enfin remarquer la présence de Lucy, qui était derrière Booker, en train de téléphoner.

— Hé, je vous connais ?

Lucy lui sourit, et comme elle n’avait pas encore fait le numéro, elle interrompit la tonalité.

— J’habitais ici, il y a très longtemps. Cela me fait plaisir de te revoir, Delbert. Tu as l’air d’aller très bien.

— Je travaille pour Booker, dit-il avec fierté. Je fais les vidanges, je change les courroies de ventilateur... et les pneus.

— Tu as un beau métier.

— Ouais. Et voici mon chien, Bruiser. Il est gros, mais ne t’inquiète pas, il ne te ferait jamais de mal.

— C’est une bête magnifique.

— C’est le meilleur chien du monde, dit Delbert avec un sourire radieux.

— Je n’en doute pas.

— Est-ce que Booker t’a parlé du nouveau bébé ?

Lucy regarda Booker, qui était occupé à remplir de jouets un sac.

— Ma femme attend un autre enfant, expliqua-t-il.

— Elle a des nausées à cause du bébé, intervint Delbert. Mais le bébé sera là dans vingt-huit semaines et trois jours. Et après elle ira de nouveau très bien.

— Vingt-huit semaines et trois jours ? répéta Lucy.

— C'est le moment où le bébé naîtra, dit Booker. A savoir si elle arrivera au moment prévu, c'est impossible à dire.

— Elle ?

— Ils sont pratiquement sûrs que c'est une fille, dit Booker avec un grand sourire.

Il prit le sac, et se dirigea vers le garage.

— Je vais vérifier deux ou trois choses que Delbert doit faire en mon absence. Dites-moi quand vous serez prête.

Finley n'avait pas beaucoup changé en six ans. La petite épicerie familiale possédait à présent un petit rayon de produits diététiques, où Lucy trouva son lait d'amandes préféré, et un rayon traiteur bien fourni. Mais rien n'avait changé, ni la présentation ni surtout l'odeur du magasin. Sur une table placée près de la porte d'entrée, s'étalait l'assortiment habituel de plats bon marché qu'on pouvait acheter avec des bons. Les mêmes chocolats de Noël à deux sous garnissaient les étagères, à côté des cartes de vœux. Et, malheureusement, Marge Finley se trouvait toujours derrière la caisse.

Marge n'avait jamais été très gentille avec Lucy, elle faisait partie de ceux qui avaient pris parti pour les Hill, et avaient constamment affiché leur loyauté.

Booker prit Troy et s'avança vers le rayon puériculture, juste au moment où Lucy se mettait dans la file d'attente pour payer ses propres achats. Elle sentait les yeux de Marge se poser sur elle à chaque instant. Mais chaque fois que Lucy essayait de rencontrer son regard, Marge revenait sur le client qui était devant elle.

Lorsque Lucy posa ses articles sur le tapis roulant, Marge aussitôt bloqua le tapis, et quitta la caisse sans dire un mot. Lucy ne comprit pas ce qui se passait, jusqu'au moment où elle vit Marge en train de ramasser des paquets de céréales qui étaient tombés du rayon. Elle la soupçonna, alors, de vouloir lui signifier qu'elle n'était pas pressée de s'occuper d'elle.

Finalement, Booker arriva à la caisse.

— Où est Marge ?

Lucy fit signe de la tête vers la caissière qui s'était mise à ranger les céréales sur l'étagère.

— Sait-elle que nous sommes prêts à payer ?

— Probablement pas, dit Lucy.

Elle n'avait pas envie d'expliquer que Marge la faisait attendre délibérément.

— Hé, Marge ! Je crois que nous sommes prêts, cria-t-il.

— D'accord, j'arrive, Booker.

Elle se remit debout, avec difficulté, vu sa forte corpulence, et arriva en se traînant. Ses jambes étaient si grosses qu'elle n'arrivait même pas à marcher droit.

— Comment va Katie ? demanda-t-elle.

— Elle va mieux, je pense. Je l'ai appelée avant de quitter le garage. Elle m'a dit qu'elle avait pu dormir un peu ce matin.

— Les biscuits salés, c'est la seule chose qui fait passer la nausée du matin, répondit Marge.

— Je vais lui prendre cette soupe maison qu'elle aime bien, au restaurant, dès que j'aurai ramené Lucy chez elle.

En entendant le nom de Lucy, Marge pinça les lèvres mais ne fit aucun commentaire.

Lucy garda la tête haute, et sortit sa carte de crédit. Elle entendait la conversation entre Marge et Booker sur les nouveaux mots que Troy avait ajoutés à son vocabulaire récemment, et sur leurs projets pour Noël, et elle se sentait complètement déplacée. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait toujours préféré les villes inconnues et les grandes cités : l'anonymat valait cent fois mieux que l'exclusion.

Elle paya son épicerie. Lorsque Booker eut payé lui aussi, ils mirent leurs sacs dans le même chariot, et s'apprêtaient à sortir lorsqu'un homme de haute taille, aux cheveux noirs grisonnant aux tempes, les frôla en pénétrant dans la boutique.

— Bonjour, Booker, dit-il.

Booker fit un salut, et poursuivit son chemin, mais Lucy marqua un temps d'arrêt. Elle reconnut Garth Holbrook, d'après la photo qu'elle avait vue sur son site Web.

— C'est parfois glissant ici près de la porte, alors faites attention à...

Booker arrêta le chariot, et se retourna, réalisant que Lucy n'était plus à côté de lui.

— Lucy ?

Lucy, la gorge serrée, se sentit envahie par une vague d'angoisse. Elle avait essayé de se préparer à cette rencontre, se persuadant que même si elle retrouvait son père, il pouvait ne pas vouloir d'elle. Mais voir Garth Holbrook en chair et en os et songer qu'elle pouvait être liée à lui par le sang la bouleversa. Il était si différent de sa mère — discret, digne, forçant le respect. Et elle était prête à parier que sa vie sentimentale était équilibrée.

Booker afficha une mine perplexe.

— Vous connaissez le sénateur Holbrook ?

Holbrook avait disparu au coin du rayon boulangerie, et Lucy avança, malgré ses jambes en coton. Elle voulait éviter de soulever trop de questions.

— Pas personnellement, dit-elle. Je l'ai reconnu, c'est tout.

Booker contourna une grande flaque avec le chariot.

— C'est un type bien.

— Vous le connaissez ?

— Il dépose sa Lincoln au garage, de temps en temps. La semaine dernière il a déposé celle de sa femme.

D'entendre mentionner la femme de Holbrook ne contribua pas à ôter le poids que Lucy avait sur l'estomac. Même si Holbrook acceptait de passer un test de paternité, elle était pratiquement sûre que son épouse désapprouverait.

— Comment est Mme Holbrook ?

— Celeste ? Elle est gentille, aussi. Humaine. Impliquée.

— Dans quoi ?

— Des organismes de charité, des collectes de fonds. Récemment, elle a récolté de l'argent pour un comité qui offre des jouets de Noël aux enfants défavorisés. Elle envoie des édurotons en Ukraine. Elle s'occupe de la bibliothèque, et défend les intérêts des écoles. Je suis sûr qu'elle fait d'autres choses encore que j'ignore.

Celeste donnait l'impression d'être bienveillante, mais jusqu'à quel point le serait-elle ?

— Est-ce que vous connaissez un homme du nom d'Eugene Thompson ? demanda-t-elle en essayant d'envisager d'autres éventualités.

— Jamais entendu parler de lui.

— Et Dave Small ?

— Tout le monde le connaît, celui-là, répondit-il avec une grimace.

- Vous ne l'aimez pas ?
- Pas spécialement.
- Pourquoi ? Comment est-il ?
- Arrogant. Pontifiant.
- Il fait toujours de la politique ?
- Oui.

Booker déverrouilla sa voiture, posa Troy sur le siège arrière, et déchargea les provisions.

— Il envisage de se présenter au siège de Holbrook, au cas où Holbrook se présenterait à Washington, poursuivit-il. Il se pourrait même qu'il essaie d'avoir la mairie lorsque le père de Rebecca se retirera. Heureusement que... Rebecca dit que son père n'est pas près de se retirer de sitôt. Je détesterais voir Dave exercer encore plus de pouvoir dans cette ville.

— Qui est Rebecca ? demanda-t-elle, au moment où il mettait le moteur en route.

— Vous ne vous souvenez pas de Rebecca ? Grande, excentrique, unique en son genre.

Il sourit, comme si « grande, excentrique, unique en son genre » était le meilleur compliment qu'il puisse faire à une personne.

— Elle a épousé Josh Hill il y a environ trois ans. Ils ont un bébé de trois mois.

— Où habitent-ils ?

Certainement pas au ranch, se dit-elle. Elle s'en serait aperçue.

— Ils ont construit une maison, pas très éloignée de celle de Mike, plus près du lac.

— Je vois.

— Pourquoi ces questions sur David Small ? Et sur l'autre gars... Eugene, c'était ?

— Simple curiosité.

Il lui jeta un regard sceptique.

— Je les ai connus il y a longtemps, et je me demandais s'ils étaient toujours dans le coin.

C'était un mensonge, mais pas grave, et cela lui permettait de continuer à poser des questions.

— Est-ce que Dave a toujours de la famille ici ?

— Bien sûr. Les Small ne partiront jamais. Ils s’imaginent qu’ils possèdent cette ville.

— Alors, ça doit faire beaucoup de monde, entre les Caldwell et les Small.

Booker lui jeta un regard perçant.

— Vous n’avez pas envie de passer l’éponge, hein ?

Lucy ne fut pas surprise de voir que Booker semblait au courant de toute l’histoire. Sa mère était morte depuis quatre ans, mais les gens de Dundee n’avaient probablement jamais cessé de parler d’elle.

— Ce sont les Caldwell qui ont la rancune tenace.

— D’après ce que j’ai entendu, Morris et votre mère ont disparu tous les deux, et la succession a été réglée. Alors pourquoi continuer à se battre ?

Lucy songea à la manière dont Marge l’avait traitée dans le magasin.

— La rancune peut persister pendant des décennies.

— Il n’y a pas de raison. Les Caldwell sont des gens bien. Les Hill aussi. Surtout Josh et Mike.

Lucy se rappela la salle de bains obscure et embuée, avec Mike contre elle... Elle se rappela le rideau de douche qui s’ouvrait... et éprouva la sensation de vertige qu’elle avait connue sous ses caresses.

— Si vous le dites, répondit-elle, car elle n’avait nulle envie de continuer cette conversation sur Mike et sa famille.

Ils roulèrent un moment en silence, puis Troy commença à s’agiter dans son siège, et Booker demanda à Lucy de lui donner un biscuit. Tandis qu’elle fourrageait dans le sac posé entre eux, il dit :

— Où étiez-vous ces six dernières années, Lucy ?

— Nulle part, à vrai dire. J’ai beaucoup circulé.

— Pourquoi êtes-vous revenue au pays ?

Ayant trouvé les biscuits, elle mit fin aux cris aigus de Troy en lui en donnant un.

— Je suis rentrée pour réparer la maison.

Booker ne dit rien pendant quelques instants.

— Alors, quelle impression cela fait d’être de retour ?

Elle regarda par la vitre en passant devant le restaurant Arctic, et un souvenir lui traversa l’esprit. Elle était encore au lycée et était allée au match de football du vendredi soir, pour fuir la maison. Morris était en

déplacement, et sa mère « recevait » de nouveau. N'ayant pas envie de rentrer, elle avait traîné plus longtemps que d'habitude, et avait fini à l'Arctic. Une partie de l'équipe de football était arrivée peu après, avec plusieurs pom-pom girls.

— Hé, si on allait dans ma voiture pour fêter la victoire, hein, Lucy ? lui avait lancé Mitch Hudson.

Physiquement plus mûr que ses copains, Mitch avait de la barbe... Et à sa manière d'articuler, on voyait qu'il était ivre.

— Bon sang, ne la touche pas, Mitch. Tu pourrais attraper une maladie, avait répondu un autre garçon.

Et les petites pom-pom girls, qui avaient certainement beaucoup plus d'expérience que Lucy à cette époque, s'étaient esclaffées aussi bruyamment que les autres.

Elle réfléchit à la question de Booker : « Quelle impression cela fait d'être de retour ? » Cela lui donnait envie de repartir le plus vite possible. Mais elle éprouvait trop de sympathie pour Booker pour le lui dire.

— C'est bien. Mais de toute façon, je ne resterai pas longtemps.



Lorsqu'il passa en voiture devant la demeure victorienne, Mike n'aurait pas su dire si Lucy était rentrée chez elle, ni si on lui avait rétabli le courant et l'eau. Il observa, en tout cas, que l'obscurité enveloppait la maison.

Il resta tout l'après-midi dans son bureau, à donner des coups de fil pour la campagne électorale du père de Gabe, et à essayer de se persuader que Lucy pouvait s'en sortir toute seule, même sans chauffage.

Mais jusqu'à présent, elle n'avait pas tellement assuré, et voyant la nuit qui ne tarderait pas à tomber, il se prit à imaginer le pire : elle n'avait pas choisi le garçon qu'il fallait pour la ramener en voiture ; elle n'avait pas songé à acheter des provisions ; elle n'avait pas de ligne téléphonique pour demander de l'aide en cas de besoin.

Au bout d'un moment, il abandonna son travail, et décrocha le téléphone. Il s'était promis de ne plus s'occuper de Lucy, mais il pouvait apaiser ses inquiétudes sans avoir à la contacter personnellement. Il connaissait le moyen de savoir ce qui se passait dans la maison voisine.

Ce fut Rob Strickland qui lui répondit lorsqu'il appela la compagnie du téléphone. C'était un de ses amis d'enfance, et il reconnut sa voix immédiatement. Ils bavardèrent à propos de sa femme et de ses quatre enfants, puis Mike amena la conversation sur l'objet de son appel.

— Pourrais-tu me dire si on a rétabli la ligne du 215, White Rock Road ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas l'ancienne maison de ton grand-père ?

— Si.

— Je vérifie.

Rob le mit en attente pendant quelques instants.

— Pas encore, dit-il en reprenant la ligne. Et je n'ai pas l'impression que ce soit pour bientôt. J'ai retrouvé la demande, mais Eloïse Greenwalt vient de me dire que lorsqu'elle a compris de qui venait la demande, elle l'avait mise sous la pile.

Mike imagine Lucy, assise dans cette vieille maison, avec ses fenêtres cassées qui laissent entrer le vent glacial.

— Eloïse Greenwalt a fait quoi ?

— Elle a mis le papier sous la pile de demandes, dit Rob en étouffant un rire. Lucy Caldwell est peut-être bien partie d'ici avec la maison de ton grand-père, et une belle somme d'argent en plus, mais aucun de ceux qui t'aiment et aiment ta famille ne lui rendront la vie facile à présent. Je parie qu'elle ne restera pas jusqu'à la fin du mois.

La main de Mike se crispa sur le combiné.

— Elle vit dans cette maison, toute seule.

— Et alors ?

— Il fait froid dehors. Elle a besoin d'un minimum de confort.

Mike sentit que Rob était surpris qu'il ne soit pas content de l'acte malveillant d'Eloïse.

— Tu veux qu'on la raccorde, hein ?

— Bon sang, oui, je veux que vous la raccordiez !

— Bon Dieu, Mike. Qu'est-ce qui te prend ? Il est tard et...

— Je me fiche pas mal qu'il soit tard, dit Mike. Fais-le tout de suite.

— On ne peut pas le faire maintenant, répondit Rob, vexé. Presque tous les employés sont rentrés chez eux.

— C'est pas vrai ! s'écria Mike en se passant la main sur le visage.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Elle ne va quand même pas mourir si elle n'a pas le téléphone.

— Je te demande simplement de lui donner une ligne le plus tôt possible, d'accord ? dit-il. Et tu diras à Eloïse...

Lui dire quoi ? Qu'elle n'avait aucun droit de prendre ce genre de décision ? Il se demandait même si elle connaissait Lucy. Mais en s'interposant pour protéger sa nouvelle voisine, il susciterait encore plus d'animosité contre elle. Résultat, sa famille et ses amis se montreraient nettement plus malveillants à l'égard de Lucy.

Il serra les dents, et fit de son mieux pour recouvrer son calme.

— Dis à Eloïse qu'elle n'a pas besoin de nous venger de Lucy. Nous nous en sommes déjà occupés.

Mike raccrocha, en songeant à tous les gens qu'il connaissait à la compagnie d'électricité, et à la compagnie des eaux. Ensuite, il reprit son téléphone, passa de multiples coups de fil, jusqu'à ce qu'il réussisse à arracher la promesse que Lucy aurait l'eau et l'électricité. Dès ce soir.

Lucy n'en crut pas ses yeux lorsque les lumières s'allumèrent. A 18 heures, elle s'était résignée à passer une nouvelle nuit dans le froid. Grâce à Booker, qui avait insisté pour recouvrir la fenêtre cassée de plastique, l'air glacé ne s'engouffrait plus dans la maison. Ce n'était pas vraiment confortable, mais c'était devenu supportable. Elle avait de quoi se nourrir, de l'eau, de nouvelles bougies, un feu qu'elle avait allumé avec le bois acheté chez Finley, et son sac de couchage.

Elle venait d'installer son lit par terre, dans le séjour, et de poser un mug sur les braises du feu, pour chauffer l'eau de son chocolat, lorsque soudain les ampoules s'allumèrent.

— Alléluia ! cria-t-elle, avant de courir à l'étage mettre le chauffage en route.

Un bruit métallique résonna dans toute la maison à l'instant où Lucy tourna le bouton. Elle retint son souffle, en attendant de savoir si le système s'était détérioré au cours des six dernières années, comme le reste de la maison, puis elle poussa un soupir de soulagement quand, après un nouveau clac, l'air commença à sortir des bouches. Au bout de quelques instants, l'atmosphère se réchauffa, et elle n'avait plus qu'à attendre patiemment que la température de la maison s'élève. Au moins une partie des commodités avait été rétablie !

Elle décrocha le téléphone pour voir si là aussi elle aurait une bonne surprise, mais le combiné demeura muet. De toute évidence, il lui faudrait patienter encore un peu pour avoir une ligne.

Elle retourna vers son lit de fortune, décidée à se coucher. Il était tôt, mais il faisait encore trop froid pour rester debout, et de plus, elle tombait de fatigue car elle avait à peine fermé l'œil la nuit précédente. Après avoir fait l'amour, Mike et elle avaient succombé à l'épuisement. Lui avait sombré presque aussitôt, mais elle, elle avait tenu à profiter de chaque minute passée à côté de lui. Leurs ébats amoureux n'avaient sans doute rien représenté pour lui, mais elle s'était donnée à lui de toute son âme. Allongée près de lui, elle avait refusé de perdre une seule seconde de ce temps précieux, et n'avait cessé d'étudier son profil, de profiter de la chaleur de son grand corps, d'écouter son souffle.

A présent, une sensation aiguë de manque la replongeait dans une nouvelle solitude, encore plus profonde.

Puis elle se mit à repenser à Morris, à la façon indigne dont sa mère avait agi à son égard. Elle regrettait d'avoir manqué l'occasion de lui donner un dernier témoignage d'affection. Elle avait, certes, eu de bonnes raisons de ne pas se rendre à Dundee lors de sa mort, en particulier la crainte de mettre

le feu aux poudres par sa seule présence aux obsèques. Elle avait préféré que Morris reçoive dans le calme et la paix l'éloge funèbre qu'il méritait. Elle l'avait donc accompagné par la pensée, dans une petite église du Texas, en suppliant Dieu de prendre soin de lui, pour tout ce qu'il avait fait pour elle.

Elle trouvait cet hiver à Dundee d'une rudesse exceptionnelle. Heureusement, les quelques heures de bonheur passées dans les bras de Mike rachetaient amplement tout le reste. Pour la première fois de sa vie, elle avait reçu exactement ce qu'elle désirait ardemment et, l'espace de quelques heures, elle avait joui d'un bonheur intense. Comme la jeune fille de l'écurie, elle avait captivé l'attention pleine et entière de Mike. A présent, il lui restait à agir comme elle l'avait fait avec Morris... S'en aller.

Barbara Hill éteignit ses phares, avant de s'approcher lentement de la maison victorienne, et d'arrêter sa voiture sur le bas-côté. Elle ne pouvait pas croire que Lucy soit vraiment revenue, Mike avait dû se tromper. Après tout ce que Red leur avait fait endurer, elle trouvait le retour de sa fille littéralement inacceptable.

Elle aperçut une Mustang bleue stationnée sur la neige, au milieu de l'allée, et vit de la lumière briller aux fenêtres de la maison. Il y avait quelqu'un, et il ne pouvait s'agir que de Lucy. Mike l'avait donc bien rencontrée.

La certitude que Lucy habitait de nouveau la maison de son enfance rappela à Barbara tous les sentiments négatifs qui avaient empoisonné les dernières années de vie de son père. Elle revoyait encore Red, le jour où elle était entrée dans le café où Barbara essayait de prendre son petit déjeuner en compagnie de sa pauvre mère anéantie. Red avait exhibé l'énorme diamant que Morris venait de lui offrir. Barbara entendait encore cette femme parler sans relâche de l'amour que Morris leur portait, à elle et à ses enfants, et déclarer qu'il était enfin heureux, à présent qu'il vivait avec eux. Red était allée jusqu'à raconter à tout le monde qu'ils envisageaient d'adopter un bébé. Un bébé ! Alors que Morris approchait les quatre-vingts ans ! C'était si absurde que Barbara était restée sans voix. Elle avait toujours éprouvé une grande admiration pour son père, cet entrepreneur intelligent, qui appartenait à une génération d'hommes attachés aux valeurs. Mais il avait radicalement changé le jour où il s'était mis avec Red. Il avait permis à cette femme de lui teindre les cheveux d'une couleur auburn très vulgaire, de lui faire porter des chemises assorties, de décorer la maison avec mauvais goût, et de se coller à lui, en l'embrassant de façon impudique. Le pauvre homme ne se rendait même

pas compte qu'il était devenu grotesque.

Puis la situation avait empiré, il y avait eu les infidélités de Red, ses mensonges, la cupidité, la tentative d'assassinat à l'insuline.

Ecœurée par ces souvenirs, Barbara posa la tête sur le volant. Elle n'avait plus la force de regarder la maison. Morris avait espéré voir les siens accueillir Red et ses enfants à bras ouverts. Pendant quelque temps, Barbara avait consenti des efforts, malgré le chagrin de sa mère, qui se sentait perdue et malheureuse sans Morris, dans son petit duplex à deux pas de la 5<sup>e</sup> Rue. Malgré la réputation désastreuse de Red et la certitude qu'elle en voulait uniquement à l'argent de Morris, Barbara et sa sœur Cori avaient accepté de dîner avec Red et lui, un soir, à Boise. Mais elle gardait un souvenir abominable de cette soirée. Red avait affiché son pouvoir sur Morris, et les avait tous tournés en ridicule.

Barbara savait que Red devait souffrir d'un manque de confiance en soi, d'où son besoin constant d'être rassurée sur son pouvoir de séduction, mais il lui était difficile de compatir, vu les ravages qu'elle avait causés dans la vie des êtres qui lui étaient le plus chers, durant toutes ces années. Parce que Red piquait une crise de jalousie chaque fois que Morris contactait les siens, il avait coupé les ponts avec eux. Son père avait permis à une femme telle que Red de l'arracher aux personnes qui l'aimaient sincèrement. Comment avait-il pu aller jusque-là ? Cette trahison était encore si douloureuse que Barbara ne pouvait que marteler le volant de ses poings. Qu'il aille au diable ! Que Red et ses gosses aillent au diable...

La sonnerie du téléphone tira Mike d'un sommeil profond. Il leva la tête et fut surpris de l'heure tardive. Il s'était endormi à son bureau, sans doute parce qu'il avait redouté de se retrouver dans son lit encore rempli du souvenir de cette nuit où Lucy s'était glissée dans sa chambre et avait ôté son T-shirt, puis...

Une autre sonnerie brisa le silence et il prit le téléphone.

— Allô ?

— Mike ?

C'était Josh. Mike se frotta les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe, il y a un problème ?

— C'est à propos de maman...

Mike perçut une légère hésitation dans la voix de son frère.

— Eh bien quoi, maman ?

— Elle me dit que Lucy est revenue.

Visiblement les nouvelles allaient vite.

— C'est vrai.

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Réparer la maison, d'après ce que j'ai compris.

— Pourquoi maintenant ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

Mike se rendit confusément compte du ton irrité qu'il avait adopté, mais il se sentait de plus en plus tiraillé à propos de Lucy, et il ne voulait pas que sa famille mette le sujet sur le tapis à chaque conversation.

— Maman m'a dit que tu l'avais conduite en ville. Tu as parlé avec elle ?

— Elle n'avait pas grand-chose à dire.

— Est-ce qu'elle t'a dit ce qu'elle comptait faire de la maison une fois qu'elle l'aurait réparée ?

— Il se pourrait qu'elle la vende.

— A nous ?

— Peut-être.

— C'est nouveau. Tu en es certain ?

— C'est ce qu'elle a dit. Mais elle n'a rien promis.

— Je m'en serais douté, dit Josh. D'après maman, cette fille adore être en position de force, elle aime savoir qu'elle fait la loi.

De nouveau sur la défensive, malgré lui, Mike se passa la main dans les cheveux.

— C'était peut-être vrai pour Red, mais je ne pense pas que ce soit le cas de Lucy, Josh.

— Peut-être. Maman veut que nous allions la voir pour essayer de la convaincre de vendre en l'état, avant de faire des travaux. Elle dit qu'elle ne pourra pas fêter Noël en sachant que la fille de Red habite la maison.

— Noël est dans moins de trois semaines.

— Je sais. Personnellement, je préférerais oublier que Lucy est dans le coin : grand-père lui a donné la maison, et nous ne pouvons rien y faire. Mais maman ne voit pas les choses ainsi.

— Josh...

— Quoi ?

— Je ne veux pas que tu ailles la voir.

— Ah bon ?

— Laisse-la tranquille.

— Pourquoi ?

— Parce que je te le demande.

— Mais enfin pourquoi ? répéta-t-il.

— Parce que je te l'ai demandé.

Les paroles de Mike entraînèrent un silence tendu.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Josh, finalement.

— Rien.

— Je ne te crois pas. Je te connais trop bien.

Mike se massa le front.

— Où est Rebecca ?

— Elle est dans la pièce à côté, en train de regarder la télé en allaitant le bébé.

— Alors je vais te dire une chose qui doit rester entre nous.

— Je t'écoute...

— Je suis... l'amant de Lucy.

Il y eut un silence, puis Josh murmura :

— Je ne te crois pas.

— Pourtant c'est vrai.

Josh jura à voix basse.

— Mais, bon sang, qu'est-ce qui t'a pris ?

— C'est arrivé..., c'est tout, d'accord ?

— Tu avais bu ? J'espère sacrément que tu étais soûl, Mike. Au moins là tu aurais une excuse.

— Je n'étais pas soûl.

— Elle a vingt-quatre ans !

— Ce n'est pas le sujet ! répliqua Mike sèchement. Et baisse le ton avant que Rebecca ne t'entende. Tu ne fais rien pour arranger les choses.

Josh soupira.

— Je fais ce que je peux. J'insiste sur la différence d'âge, parce que d'après ce que je vois, le reste, c'est le cadet de tes soucis. Attends un peu que Lucy se mette à parler, le bruit va se répandre comme une traînée de poudre ! Maman va se sentir la risée de toute la ville. Cela va la détruire.

— Ce qui s'est passé entre Lucy et moi n'a rien à voir avec maman, grogna Mike.

— Elle le prendra comme une trahison de ta part. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Mike quitta son bureau et se mit à marcher dans la pièce, le téléphone vissé à l'oreille.

— Lucy ne dira rien à personne.

— Qu'en sais-tu ?

Il n'en savait rien. Puisque les gens de cette ville la traitaient comme une pestiférée, Lucy pouvait avoir la tentation de rendre coup pour coup, en effet, et d'utiliser les récents événements à des fins désastreuses.

Mais comment aurait-il pu l'affirmer ? De toute façon, si elle avait décidé de lui nuire, il ne tarderait plus à le savoir.

A trois semaines de Noël, Lucy n'avait plus de temps à perdre si elle voulait avancer dans les travaux de réfection. Il fallait commencer par faire réparer les fenêtres. Ensuite, elle prendrait rendez-vous à la banque pour négocier un prêt, destiné à financer les travaux, qui ne lui coûteraient pas moins de trente mille dollars. Enfin, elle devrait louer quelques meubles de première nécessité, demander une estimation de la réhabilitation, et engager un entrepreneur.

Dès qu'elle fut en mesure de dégager sa voiture de la neige qui commençait à fondre au soleil, elle se rendit à la banque. Par bonheur, elle n'eut aucun problème à emprunter sur la valeur de la maison, et reçut l'agrément de son crédit le lendemain. C'était d'ailleurs le premier appel qu'elle recevait depuis le rétablissement de sa ligne.

Elle n'eut aucun mal à faire remettre les fenêtres en état, ni à louer quelques meubles, mais trouver un entrepreneur se révéla moins aisé. Le bâtiment ne marchait pas très fort dans cette région de l'Idaho, surtout en période hivernale, et il existait peu d'entreprises dans ce secteur d'activité.

A la fin de la semaine, elle finit par trouver un homme du nom de Frederick Sharp, qui lui parut compétent, et acceptait de commencer le 17 décembre. Mais il refusait de rester au-delà du 20, car il attendait de la



famille pour Noël.

— Cela veut dire que vous allez arrêter le travail au bout de quatre jours, dit Lucy, incapable de cacher sa déception, lorsqu'elle le rencontra au café le samedi matin.

Il lui donna une copie du contrat qu'ils venaient de signer et mit l'autre dans sa poche.

— Je peux revenir après le 1<sup>er</sup> janvier.

Le 1<sup>er</sup> janvier ! A ce rythme-là, la maison ne serait pas finie avant des lustres... Après les moments qu'elle avait passés dans les bras Mike, Lucy avait l'impression qu'elle devait en terminer au plus vite, et quitter la ville... avant de se trouver réduite à se poster à sa fenêtre dans l'espoir de le voir passer en voiture. Ou à se glisser dehors pour aller devant son écurie, et le regarder travailler, comme elle le faisait dans son enfance.

— Et si vous alliez jusqu'au 22 ? Cela ferait deux jours de plus. La veille de Noël n'est que le 24.

Il termina son café, et repoussa la tasse sur le côté.

— Désolé, mais ma femme me mettrait en bouillie, dit-il, avec un sourire de travers. C'est ma famille à moi qui vient.

Il jeta un billet de cinq dollars pour les cafés, et se leva comme s'il n'avait plus rien à dire sur le sujet.

— D'accord, dit-elle.

Ils se serrèrent la main pour sceller le marché, et traversèrent la rue pour acheter la peinture. Ils n'étaient pas dans le magasin depuis cinq minutes qu'elle entendit une voix familière, venant d'un rayon voisin.

— Alors, à présent, tu envisages de refaire tout le toit?

C'était Mike. Elle eut tout à coup les jambes en coton, au souvenir de cette même voix lui murmurant des mots doux à l'oreille sous la douche embrumée.

— Ce toit a vingt ans, répondit une autre voix, celle d'un homme plus âgé.

— Mais on est en hiver, reprit la voix de Mike. Personne ne refait un toit en plein hiver, à moins d'y être obligé.

— Je vais avoir deux semaines de congé, et ce serait bien de le faire pendant que je suis libre, si le temps...

— Mike a raison, papa. Il ne faut pas prendre de risque, coupa une troisième voix.

Ce devait être Josh qui venait de parler, se dit Lucy. Josh, Mike, et leur père, Larry « Coach » Hill, comme on l'appelait. Lucy avait toujours tenu à éviter Coach Hill pendant ses années de lycée. Elle avait, comme tous les autres élèves, été obligée de prendre l'éducation physique pour l'examen final, mais elle avait choisi la danse, bien qu'elle eût préféré l'athlétisme. Elle aurait choisi n'importe quoi pour éviter d'affronter Coach Hill tous les jours.

— Nous n'avons qu'à réparer la fuite du toit, puis nous contenter de repeindre le séjour, dit Mike.

— Quelque chose ne va pas ?

Lucy sursauta lorsque M. Sharp lui toucha le coude. Il était en train de lui parler de peintures brillantes, ou mates, et lui avait demandé combien de fois elle souhaitait laver ses murs, mais elle avait perdu le fil de la conversation.

— Non, non, tout va bien, dit-elle à voix basse.

Il la regarda curieusement.

— Pourquoi vous mettez-vous à chuchoter ?

— Je ne chuchote pas, répondit-elle.

Mais c'était faux, et elle ne pourrait pas s'arrêter tant que Mike, Josh et leur père seraient dans le magasin. Elle ne tenait pas à attirer leur attention. Elle savait que Mike ne la saluerait pas, devant sa famille, et elle ne se sentait pas le courage de supporter un tel affront, après ce qu'ils avaient partagé.

— Alors, vous prenez la peinture mate ?

Lucy fit signe que oui. A cette minute, elle se moquait de ce qu'elle aurait comme peinture, pourvu que M. Sharp la mette en sourdine pendant un moment.

Au lieu de se taire et de ne pas bouger, comme elle l'espérait, il souleva deux pots de peinture crème et se dirigea vers la caisse, certain qu'elle allait le suivre, et payer.

— Il ne vous faut pas autre chose, avant qu'on ne passe à la caisse ? demanda-t-elle, en élevant la voix juste ce qu'il fallait pour couvrir la distance qui les séparait.

Il la regarda par-dessus son épaule, en fronçant les sourcils.

— Je vous l'ai déjà dit, j'ai toutes les autres fournitures.

— Oh... D'accord.

— Je dois donner au vieux Bedderman un devis pour sa salle de bains, à

10 heures, alors on ferait mieux de filer.

Elle avait oublié qu'il avait un second rendez-vous.

— Bien sûr. Vous filez. Je...

Avant que Lucy ait eu le temps de terminer sa phrase, Josh et son père tournèrent le coin du rayon et faillirent se cogner à M. Sharp. Tandis que les trois hommes se bousculaient pour éviter la collision, Lucy se pencha sur un pot de vernis et se mit à examiner l'étiquette en espérant qu'avec un peu de chance, le frère et le père de Mike passeraient sans la voir.

— Lucy ? dit Sharp d'une voix impatiente. Vous faites quoi?

Lucy ressentit un pincement à l'estomac quand les trois hommes dirigèrent leur regard sur elle, mais elle leva les yeux. Cela devait arriver. De toute façon, à Dundee, elle avait toujours été obligée d'affronter ses démons.

— Je paierai la peinture dans un instant, et je l'emporterai chez moi. Laissez les pots à la caisse.

— Très bien. A la semaine prochaine. Josh... Coach..., salua M. Sharp en passant devant eux.

Puis il sortit, et Lucy se retrouva toute seule dans l'allée, avec le frère et le père de Mike. Elle se redressa, jetant ses épaules en arrière, et prit une profonde inspiration. Il pouvait lui arriver de se recroqueviller dans un coin quand Coach et ses enfants ne savaient pas qu'elle était là, mais elle ne leur laisserait jamais la voir se dérober.

Coach Hill était figé sur place.

Elle lui fit un signe de tête prudent, tandis que Mike arrivait en portant des outils. Dès qu'il la vit, un froncement de sourcils plissa son front.

— Ce n'est peut-être pas plus mal que nous nous soyons rencontrés, dit Coach Hill.

Ses paroles étaient assez aimables. Les Hill comme les Caldwell prenaient toujours soin de garder leur calme. Mais la froideur de son regard lui donna un frisson dans le dos.

— Peut-être accepteriez-vous de venir avec nous au café, poursuivit-il. Nous aimerions discuter d'une affaire.

— Nous n'avons rien à discuter, dit Mike.

Son père lui jeta un regard noir.

— Bien sûr que si.

Lucy ne savait plus quoi penser, mais elle ne tenait absolument pas à se

laisser coïncider par les trois hommes, dans un box du café-restaurant.

— Quel genre d'affaire ?

— Nous voudrions acheter la maison victorienne.

— Je suis déjà au courant, dit-elle. Je... Je réfléchis à la question.

— Nous voudrions l'acheter tout de suite. Aujourd'hui.

Elle secoua la tête.

— Je regrette, je ne suis pas encore tout à fait prête à la vendre.

— Quand serez-vous prête ?

— Peut-être dans quelques mois.

— Vous tenez absolument à gâcher notre Noël à tous, avant, c'est ça ?

— Bon sang, papa, arrête, dit Mike en tirant son père par le bras vers la direction opposée.

Mais Coach Hill se dégagea de son emprise.

— Vendez-nous la maison, et finissons-en, dit-il à Lucy. Vous êtes indésirable ici. Personne ne veut même vous parler.

Submergée par la peine et la colère, Lucy fut tentée de lui répondre que son propre fils avait fait un peu plus que lui parler. Elle était si lasse de toute cette arrogance et de tout ce mépris, qu'elle avait envie de le choquer et de lui faire mal, autant qu'il lui faisait mal. Mais lorsqu'elle jeta un regard à Mike, elle comprit qu'elle ne pourrait jamais le blesser, quand bien même il aurait approuvé l'attitude de son père. Elle l'aimait trop.

— Je n'ai pas le souvenir d'avoir cherché à renouer avec quiconque, dit-elle d'une voix plus abattue qu'elle n'aurait voulu.

Terrifiée à l'idée qu'ils puissent s'apercevoir qu'elle était au bord des larmes, elle plissa les yeux et leur jeta un regard furieux et hautain.

— Elle a le droit de vivre ici tout autant que nous, dit Mike.

— Mike a raison, papa, intervint Josh. Laisse-la tranquille, d'accord ? Nous achèterons la peinture une autre fois.

Coach se décomposa. Pour la première fois, Lucy voyait se fissurer une famille d'habitude cimentée par le dédain.

— J'en ai assez de vous voir détenir cette maison à notre détriment. Allez-vous-en d'ici, c'est tout, dit-il, tandis que ses fils l'entraînaient.

Lorsqu'ils furent partis, Lucy posa une main tremblante sur le rayon des peintures pour se calmer. Ce genre de propos n'avait rien de nouveau pour elle, et elle s'était forgé une carapace. Personne ne pouvait l'atteindre. De

plus, elle n'avait même pas été prise au dépourvu.

Ce qui la faisait souffrir, au point qu'elle avait du mal à respirer, c'était l'attitude de Mike. Malgré ce qui s'était passé entre eux, il ne souhaitait pas qu'elle reste, lui non plus. Cette nuit-là, au motel, n'avait pas eu plus de substance que toutes les fois où elle avait rêvé qu'il l'embrassait comme il avait embrassé Lindsey Carpenter.

Les mains crispées sur son volant, Mike ne se souvenait pas avoir jamais ressenti une telle colère ni une telle frustration. Qu'aurait-il pu faire d'autre dans ce magasin ? Rien. Il avait essayé de faire taire son père, et de l'entraîner vers la sortie, le plus vite possible, mais n'y avait pas réussi...

— Tu es en train de grincer des dents, lui dit Josh, assis à côté de lui.

Mike ne répondit pas. Il n'avait pas envie d'engager la conversation. Josh se montrait peut-être plus indulgent envers Lucy que le reste de la famille, mais il ne tenait pas à parler d'elle avec lui. Trop de sentiments contradictoires bouillonnaient en lui, il se sentait écartelé entre la compassion, la culpabilité, le désir d'être juste...

— Au moins, maintenant, tu sais qu'elle est aussi mauvaise que papa et maman le disent.

— Mauvaise ? répéta Mike.

— Oui. Tu n'as pas vu la façon dont elle nous a regardés ?

Mike regarda son frère avec perplexité.

— Papa l'a agressée, dit-il d'un ton sec. Elle aurait pu se venger en lâchant devant tout le monde que j'ai eu envie de coucher avec elle. Mais elle ne l'a pas fait.

— O.K. Allez, ne t'inquiète pas pour elle, dit Josh. Elle se moque de ce que nous pensons, de toute façon. La preuve, elle a refusé tout net de parler de la maison.

Mike eut un petit rire sarcastique. Josh ne comprenait rien à la situation, ou alors il en faisait trop pour le rassurer. Et dans ce cas, cela ne marchait pas du tout. Mike avait meurtri Lucy, il le savait. Il l'avait meurtrie simplement en ne faisant rien pour lui épargner cette scène pénible.

Elle n'avait même pas essayé de se défendre...

— Tu ne comprends rien, dit-il à Josh.

— Mike...

— Quoi ?

— C'est une grande fille, ça va aller.

— Je sais, répondit-il afin de faire taire Josh.

Mais il n'en pensait pas moins. Face à la haine des Hill, Lucy avait vingt-quatre ans, le cœur tendre — et personne pour la défendre.

Ce soir-là, Mike, las de ruminer l'incident désagréable qui avait assombri sa journée, décida d'appeler Gabe. S'occuper de son meilleur ami et de ses souffrances lui parut moins lourd et plus utile. Mike éprouvait le besoin de s'attaquer à un problème, quel qu'il soit. Il ne s'était jamais trouvé en désaccord avec autant de personnes à la fois, et aussi mal dans sa peau.

Mais Gabe semblait être absent. Au bout de trois sonneries, le répondeur se déclencha.

— Vous êtes bien chez Gabe. Laissez-moi un message.

— Décroche, Gabe, dit Mike, presque sûr que Gabe était chez lui.

Il s'absentait très rarement, et il se faisait tard.

— Gabe ?

Pas de réponse.

— Il faut qu'on parle. Je t'ai organisé quelques réunions.

Toujours rien. Peut-être était-il déjà couché. Mike raccrocha, puis refit le numéro.

— Vous êtes bien chez Gabe. Laissez-moi un message.

— Appelle-moi, dit Mike avant de raccrocher brutalement.

Frustré et tendu, il se leva de son bureau, et sortit de la pièce. Il avait envie d'aller se coucher et d'oublier les événements de la journée. Mais lorsqu'il arriva dans sa chambre, le souvenir de Lucy le rattrapa violemment. Soudain, il ne put penser à autre chose qu'à son corps chaud et doux.

Incapable de s'en empêcher, il ouvrit le tiroir dans lequel il avait fourré le slip de dentelle blanche oublié par Lucy, afin que la femme de ménage ne le trouve pas.

Il le sortit, le caressa, ferma les yeux et la revit nue devant lui. C'était une très belle image, qui attisa subitement le feu de ses reins. Mais une autre vision suivit aussitôt : celle de l'expression mortifiée qu'il avait lue sur le visage de la jeune femme, face à Coach.

Il avait passé la soirée à énumérer les crimes de Lucy, pour mieux combattre le désir d'aller la trouver et de s'excuser auprès d'elle. Lucy se

vengeait de leur mépris depuis des années. Ainsi, elle avait refusé de lui vendre la maison qu'il aimait tant, et l'avait laissée inoccupée pendant si longtemps qu'elle s'effondrait. Elle jubilait sans doute de les avoir remplacés dans le cœur de Morris, lui, son frère, son père et tous les autres Hill, et s'était payé le luxe de ne pas revenir pour les obsèques alors qu'il lui avait légué tout cet argent. Elle avait parcouru le pays comme si... comme si...

Mais comme si elle était perdue, réalisa-t-il soudain. Pas par négligence ou par désinvolture.

Il s'affala sur le lit, et prit le téléphone sans fil sur sa table de nuit puis appela les renseignements. Un coup de fil n'était qu'un pis-aller, mais il n'était pas très sûr de pouvoir frapper à la porte de Lucy, de s'excuser et de s'en tenir là.

Car il avait besoin d'elle.

Déjà.

Lucy sursauta en entendant le téléphone. Depuis qu'on avait rétabli sa ligne, elle n'avait reçu aucune communication personnelle. D'ailleurs, si elle avait des relations partout en Amérique, elle n'avait personne de vraiment proche, sauf peut-être ses frères — à qui elle n'avait pas encore communiqué son nouveau numéro.

Alors, qui pouvait bien l'appeler, là, tout de suite, à 11 heures du soir ?

Elle baissa le son de la télévision et tendit la main vers le téléphone, qui gisait par terre, faute de meuble où le poser. Elle avait loué le strict nécessaire : un lit et une coiffeuse pour la plus petite chambre de l'étage ; un divan, une télévision et quelques lampes pour le séjour. Elle voulait éviter d'avoir trop de meubles à déplacer au moment où elle ferait repeindre.

— Allô ? dit-elle d'une voix hésitante.

Après l'incident de ce matin, avec Coach Hill, dans la quincaillerie, elle redoutait d'entendre une voix peu amicale à l'autre bout du fil. Son retour, apparemment, avait suscité encore plus de colère qu'elle ne l'avait prévu.

— Lucy ? C'est Mike.

Lucy resserra autour de son corps la couverture qui l'enveloppait. Puis elle se rappela les mots de Coach : « Allez-vous-en d'ici, c'est tout... »

Elle fit une grimace. Les Hill ne devaient pas s'inquiéter : elle comptait bien s'en aller... Dès qu'elle aurait découvert qui était son père, achevé les



travaux, et trouvé une antenne de la Croix-Rouge ou d'une autre ONG qui aurait besoin de ses services.

Mike s'éclaircit la voix.

— Je voulais juste savoir si...

— Si j'avais fait mes bagages, comme me l'a conseillé ton père ?

Elle l'entendit soupirer.

— Non. Je suis navré pour ce qui s'est passé ce matin, Lucy. Mon père n'aurait jamais dû te parler ainsi.

Lucy regrettait d'avoir laissé Coach l'humilier. Si seulement elle n'avait pas couché avec Mike, si seulement elle ne s'était pas follement entichée de lui, elle aurait pu rendre les coups au lieu de rester plantée là, mortifiée par leur mépris. A présent, elle était obligée de reconnaître qu'elle n'était pas insensible à l'opinion qu'on avait d'elle en ville. Elle allait devoir se cuirasser contre leurs coups, si elle ne voulait pas qu'ils réussissent à la chasser.

— Tu n'as aucune raison d'être navré, dit-elle pourtant. Je sais que l'on ne veut pas de moi ici. Les paroles de ton père ne m'ont pas du tout étonnée.

— Je ne voudrais pas que ce qui est arrivé aujourd'hui...

Mais elle coupa court à la conversation. Elle ne pouvait plus parler avec Mike.

Mike était terriblement tendu, ces derniers jours. Une semaine s'était écoulée depuis sa conversation téléphonique interrompue avec Lucy et il n'avait pas de nouvelles. Son sommeil était agité. Seul le travail réussissait encore à lui apporter des satisfactions.

— Tu veux que je t'apporte un soda ? demanda sa mère, tandis que son père somnolait à l'autre bout du sofa.

Mike secoua la tête. Josh, assis en face de lui, lui donna un léger coup de pied.

— Tu as à peine ouvert la bouche depuis que tu es arrivé.

— Je suis fatigué, dit-il.

En fait, il était surtout contrarié de ne pas savoir où était passée Lucy. En passant devant chez elle, il avait constaté l'absence de sa voiture. Et comme il ne l'avait aperçue nulle part en ville, non plus...

— Mike ?

Il plissa les yeux et regarda sa mère.

— Quoi ?

— Que penses-tu de mon sapin ?

Il examina l'arbre de Noël qu'elle avait décoré de nœuds rouges et de petits soldats de plomb.

— Il est joli.

— Tu as fait un sapin dans ton bureau, n'est-ce pas ?

Il l'avait fait, mais uniquement pour lui faire plaisir. Autant il aimait offrir des cadeaux, autant le rituel des décorations lui semblait une perte de temps et d'énergie — surtout pour la poignée d'employés qui restait au ranch à cette époque de l'année. Il l'avait fait remarquer à sa mère, mais elle l'avait pris comme un manquement à la tradition et avait insisté sur l'importance que certains employés y attachaient.

— Est-ce que tu l'as décoré avec les boules bleu et argent que je t'ai envoyées l'année dernière ?

Il n'en savait rien : c'était la gouvernante qui s'était chargée de décorer l'arbre.

— Oui, je crois.

Rebecca, qui était en train d'endormir son bébé, rit en entendant cette réponse.

— Vous ne devriez pas poser ce genre de question à Josh ou à Mike, belle-maman, dit-elle. Nori aurait pu décorer un cactus, vos fils ne s'en seraient pas aperçus.

— Alors, il est beau ? demanda Barbara.

Rebecca haussa les épaules.

— Nori n'est pas très douée en déco, mais ça ira.

— C'est un grand arbre. C'est moi qui l'ai coupé, dit Josh.

— Parce que j'ai insisté, dit Rebecca. Toi tu voulais qu'on se contente d'un arbre artificiel.

— Je me serais surtout contenté d'en acheter un vrai à la pépinière.

— Qu'est-ce que vous allez offrir aux employés pour Noël ? demanda Barbara à Josh.

— Une dinde, je pense.

Il jeta un coup d'œil à Mike, pour lui demander confirmation.

— Ils ont eu l'air d'apprécier, l'année dernière, répondit Mike.

Leur mère rajusta son tablier.

— Vous voulez que je leur fasse une boîte de caramels à chacun ?

Barbara adorait se sentir indispensable, et s'occuper de détails que ses fils négligeaient. Mike lui en savait gré d'habitude. Mais les boîtes de caramels lui apparurent soudain comme tout à fait accessoires. Sans doute parce qu'il était préoccupé par des considérations nettement moins matérielles.

— Ce serait génial, dit-il évasivement en rassemblant le peu d'enthousiasme qui lui restait.

— Je les ferai demain.

Visiblement satisfaite, Barbara se leva pour débarrasser.

— Encore une chose, dit-elle en se retournant avant d'entrer dans la cuisine. Votre père et moi avons fait un projet pour aider les Bagley. Ils traversent une période très dure, surtout à cause de la maladie de Bart. J'ai entendu dire qu'ils n'avaient même pas d'arbre de Noël. Donc nous avons eu l'idée de déposer des cadeaux sur leur perron, la veille de Noël. J'ai pensé que vous deux et Rebecca pourriez contribuer.

Mike était navré pour les malheurs des Bagley, mais il ne s'était jamais senti aussi indifférent à ce qui se passait autour de lui.

— Bien sûr, dit-il sur le même ton las. Je donnerai cinq cents dollars.

Josh et Rebecca, à leur tour, promirent de faire un don, et Rebecca se proposa pour faire les achats.

Considérant qu'il avait satisfait à ses obligations familiales pour ce déjeuner dominical, Mike se leva.

— Je vais rentrer au ranch. J'ai du travail qui m'attend sur mon bureau.

Rebecca leva les sourcils d'un air surpris.

— Nous n'avons pas encore pris le dessert. Qu'y a-t-il de si urgent ?

— De la paperasserie. Beaucoup de... paperasserie.

Il marmonna les derniers mots, parce qu'il n'avait, en fait, rien de très urgent à faire. Mais il ne tenait plus.

— Tu es bizarre depuis quelque temps, remarqua sa mère en l'attrapant par le bras avant qu'il n'arrive à la porte.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je parle de ton comportement. Je te trouve distant, préoccupé.

— Tu te fais des idées. Tout va bien. A plus tard.

Sur ce, il se glissa dans l'air froid et prit une profonde inspiration. Mais son soulagement ne dura pas longtemps car Josh sortit de la maison et lui fit signe de s'arrêter.

Il tourna donc le dos à sa voiture et attendit que son frère arrive à sa hauteur.

— Qu'est-ce qui se passe, mon vieux ? demanda Josh, en s'appuyant contre la portière.

Le sourire complaisant que Josh avait affiché devant les autres s'était évanoui.

— Cela n'a rien à voir avec Lucy, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non.

— Je peux comprendre que tu la trouves attirante, Mike. Je dois avouer qu'elle a changé... beaucoup changé. De là à continuer à la voir... Tu sais que ce serait de la folie.

— Je ne continue pas à la voir. Elle ne m'attire même pas, affirma Mike.

Josh l'étudia un moment, puis hocha la tête.

— D'accord, je te crois sur parole, dit-il. Alors, bonsoir.

Mike jura à voix basse tandis que son frère tournait les talons. Puis il monta en voiture et démarra. Bon sang, cela ne lui arrivait pas souvent, mais il venait de mentir à son frère. Lucy l'attirait terriblement, et plus il essayait de ne pas y penser, plus son attirance pour elle grandissait.

Depuis sa voiture, Lucy s'efforça de mieux voir ce qui se passait de l'autre côté de la rue. Elle avait l'impression de jouer les voyeurs, en guettant la maison de Dave Small dans l'espoir de l'apercevoir. Mais si elle tenait à apprendre quelque chose sur cet homme, elle devait l'observer dans son environnement habituel.

La porte d'entrée de la grande maison des Small s'ouvrit puis se referma, et elle vit une petite fille blonde, vêtue d'une combinaison de ski, sauter dans le jardin, avec un chiot qui la suivait en bondissant. Dave devait avoir dans les soixante ans, donc Lucy supposa qu'il était le grand-père de l'enfant. Un peu plus tôt elle avait vu d'autres enfants encore dans le jardin.

Une femme passa devant la fenêtre de la cuisine. Lucy la scruta essayant de distinguer si c'était la personne qu'elle avait vue arriver avec cinq gosses dans un minivan, une quarantaine de minutes plus tôt, ou bien si il s'agissait

de quelqu'un d'autre — l'épouse du conseiller, par exemple. Liz Small excitait sa curiosité tout autant que Dave. La liaison de ce dernier avec Red était demeurée secrète, donc l'impression que lui ferait sa femme lui permettrait de se décider à aborder Dave ou pas. Elle n'avait pas envie de détruire un mariage ni de briser des cœurs. Tout ce qu'elle voulait, c'était des réponses.

Hélas, la femme à la fenêtre était beaucoup trop loin pour qu'elle puisse la voir distinctement. Lucy fut alors tentée de se rapprocher, et posa la main sur le contact pour relancer le moteur, puis hésita en voyant une berline foncée passer devant elle et s'engager dans l'allée.

Dave avait rejoint sa famille, se dit-elle tandis qu'un homme descendait de la voiture. Ses cheveux étaient à présent striés de mèches grises, mais elle reconnut son corps massif immédiatement, pour l'avoir souvent croisé en ville lorsqu'elle était enfant.

Il farfouilla sur le siège arrière, en sortit une serviette et un pardessus, et la petite fille blonde se précipita pour s'accrocher à ses jambes. Il donnait l'impression de rentrer du bureau après une longue journée de travail, mais Lucy n'imaginait pas qu'il ait pu travailler un dimanche après-midi. Peut-être avait-il une activité d'ordre social ou politique, ou bien il participait à une chorale ?

Elle l'observa attentivement, tandis qu'il empilait toutes ses affaires sur un bras, afin de pouvoir soulever la petite fille de l'autre. Pendant qu'il la portait jusqu'à la maison, elle montra du doigt le chiot, et il attendit que la petite boule de poils les rattrape, avant de fermer la porte.

Après tout, peut-être que Booker se trompait sur Dave, songea-t-elle en conclusion de cette courte scène. Il avait l'air d'un brave homme, affectueux avec ses petits-enfants.

Elle inspira profondément et mit le moteur en route. La nuit tombait, et elle ne verrait rien d'autre pour ce soir. Néanmoins, elle n'avait pas envie de rentrer dans sa maison vide. En ville, elle pouvait au moins admirer les illuminations et les décorations de Noël qui décoraient maisons et pelouses enneigées.

Elle songea à repasser devant chez Garth, dont elle avait trouvé l'adresse dans l'annuaire, en même temps que celle de Dave Small. Puis elle se demanda comment remonter jusqu'à Eugene Thompson...

Elle en était là de ses réflexions quand un léger coup frappé à sa vitre avant qu'elle ne démarre la fit sursauter et se retourner. C'était Jon Small... Il se tenait sur trottoir, à côté de sa voiture. Comme il faisait plus vieux que son âge ! Les yeux pochés, le ventre gros et relâché indiquaient qu'il abusait de l'alcool. Il avait perdu beaucoup de cheveux en six ans, et n'affichait pas bonne mine.

— Qui êtes-vous ? Et que faites-vous ici ? demanda-t-il en fronçant les sourcils de façon menaçante.

Lucy baissa la vitre et tenta de lui adresser un sourire désarmant.

— Je suis sortie pour admirer les illuminations de Noël.

— Megan m’a dit que vous étiez là depuis un moment.

— Megan ?

— Ma belle-sœur.

— Je regardais les enfants jouer, tout à l’heure. Je vous dérange ? demanda-t-elle d’un air candide.

Jon Small se détendit.

— Non, pas vraiment. Megan avait peur que vous ne soyez une personne malveillante, le genre voleuse d’enfants, dit-il en roulant les yeux. Comme si cela existait à Dundee... Elle regarde trop la télé.

— Je ne kidnappe pas les enfants, dit Lucy avec un gloussement. En réalité, j’habitais ici autrefois.

Elle se rendit compte qu’il ne la reconnaissait pas.

— Je suis Lucy Caldwell.

En se fondant sur leurs précédentes rencontres, quelques années auparavant, elle se prépara à une réaction hostile, et fut surprise lorsqu’il se contenta de la jauger.

— Tu es devenue très jolie, Lucy.

— Merci.

— Tu es mariée ?

— Non, mais si ma mémoire est bonne, vous l’êtes ?

— Plus maintenant. Leah est partie avec le voisin.

— Je suis désolée de l’apprendre. Vous avez des enfants, n’est-ce pas ?

— J’en ai quatre. Et cela n’a pas été facile d’obtenir la garde.

Il fourra les mains dans ses poches, et se voûta sous la morsure du froid. La température chutait rapidement depuis que le soleil s’était couché.

— Ecoute, je sais que je suis plus âgé que toi, mais si tu es libre un de ces jours, on pourrait peut-être aller au cinéma, lança-t-il tout de go.

Lucy fut interloquée. Si Dave Small était son père, Jon pouvait être son demi-frère... et de toute façon, il ne l’intéressait pas du tout. Elle biaisa.

— En fait, je ne peux pas, dit-elle. Je ne suis pas mariée mais je suis

engagée.

Il secoua la tête et cracha sur le trottoir.

— Les filles bien sont toujours prises.

— Je suis sûre qu'il s'en présentera une. Je crois que je vais rentrer, il commence à faire froid.

— Passe-moi un coup de fil si tu changes d'avis.

Elle acquiesça et démarra, sachant d'avance qu'elle ne l'appellerait jamais, puis elle passa devant la maison de Garth, qui paraissait déserte. Elle finit donc au café, où elle resta une heure à lire le journal devant un chocolat chaud. Noël serait là dans moins d'une semaine, et elle n'avait encore rien acheté pour ses nièces et ses neveux. Elle aurait dû se dépêcher d'y songer, mais elle n'arrivait pas à se mettre l'esprit en fête, cette année. D'habitude, elle passait Noël à servir des repas aux sans-logis, et se retrouver à Dundee à cette période la laissait complètement désorientée...

Et nostalgique. Jamais elle n'avait pu effacer de sa mémoire le souvenir de ce Noël où elle était entrée pour la première fois dans ce qui ressemblait à un château, où elle avait trouvé tellement de cadeaux sous le sapin qu'elle s'était imaginée dans la peau d'une princesse.

Lucy paya l'addition, prit son sac à main et ses clés et se résolut à rentrer enfin chez elle. Il n'était pas encore 8 heures — elle se consolait devant la télévision une heure ou deux avant d'aller se coucher. M. Sharp devait arriver à 6 heures, le lendemain matin, pour terminer les peintures au rez-de-chaussée, elle avait donc prévu de se coucher tôt.

A la seconde où elle posa le pied à l'intérieur de la maison, Lucy comprit qu'il s'était passé quelque chose. Une forte odeur de pin flottait dans l'air, une odeur nouvelle. Que se passait-il donc ?

Une masse informe, qui se dressait sur sa droite, la fit sursauter.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en faisant un effort pour garder une voix ferme.

Personne ne répondit. Elle alluma les lumières, et resta bouche bée : au milieu de son séjour se dressait un arbre de Noël géant, fraîchement coupé, d'après l'odeur qu'il dégageait. A côté du tronc, une boîte en carton débordait de guirlandes lumineuses et d'une abondance extraordinaire de décorations. On aurait dit que quelqu'un était allé chez Finley et avait tout acheté ! Des boules rouges, vertes, bleues et blanches, des figurines, des guirlandes dorées, une étoile, des anges...

Mais qui était le magicien qui avait dressé cet arbre magnifique dans son salon? Et quand s'était-il débrouillé pour préparer cette merveilleuse surprise ?



Ce ne pouvait être que M. Sharp.

Lucy se rappelait qu'il avait déploré l'absence de sapin dans la maison, dont lui seul possédait une clé — elle la lui avait confiée, afin qu'il puisse travailler en son absence.

Mais lorsqu'elle l'appela, quelques instants plus tard, il parut sincèrement surpris.

— Quel arbre de Noël ?

— Mais... Celui qui est dans mon séjour.

— Je ne savais pas que vous aviez un sapin dans votre séjour. Vous m'avez dit que vous n'en achèteriez pas cette année.

— Je n'en ai pas acheté. C'est quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— C'est ce que je voudrais bien savoir, dit-elle. J'ai pensé que c'était vous. Vous êtes le seul à avoir une clé.

— J'ai laissé la clé au-dessus de la porte.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Il répondit, un peu sur la défensive.

— Je ne voulais pas la perdre.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— Je n'y ai pas pensé. Je cache toujours la clé quand je fais des travaux.

Le dessus de la porte n'était pas vraiment une cachette, surtout à Dundee !

— N'importe qui aurait pu entrer.

— On vous a volé quelque chose ? demanda-t-il, sur un ton penaud.

— Non. Du moins je ne m'en suis pas aperçue. Je n'ai pas vérifié à l'étage, mais je doute fort qu'un voleur prenne le temps de dresser un sapin ou de m'acheter des décorations.

— Il vous fallait un peu de gaieté, dit-il. C'est sans doute le Père Noël qui

est passé chez vous.

Le Père Noël, bien sûr, se dit Lucy, en mettant fin à la conversation. Elle observa l'arbre. Il était haut et bien feuillu, et d'une forme parfaite. Un arbre de cette qualité devait coûter au moins quatre-vingts dollars. Les décorations non plus n'étaient pas bon marché. La personne qui avait déposé ce cadeau semblait ne pas accorder d'importance au prix. Le mélomèle de guirlandes et autres ornements indiquait aussi qu'il ou elle n'avait aucun sens de la décoration, ajouta-t-elle pour elle-même avec une tendresse amusée.

Lucy supposa qu'il s'agissait d'un homme. Un homme qui n'avait pas de soucis d'argent, qui savait qu'elle n'avait pas de sapin de Noël. Et qui ne réfléchirait pas à deux fois avant d'entrer chez elle.

Ce ne pouvait être que Mike.

Elle prit le téléphone, posé par terre, près d'elle, et demanda son numéro au service des renseignements, puis l'appela.

— Quelqu'un a mis un sapin de Noël dans ma maison, dit-elle sans préambule.

— Sans blague. Qui aurait pu faire une chose pareille, d'après toi ?

— Je n'en suis pas sûre, mais je pense qu'il s'agit d'une personne de mon voisinage... Toi, par exemple.

— Pourquoi ce serait moi ?

— Personne d'autre n'habite près d'ici.

— Il y a Josh et Rebecca. J'ai du personnel qui vient tous les jours, une gouvernante qui ne rentre chez elle que le week-end, Fernando, mon régisseur, et quelques cow-boys qui nous aident pendant l'hiver, en attendant la saison de la reproduction.

— Tu veux me faire croire que Josh et Rebecca, ou un de tes employés sont venus mettre un sapin chez moi ?

— Je ne veux rien te faire croire. Je dis simplement que cela aurait bien pu être l'un d'eux.

— Et cela aurait bien pu être toi.

— Il me semble t'avoir entendu dire que j'organiserais une fête à travers la ville s'il t'arrivait quelque chose.

Etait-il en train de la taquiner ? Il n'avait pas l'air de parler sérieusement.

— Alors pourquoi je prendrais la peine de t'acheter un sapin de Noël ?, reprit-il.

C'était là une question à laquelle elle ne pouvait pas répondre. Elle hésita, se demandant si elle n'était pas tombée à côté, après tout.

— En effet je ne vois pas pourquoi, dit-elle, battant en retraite. Désolée de t'avoir dérangé.

— Lucy ?

— Oui ?

— Nous sommes à une semaine de Noël. Quand avais-tu l'intention d'acheter un arbre ?

— Je n'en avais pas l'intention.

— Pourquoi ?

Elle ferma les yeux et se massa les tempes. Décorer la maison pour Noël aurait voulu dire qu'elle était chez elle. Elle avait choisi de laisser la vieille demeure dépouillée, afin de ne pas oublier qu'elle n'y était que de passage.

Elle ne voulait pas s'attacher à cet endroit où elle était indésirable...

— Sans doute parce que je ne voulais pas vous inquiéter, toi et ta famille, dit-elle d'un ton désinvolte.

— Nous inquiéter ?

— Oui, en vous laissant croire que je pourrais me sentir à l'aise ici.

— Personne ne te reprocherait de passer un bon Noël, Lucy.

Elle aurait pu lui rappeler que ses parents lui reprochaient absolument tout. Mais elle n'avait pas envie d'évoquer ce qui s'était passé à la quincaillerie. Elle trouvait très agréable que Mike prononce son nom, cela lui indiquait qu'il la traitait comme une personne, au lieu de l'ignorer comme à l'époque où elle était plus jeune. Elle considérait que cela était en soi une sorte de victoire. Surtout lorsque son nom, dit par lui, lui rappelait des souvenirs qu'elle aurait mieux fait d'oublier. Il avait prononcé son nom de nombreuses fois, au cours de la nuit au motel. Il avait aussi dit d'autres mots tendres qu'il ne pensait certainement pas.

Elle se concentra de nouveau sur la conversation, du même ton léger.

— J'ai beaucoup trop à faire pour m'occuper de Noël, cette année.

— Tu vas passer les fêtes ici, alors ?

Il n'ajouta pas « seule », mais c'était sous-entendu, et elle se sentit blessée de n'avoir personne, pas un ami ou un parent, pour passer les fêtes de Noël avec elle.

— Non, bien sûr que non. Pourquoi resterais-je ? Mes frères m'ont invitée dans l'Etat de Washington, dit-elle, même si elle ne les avait même

pas prévenus qu'elle était à Dundee. Je prends l'avion à la fin de la semaine.

— C'est une bonne idée.

Elle sentit du soulagement dans sa voix. Sans aucun doute, il allait s'empresse de transmettre la bonne nouvelle à sa mère.

— Ce sera parfait, dit-elle. Toi, tu seras occupé avec toutes les réjouissances familiales, pas vrai ?

— Ma mère tient beaucoup à préparer un grand réveillon de Noël, chaque année.

Lucy se représenta les membres de cette grande famille heureuse, tous réunis pour manger, rire et discuter ensemble dans une mêlée de cadeaux et de papiers dorés. Elle pouvait imaginer l'atmosphère joyeuse...

— Mais le jour de Noël sera probablement assez calme, poursuivit-il. C'est le jour où chaque famille reste chez soi. Cela va t'étonner, mais en général je travaille.

Il serait chez lui le jour de Noël... Elle devrait s'en souvenir au cas où elle n'irait pas chez ses frères.

— As-tu déjà acheté tes cadeaux ? demanda-t-elle.

— La plupart.

Il lui plaisait de se figurer Mike en train de parcourir les rayons d'un grand magasin et de choisir en fonction des goûts de chacun...

— Où as-tu fait tes achats ? A Boise ?

— Jusqu'à présent, j'ai tout commandé en ligne.

— C'est ce qu'il y a de plus pratique.

— Surtout quand on habite ici.

— C'est vrai. Eh bien, passe de bonnes fêtes, dit-elle en se préparant à raccrocher.

— Lucy ?

— Oui ?

— La nuit qu'on a passée au motel, ça a été...

La déception la frappa comme un coup de poignard, en anticipant la suite de sa phrase.

— N'ajoute rien. Je sais déjà ce que tu vas dire.

— Et qu'est-ce que je vais dire ?

— Que ce fut une erreur et que tu regrettes. Je regrette, moi aussi, bien sûr, mais on ne peut pas revenir en arrière.

Il y eut un silence. Lucy retint son souffle, attendant qu'il réponde. Finalement :

— Ce n'est pas du tout ce que j'allais dire.

— Ah... Et qu'est-ce que tu allais dire, alors ?

Le ton de sa voix résonnait comme un défi, pour l'inciter à dire ce qu'il avait sur le cœur, et l'assurer que rien ne pourrait la blesser.

— Je suis désolé que tu aies des regrets, dit-il. Parce que, en ce qui me concerne, ce fut inoubliable.

Sa réponse laissa Lucy sans voix, sans doute pour la première fois de sa vie, mais il n'attendit pas qu'elle se ressaisisse. Il raccrocha, et elle demeura abasourdie et comme paralysée.

— Qui était-ce ?

Mike leva un regard surpris sur son frère, qui entra dans le bureau. En général, Josh ne s'annonçait pas. Ils avaient vécu ensemble, continuaient de travailler ensemble, étant copropriétaires du ranch, même si Josh travaillait davantage chez lui depuis son mariage.

Comme il ne souhaitait pas dire à Josh qu'il venait de parler à Lucy, Mike éluda.

— Tiens ! Que me vaut cette visite ?

— Je suis juste venu faire un tour.

— Comment ça s'est passé à la maison après mon départ ?

— Bien.

— Qu'as-tu fait de Rebecca ?

— Elle a ramené Brian à la maison, il commençait à devenir grognon.

— Et tu n'es pas rentré avec elle ?

— Je voulais ton avis : le vieux Hacket me rend cinglé. D'abord il veut acheter Hezacherger, ensuite il ne veut plus. Je ne suis pas certain qu'on puisse arriver à un accord, ce qui me fait hésiter à prendre le risque d'acheter Mira's Love. Nous aurons besoin de pas mal d'argent disponible au cours des prochains mois.

— La saison de reproduction se présente bien. Nous sommes complets,

dit Mike.

— Oui, mais si nous devons garder Hezacharger, il vaudrait mieux attendre avant de faire de nouvelles acquisitions.

Mike haussa les épaules. En temps normal, il se serait intéressé au sujet. Il considérerait Mira's Love comme un excellent étalon, et pensait qu'il fallait absolument l'acheter, qu'ils arrivent à vendre Hezacharger ou pas. Seulement voilà : en ce moment, il n'avait pas la tête au travail.

— Dis-moi, reprit Josh, Gabriel Holbrook a essayé de te joindre, tout à l'heure. Comme tu ne répondais pas, il a appelé chez les parents.

— Il faut croire que j'étais sorti.

Il s'en voulut de proférer ce nouveau mensonge avec une telle aisance. Josh et lui s'étaient toujours montrés honnêtes vis-à-vis l'un de l'autre, mais Mike ne voulait pas entendre de reproches. Alors pas question de dire à Josh comment il avait occupé son après-midi, son frère ne comprendrait pas — d'ailleurs, lui-même avait du mal à se comprendre.

— Gabe est ravi que son père se présente au Congrès, n'est-ce pas ?

Mike fut soulagé de revenir à un sujet neutre.

— Il m'a dit qu'il venait d'obtenir une promesse de don de cinquante mille dollars. De la part d'un seul militant, poursuivit Josh.

— C'est génial.

— Pauvre Gabe. Je suis content qu'il s'intéresse à quelque chose. S'il n'avait pas eu cet accident, il aurait gagné le championnat de football.

— Au moins, il est vivant, dit Mike sèchement.

Josh le regarda, surpris. Mike se justifia :

— Comment pouvons-nous espérer qu'il surmonte cette épreuve si nous ne la dépassons pas nous-mêmes ! Ce n'est pas parce qu'il est cloué dans ce fauteuil que sa vie s'est arrêtée pour autant.

— Eh bien ! On n'est pas très sensible aujourd'hui, dit Josh.

— Etre sensible est une chose. Lui communiquer notre détresse simplement parce qu'il ne peut plus réaliser nos espérances en est une autre.

— Tu ne crois pas que ces espérances étaient aussi les siennes, Mike ?

Mike savait que Josh disait vrai, mais il savait aussi que les espoirs des autres n'avaient fait qu'aggraver les choses.

— Il peut se fixer de nouveaux objectifs.

— Dois-je en conclure que tu lui as déjà tenu ces propos ?

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Je l'ai trouvé distant, aujourd'hui, et ce pourrait très bien être une explication.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, il a été souvent distant, depuis son accident.

— Tu crois vraiment qu'il faille être si dur avec lui ?

Mike jeta un regard furieux à son cadet.

— Je veux retrouver mon meilleur ami.

— Je me demande vraiment ce qui t'arrive, dit Josh, en secouant la tête.

Mike ne répondit pas. Il était incapable de l'expliquer. Sa vie s'était déroulée comme un long fleuve tranquille pendant près de quarante années. Et puis Lucy avait reparu et, soudain, il devenait irritable, insatisfait, n'appréciait plus rien de ce qui le comblait jusque-là.

— Nous avons une réunion ici, mardi, à 10 heures, dit Josh.

— Je croyais que c'était à 13 heures.

— Gabe a dit que son père ne serait pas libre après déjeuner, nous avons donc avancé le rendez-vous. L'un de nous deux devrait prévenir Conner Armstrong.

— Je m'en charge.

— Parfait.

Josh se dirigea vers la porte, puis hésita avant de sortir, comme s'il y avait encore une chose qui le tracassait.

— A demain, dit Mike en espérant le voir partir.

Josh se retourna.

— Je suis tombé sur Jon Small en prenant de l'essence.

— Et alors ?

— Il m'a posé quelques questions.

— A quel sujet ?

— Lucy.

— Quel genre de questions ? demanda Mike en plissant les yeux.

— Quand est-elle revenue, l'avons-nous vue, n'est-elle pas devenue superbe ? Tu vois le genre...

Mike et Josh étaient souvent sur la même longueur d'onde, mais là, Mike ne savait pas ce que son frère avait en tête.

— Où veux-tu en venir ?

— Il a raconté une chose qui m’a paru bizarre.

— Et c’était quoi ?

— Il m’a dit qu’elle avait passé l’après-midi assise dans sa voiture juste en face de la maison de Dave.

— Ah bon ?

— Elle est restée là si longtemps...

— En faisant quoi ?

— Elle observait la maison, apparemment. Ils ont même eu peur, ils lui ont prêté de mauvaises intentions. Alors, Jon est arrivé et l’a interpellée.

— Est-ce qu’elle a dit ce qu’elle faisait là ?

— Qu’elle regardait juste...

Mike ne voyait aucun lien entre Lucy et les Small. Il ne put s’empêcher de se demander pourquoi elle se trouvait devant chez eux. Mais il ne voulait pas nourrir la suspicion de son frère.

— Il gèle dehors, reprit Josh. Pourquoi une jeune femme resterait-elle dans sa voiture tout un après-midi pour « regarder » ?

— Je n’en sais rien. Tu n’as qu’à le lui demander.

Josh ne fut pas dupe de la feinte indifférence de Mike.

— Fernando m’a appris qu’il t’avait aidé à transporter un sapin dans la maison de Lucy, il y a deux heures. Au vu de cela, je me suis dit que ce serait plutôt à toi d’aller la voir.



Appuyé à la rambarde du perron, Mike attendait que Lucy vienne lui ouvrir. Il aurait pu lui téléphoner — il aurait même dû —, au lieu de venir jusque chez elle. Mais la connaissant, il préférerait voir sa réaction lorsqu'il l'interrogerait sur les Small.

— Puis-je entrer ? dit-il, lorsqu'elle ouvrit la porte.

Les effluves de son parfum, au moment où il passa devant elle, évoquèrent les images de sa peau soyeuse sous ses lèvres, et il fit des efforts pour combattre la réaction instinctive de son corps.

— Tu veux t'asseoir ? demanda-t-elle.

La maison était d'une propreté impeccable, elle sentait la cire et le nettoyeur ménager mais, mis à part un tapis neuf et le sapin de Noël encore nu, la pièce était vide.

— Où ?

Elle fronça les sourcils, comme si elle s'était attendue à ce qu'il refuse, mais lui fit signe d'aller dans la salle commune.

— Pourquoi tu n'as pas décoré ton arbre ? D'après ma mère, les femmes aiment bien faire ce genre de chose.

— C'est pour cette raison que tu l'as apporté ?

Mike alla vers les fenêtres, qui donnaient sur ces terres qu'il aimait.

— Dis-moi ce que je veux savoir, et peut-être que je te répondrai à mon tour.

— Que veux-tu savoir ? demanda-t-elle.

— Je voudrais que tu me dises pourquoi tu étais devant chez les Small aujourd'hui.

— Comment sais-tu que j'y étais ?

— Jon l'a dit à Josh.

— Les nouvelles vont vite.

— On est à Dundee, tu as oublié ?

— Comment pourrais-je l'oublier ? Tu veux un verre de vin ?

Il eut la sagesse de refuser. Cela l'amènerait exactement où il désirait aller, mais ce qu'ils avaient fait avait déjà bien assez compliqué sa vie. Peut-être que, jusqu'à un certain point, il pourrait se trouver des excuses pour les deux nuits qu'ils avaient passées ensemble. Lucy avait surgi dans sa vie, et son attirance pour elle l'avait pris au dépourvu. Mais à présent qu'il se rendait compte des conséquences de ses actes, il n'aurait aucune excuse d'aggraver la situation.

— Non, merci.

Elle s'assit sur le sofa, derrière lui.

— Alors, et le sapin ?

Il se tourna pour lui faire face, et son regard tomba sur ses lèvres.

— Tu ne m'as pas dit ce que je voulais savoir.

— Une femme n'a donc pas le droit de se promener pour admirer les illuminations de Noël ?

— Jon a dit que tu étais restée là-bas tout l'après-midi.

— Je n'y suis restée qu'une heure ou deux.

— Pourquoi ?

— Je voulais voir quelqu'un.

Le sentiment de jalousie qui l'envahit le surprit.

— Pas Jon, j'espère.

— Non, dit-elle en riant.

— Qui, alors ?

— C'est toi qui as acheté le sapin ?

— Et si c'était moi ?

— Je voudrais savoir pourquoi.

— Parce que tu n'en avais pas.

— Et alors ?

— Je ne trouvais pas cela normal.

Ils se regardèrent, et un sourire provocant se dessina sur les lèvres de Lucy.

— Si je n'étais pas la fille de Red, aurais-tu envie de passer du temps avec moi, Mike ?

— Oui.

Ses yeux s'agrandirent devant une réponse si rapide ; elle fut un peu choquée.

— Et ce serait encore mieux si tu avais dix ans de plus, ajouta-t-il.

— Mon âge te dérange ?

— Je suis trop vieux pour... passer du temps avec toi.

— Qui dit ça ? Nous sommes tous les deux adultes.

Il se félicita, à ce moment-là, d'avoir refusé le vin.

— Qui voulais-tu voir chez les Small ?

— Dave.

— Pourquoi ?

— Je ne l'ai pas vu depuis que je suis partie d'ici.

— Que dois-je comprendre ?

— Je me demandais simplement ce qu'il était devenu, quel genre de personne il était. Tu le trouves bien, toi ?

Mike, en général, gardait pour lui ce qu'il pensait des autres.

— Je ne le fréquente pas beaucoup.

— Tu es en train d'éluder ma question.

— Bon, d'accord. Je ne l'aime pas spécialement. Et toi ?

— Je n'en sais rien.

Elle se mordit la lèvre, puis changea complètement de conversation.

— As-tu jamais été amoureux, Mike ?

— Qu'est-ce que cela a à voir avec Dave ?

— Rien.

Elle ne s'excusa pas d'avoir posé la question, et ne la retira pas. Mike se prit à réfléchir aux femmes avec qui il était sorti. Avait-il été amoureux ?

— Je ne crois pas.

— Même de Lindsey Carpenter ?

— Peut-être de Lindsey Carpenter, mais cela n'a pas duré, et je ne me souviens pas d'avoir été très malheureux lorsqu'elle a rompu.

— J'ai toujours cru que tu l'aimais.

— Pourquoi ?

— Je croyais qu'il fallait que tu sois amoureux pour l'embrasser comme

tu l'as fait.

— Tu m'as vu embrasser Lindsey ?

— Quand j'avais seize ans.

— Es-tu en train de me dire que tu m'espionnais ?

Elle gloussa.

— Pas uniquement toi. J'adorais aller chez toi, regarder les chevaux, écouter les cow-boys qui allaient et venaient, savoir que tu étais là tout près, ajouta-t-elle doucement, après une hésitation.

Son aveu suscita en lui un désir de la protéger, qu'il lui fallait à tout prix refouler.

— Pourquoi voulais-tu voir Dave ? demanda-t-il pour revenir sur un terrain moins glissant.

— Est-ce que tu peux me promettre de n'en parler à personne ?

Mike fut envahi par un sentiment bizarre, qui lui conseillait de ne pas s'engager. Il se montrait déjà beaucoup trop sensible à son égard. Mais il ne devait aucune loyauté particulière aux Small, donc il ne risquait pas grand-chose. De plus, elle avait gardé secret leur rendez-vous au motel, il était juste de lui rendre la pareille.

— D'accord, dit-il.

— Dave a couché avec ma mère il y a vingt-cinq ans.

La nouvelle ne le surprit pas outre mesure. Beaucoup d'hommes avaient couché avec Red. Même si Dave jouait les parangons de vertu, Mike savait qu'il lui arrivait de faire des incartades.

— Pourquoi ce contact avec ta mère serait-il plus important que les autres ?

— Parce que cet homme pourrait être mon père.

Il fallut un moment à Mike pour se ressaisir de sa surprise. Il ne s'était jamais posé ce genre de question. L'idée ne l'avait jamais effleuré qu'elle pouvait avoir pour père un personnage connu, un homme marié. Mais, en y réfléchissant, cela tombait sous le sens. Red avait connu bon nombre d'hommes, pas tous célibataires. Son grand-père en était un exemple.

— Est-ce que tu lui en as parlé ? demanda-t-il.

— Non.

— Tu vas le faire ?

Elle se leva et se servit un verre de vin.

— Je n'en sais rien. Peut-être. Je n'ai encore rien décidé. Je ne l'ai découvert qu'il y a quelques mois.

— C'est pourquoi tu es revenue ici, dit-il en comprenant soudain.

— Tu vois ? J'ai essayé de t'expliquer que je n'étais pas revenue pour vous tourmenter, toi et ta famille.

— C'est pour cette raison que tu me parles de Dave ? Pour me mettre à l'aise ?

— Tu étais inquiet ?

Ce n'était pas vraiment de l'inquiétude. Il refusait simplement de se trouver pris entre deux feux. Et d'une certaine façon, les motivations de Lucy le mettaient mal à l'aise. Déterrer les secrets du passé pouvait se révéler dangereux ; cependant, il admettait parfaitement son droit à la vérité.

— Pas vraiment. Comment as-tu su pour Dave ?

— Ma mère tenait un journal.

Mike se rappela le carnet noir que Lucy avait caché sous sa veste, le soir où il l'avait emmenée en ville, et comprit pourquoi elle tenait tant à le récupérer. Mais il éprouvait une grande crainte pour Lucy et pour Dave.

— Tu dois agir avec prudence, Lucy. A ta place je n'en parlerais à personne. Dave est trop ambitieux.

— Je suis capable de me défendre toute seule.

— Il a beaucoup de famille ici.

— Toi aussi. Et j'ai réussi à m'en sortir quand même.

— Cela ne te qualifie pas pour affronter le monde entier.

— Dis-moi une chose.

— Laquelle ?

— Si tu pouvais obtenir ce que tu désirais pour Noël, ce serait quoi ?

Il ne pouvait guère répondre à cette question. Le seul cadeau qui l'aurait comblé, ce serait passer une autre nuit avec elle.

— Je ne sais pas. Et toi ?

— Mon sapin me suffit.

Il lui sourit, et adora le sourire qu'elle lui renvoya.

— Tu veux bien m'aider à le décorer ?

Mike se dit qu'il serait idiot de s'attarder. Déjà, il n'aurait jamais dû

venir. Mais l'aider à faire son sapin de Noël lui parut tout à fait inoffensif. Après tout, une heure ou deux heures de plus en sa compagnie ne changeraient rien.

Lucy n'avait pas de chaîne stéréo, donc Mike alla prendre la sienne chez lui. Il dit qu'au bureau ils étaient bercés par des chants de Noël depuis des semaines, et le prouva en apportant plusieurs CD qu'ils écoutèrent tout en travaillant.

Lucy passait une bonne soirée. Tout d'abord, Mike s'était montré prudent et plutôt réservé, mais comme les minutes passaient, ils se mirent à parler du ranch, de ses chevaux, et du rodéo annuel, et il parut se détendre.

— Tu veux qu'on mette aussi les boules argentées ? demanda-t-il.

Elle n'eut pas le cœur de lui dire qu'elles n'allaient pas avec le reste.

— Bien sûr, approuva-t-elle.

Ils mirent sur l'arbre tout le contenu du carton. L'ange qui fut posé au sommet avait un beau visage de porcelaine, et bougeait lentement, en faisant briller deux lumières dans ses minuscules mains.

Lorsqu'ils s'assirent par terre, une heure plus tard, pour admirer le fruit de leurs efforts, elle lui jeta un regard.

— Tu as faim ?

Il regarda sa montre. Elle sentit qu'il était de nouveau sur ses gardes, et s'attendit à l'entendre dire qu'il rentrait chez lui, mais il la surprit.

— Qu'est-ce que tu as de bon ?

— Je pourrais te faire des pâtes.

— D'accord, dit-il. Pourquoi pas ?

Il la suivit dans la cuisine, et ils bavardèrent tranquillement pendant qu'elle préparait à manger.

Lorsque ce fut prêt, elle alluma deux bougies pour la table, et s'assit en face de lui. Il refusa un verre de vin, pour la deuxième fois, mais il reprit des pâtes. Tout en mangeant, Lucy lui parla des endroits qu'elle avait visités, et des gens qu'elle avait rencontrés. La conversation demeura sur le mode léger, jusqu'au moment où elle se leva pour débarrasser.

— Pourquoi n'as-tu pas parlé de nous à mon père, l'autre jour, dans la quinquetterie, Lucy ? demanda-t-il.

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Parce que cela aurait prouvé que tu n'étais pas celle que les gens croient.

— Que croient les gens ?

— Que tu es exactement comme ta mère.

— Et qu'est-ce que cela changerait si je le leur disais ?

— Moi, je sais que tu étais vierge.

— Et alors ? Tu pourrais toujours le nier.

— Cela ne me viendrait pas à l'idée.

Le silence s'installa entre eux, et les scènes du motel, les souvenirs qu'elle avait essayé d'occulter toute la soirée, devenaient plus vivants dans l'esprit de Lucy. Il avait qualifié cette nuit d'« inoubliable », et elle se demandait s'il s'en souvenait à présent.

— Les gens d'ici te connaissent, et t'admirent depuis toujours, dit-elle. Ils seraient choqués et... déçus d'apprendre ce qui s'est passé entre nous.

— Peut-être. Mais je ne mentirais jamais là-dessus. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je ne veux pas me servir de toi pour bâtir mon honorabilité. Tu es fou de penser une chose pareille. Que se passerait-il si je te prenais au mot ?

— Tu ne le feras jamais.

— Qu'en sais-tu ?

— Parce que tu n'aurais pas attendu si longtemps.

Ils se regardèrent dans les yeux, et Lucy se sentit frissonner de désir. Elle ne ferait jamais rien de nature à le compromettre, malgré sa famille, le passé, sa propre situation. Mais elle ne le lui dit pas. Elle se sentait bien trop vulnérable et exposée, déjà, et craignait qu'il ne soupçonne à quel point elle tenait à lui.

— Merci pour ton aide, dit-elle, dans l'espoir de dissimuler ses sentiments pour lui.

Il saisit le signal, se leva et prit son chapeau.

Lucy aurait désiré qu'il reste, et se douta qu'il en était de même pour lui. Mais elle comprit, à son attitude prudente, qu'il avait déjà choisi sa famille. Elle n'avait jamais espéré qu'il puisse faire un autre choix, et elle admira sa loyauté.

— Ce fut un excellent dîner, dit-il.

Elle se sécha les mains, afin de le reconduire.

— Tu l’as mérité.

Lorsqu’ils arrivèrent devant la porte, elle alluma la lumière du perron, mais il l’éteignit aussitôt. Puis il l’attira contre lui, et lui posa un baiser sur les lèvres, avant de se sauver.

Au cours des deux jours qui suivirent, Lucy fit ses courses de Noël à Boise, elle acheta des boîtes de Lego pour ses trois neveux, et des poupées pour ses nièces. Les travaux de la maison avançaient grâce à M. Sharp.

On aurait pu croire que tout se déroulait comme prévu, mais ce n’était pas l’exacte vérité. Elle n’avait aucune nouvelle de Mike, depuis qu’ils avaient décoré le sapin. Et de plus, elle rencontrait des difficultés à contacter les trois hommes de la liste — au point qu’elle se mit à caresser l’idée d’appeler Garth Holbrook à son bureau. D’après ce qu’elle savait, c’était un homme honorable, et si elle arrivait à discuter avec lui, elle lui demanderait s’il acceptait de subir un test de paternité.

Lucy passa en revue tous les moyens possibles de le joindre, avant de se résoudre à décrocher son téléphone. Au pire, il lui dirait non, se dit-elle. « Non » ne serait pas d’une grande incidence sur sa vie. Elle n’avait jamais eu de père, et un « non » ne changerait rien. S’il refusait, ou si son ADN ne correspondait pas, elle appellerait alors Dave Small. Et si Dave refusait à son tour, ou ne correspondait pas non plus, elle essaierait de retrouver la trace d’Eugene Thompson. Elle procéderait tout simplement, par élimination.

Pourtant, son cœur cognait dans sa poitrine tandis qu’elle composait le numéro et attendait que la secrétaire décroche.

Elle entendit enfin une voix mélodieuse au bout du fil.

— Bureau du sénateur Holbrook.

— Est-ce que le sénateur est là ? réussit-elle à articuler.

— Oui, mais il est en ligne. Puis-je prendre un message ?

Lucy hésita une seconde.

— Est-ce que je peux attendre qu’il soit libre, s’il vous plaît ?

— Certainement. Votre nom ?

— Lucy Caldwell.

— Puis-je informer le sénateur de l’objet de votre appel ?

— C’est... personnel.



Le silence de la secrétaire lui fit comprendre que sa réponse ne la satisfaisait pas.

— Est-ce que le sénateur vous connaît ? demanda-t-elle.

Evidemment que non. Elle n'avait même jamais échangé un bonjour avec le sénateur, et cette femme ne lui transmettrait pas le message. Et si Garth reconnaissait son nom, faisait le lien avec sa mère, il n'accepterait pas de lui parler, même en ayant le message.

— Dites-lui simplement que c'est important.

— Un moment.

Lucy attendit en marchant nerveusement de long en large. Au bout de dix minutes, elle se dit qu'on l'avait oubliée, mais la secrétaire reprit la ligne.

— Je suis désolée, mademoiselle Caldwell, le sénateur Holbrook vous fait dire qu'il est en retard pour son prochain rendez-vous, et qu'il devra vous appeler plus tard.

C'était une fin de non-recevoir, elle ne se faisait aucune illusion. Elle éprouva une grande déception, et s'effondra sur le sofa.

— Très bien, dit-elle. J'attends son appel.

Mais elle était à peu près certaine qu'elle n'aurait jamais de nouvelles du sénateur Garth Holbrook.

Assis dans sa voiture, stationnée dans le parking souterrain de son bureau, Garth Holbrook fixait le message qu'il avait froissé dans sa paume. Au bout de vingt-cinq longues années, juste au moment où il commençait à oublier, la fille de Red prenait contact avec lui. Pourquoi ? Que pouvait-elle bien lui vouloir ?

— Personnel, murmura-t-il en lisant les mots écrits par sa secrétaire.

Forcément, Lucy Caldwell savait, pour lui et Red. Cela ne faisait aucun doute. De quoi voulait-elle discuter, sinon de ce sujet-là, puisqu'ils n'avaient pas d'autre raison d'entrer en contact, qu'ils ne s'étaient même jamais adressé la parole ?

D'après ce qu'il avait entendu, Lucy était une aventurière, du style de sa mère. Elle allait probablement monnayer son silence au prix fort, en le menaçant de ruiner sa carrière. Mais il s'inquiétait moins pour sa carrière que pour sa famille.

Il songea à Gabe, et frémit. Depuis l'accident, Garth était la seule personne à qui Gabe se confiait. Si Lucy dévoilait ce qu'elle savait, elle

détruirait le lien privilégié qui l'unissait à son fils, et Gabe se renfermerait encore plus dans sa coquille. Et Reenie? Elle en conclurait qu'elle ne connaissait pas son propre père. Elle le détesterait.

Et à juste titre. Sa liaison torride avec Red avait duré près de deux mois. Il les avait tous trahis, à de multiples reprises, juste pour s'offrir quelques heures brûlantes — ces heures que son épouse lui refusait.

Un sentiment de panique lui bloqua la poitrine, et il desserra le nœud de sa cravate pour mieux respirer. Et même si ces deux mois avaient été sa seule incartade, même s'il avait essayé de réparer cette stupide erreur vis-à-vis de sa femme et ses enfants, de mille façons, ils ne le comprendraient pas. De plus, il ne pourrait pas — surtout ne voudrait pas — faire honte à Celeste, ou à lui-même, en révélant à ses enfants qu'elle ne l'avait jamais satisfait sexuellement.

Il se prit la tête dans les mains, et poussa un gros soupir. Il devait appeler Lucy avant qu'elle ne tente de reprendre contact, ou se mette à raconter ce qu'elle savait. Pour l'amour de Gabe et de Reenie, il lui fallait agir vite.

Lucy était en train de nettoyer le placard près du poêle lorsque le téléphone sonna. Depuis que M. Sharp avait interrompu son travail, elle n'avait cessé de briquer la maison, et de faire de la peinture.

— Allô ?

— Mademoiselle Caldwell ?

Elle eut le souffle coupé en entendant cette voix râpeuse d'homme d'un certain âge qui, elle en fut sûre, appartenait au sénateur Holbrook.

— Oui ? dit-elle, d'un ton hésitant.

— Ici Garth Holbrook.

Elle ne s'était pas trompée. L'homme qui pouvait être son père se trouvait au bout du fil.

— Mademoiselle Caldwell ? Vous êtes là ?

— Oui, je suis là, excusez-moi.

— J'ai eu votre message.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elle allait pouvoir lui parler.

— Sénateur Holbrook, vous savez qui je suis ?

— Oui.

— Bon, tout d'abord, je voudrais vous assurer que je n'ai pas l'intention de causer de tort, ni à vous ni à votre famille.

— Bien sûr, dit-il.

L'ironie qu'elle perçut dans ces paroles poussa Lucy à s'expliquer aussitôt.

— J'ai trouvé votre nom dans le journal de ma mère, inscrit il y a vingt-cinq ans, et je...

— Elle tenait un journal ?

— Oui.

Il jura à voix basse, et Lucy tressaillit, même si elle s'attendait à une réaction. En effet, peu d'hommes auraient apprécié de savoir que leurs

infidélités avaient été enregistrées. De plus, en sa qualité d'homme politique, il était plus particulièrement vulnérable.

— Combien voulez-vous ? demanda-t-il.

— Excusez-moi ?

— Combien demandez-vous pour ce journal ?

— Je ne demande rien. Il n'est pas à vendre.

— Alors, pourquoi m'avez-vous appelé ?

Lucy rassembla son courage.

— J'espérais que vous accepteriez peut-être de... subir un test de paternité.

Elle enfonça les ongles dans ses paumes, et ferma les yeux en attendant la réponse.

— Vous plaisantez ? Vous pensez qu'il y a une chance... Non. Cela n'est pas possible.

— En vérité, vous fréquentiez ma mère juste à l'époque où j'ai été conçue, et...

— Ecoutez, je ne suis pas votre père. J'ai peut-être agi comme un idiot, mais je n'ai pas été irresponsable au point de la mettre enceinte.

— Elle vous a dit qu'elle prenait la pilule, n'est-ce pas ?

La peur s'insinua au tréfonds de l'âme de Holbrook, Lucy le perçut dans l'écouteur. Elle arrivait presque à l'entendre se demander si Red avait menti à propos de la contraception.

Il explosa de colère.

— Mais qu'est-ce qu'il y a derrière tout ça ? L'argent de Morris ne vous suffit pas ? A présent, il faut que vous vous en preniez à moi ?

— Je suis...

— Dites-moi simplement combien il vous faut pour me laisser tranquille. Cent mille ? Deux cent mille ?

Elle fut incapable de répliquer. Malgré tout ce qu'elle s'était dit au cours des derniers mois, elle avait espéré. Si bien qu'elle se sentit écrasée par la colère et le mépris de cet homme.

— Je ne veux pas de votre argent, dit-elle doucement. Puis elle raccrocha, effondrée.

La musique du dancing se répandait dans la rue chaque fois qu'un client ouvrait la porte. Lucy se tenait dans l'ombre, sous le porche de la taverne, hésitant encore à entrer. L'établissement était un endroit à la mode, elle risquait d'y faire des rencontres malvenues — c'était d'ailleurs pourquoi elle l'avait évité jusque-là. Cependant, elle ne s'était pas sentie le courage de rester toute seule chez elle, surtout après sa conversation téléphonique avec Garth Holbrook. Elle s'était isolée du monde trop longtemps, et avait besoin de voir des gens, fussent-ils les gens de Dundee. De toute façon, elle n'avait pas à se soucier des réactions hostiles car, à cette heure-là, presque tous les clients de la taverne seraient trop ivres pour remarquer sa présence. Elle attendrait jusqu'à 23 heures, pour plus de sûreté.

— Vous entrez, ma petite dame ?

Un homme coiffé d'un chapeau de cow-boy l'avait remarquée, et tenait la porte ouverte, avec hésitation.

Elle émergea de l'ombre avec un sourire réticent.

— Merci, dit-elle.

Elle prit une inspiration avant de pénétrer dans la salle obscure et bruyante. Là, elle se hâta vers le bar, où elle espérait passer inaperçue dans la foule, et profiter de la chaleur des lieux. Mais à peine avait-elle pris un siège que Jon Small lui touchait l'épaule.

— Hé, j'espérais bien vous revoir. Comment ça va ?

— Bien. Et vous ?

— Mon ex me fait un procès pour obtenir plus d'argent, mais à part ça...

— Je suis désolée que votre divorce se soit mal passé.

Son visage s'assombrit.

— Je n'aurais jamais cru cela de Leah. Elle avait toujours été si effacée. Elle n'arrivait même pas à décider où on allait dîner. Je suppose que les gens changent, hein? Simplement je n'ai rien vu arriver.

Lucy ne fit aucun commentaire. Elle ne connaissait pas Leah, et le serveur se dirigeait vers eux.

— Je peux vous offrir un verre ?

Elle commanda un verre de vin, mais dès que le garçon eut tourné le dos, Jon l'invita à danser.

Lucy ne souhaitait pas s'offrir en pâture aux regards des autres. Elle avait un besoin presque maladif de cet anonymat qu'elle recherchait et appréciait

dans les bars sportifs, au cours de ses voyages. Mais Jon la tirait par la main.

— Allez, venez. Vous êtes la plus jolie fille de la ville, et j'ai besoin d'un peu de distraction.

Son élocution un peu confuse lui indiqua qu'il avait déjà pas mal bu. Cependant, elle craignit de se faire davantage remarquer en lui disant non qu'en dansant tout simplement avec lui.

Elle se laissa guider vers le bord de la piste. Faith Hill était en train de chanter, et le rythme de la danse était devenu plus lent.

— Vous êtes contente d'être revenue ? demanda-t-il.

— Oui, mentit-elle.

— Rien ne vaut Dundee, n'est-ce pas ?

— Sûr.

— On peut respirer ici, s'épanouir, être soi-même.

— C'est peut-être plus facile si votre père s'appelle Dave Small, marmonna-t-elle.

Il eut un grand sourire.

— Je pense que je suis privilégié d'avoir pour père une personnalité locale.

— Vous l'admirez beaucoup ?

— Oui. Il était sévère quand j'étais enfant, mais il s'est beaucoup adouci.

— Je ne le connais pas.

Jon fit un signe de tête vers des tables près du juke-box.

— Il est là, ce soir. Je peux vous présenter, si vous voulez.

Lucy songea qu'elle devrait prendre le temps de digérer d'abord le refus du sénateur Holbrook, mais l'occasion de rencontrer Dave ne se présenterait pas tous les jours. Et elle n'avait pas l'intention de parler ni de sa mère ni du journal. Elle dirait simplement quelques mots, verrait comment était Dave...

— D'accord, dit-elle.

Ils échangèrent peu de paroles après cela, mais lorsque la danse se termina, il la tira par la main vers la table qu'il lui avait montrée.

Dave leva les yeux en les voyant approcher, ainsi que Smalley, qui était assis en face de son père. Elle reconnut Smalley aisément, grâce à sa corpulence impressionnante, bien qu'elle ne l'ait pas vu depuis des années.

Deux autres hommes venaient de quitter la table pour jouer au billard. Jon poussa une chaise vers Lucy.

— Qui est cette jeune personne ? demanda Dave comme elle s’asseyait.

— Lucy Caldwell, dit Jon. Elle veut te connaître.

Le sourire de Dave se fit plus tendu à l’instant où il entendit son nom, et son regard perdit toute chaleur.

— Vous devez être la fille de Red.

Lucy nota le dédain qu’exprimait sa voix, et refusa de baisser les yeux.

— Oui, en effet.

— J’ai entendu dire que vous étiez de retour.

— Qui vous l’a dit ?

— Je ne sais plus. C’est mon métier de savoir ce qui se passe dans notre petite ville.

Lucy ne voyait pas en quoi son retour pouvait avoir une influence sur le conseil municipal, et comprit très vite pourquoi Booker Robinson avait qualifié cet homme d’arrogant.

Le mystérieux Eugene Thompson lui parut soudain le meilleur candidat possible. Elle savait déjà qu’elle n’avait nulle envie d’être apparentée à Dave Small.

— Est-ce que ma présence dans cette ville est une question d’intérêt public ? demanda-t-elle.

Dave prit une gorgée.

— Je pense que les Caldwell diraient oui. Ainsi que les Hill.

— Vous êtes de leurs amis ?

— Nous parlons de temps à autre.

Il se pencha vers elle, et poursuivit :

— Et je dois vous dire que je ne comprends pas plus qu’eux ce qui vous a pris de revenir ici.

Jon finit par se rendre compte que la conversation entre Lucy et son père n’était pas du tout cordiale, et cessa de sourire comme un idiot.

— Venez, on va boire quelque chose au bar, dit-il, la prenant par le coude.

Lucy se dégagea brusquement.

— J’ai absolument le droit de revenir, dit-elle à Dave. Je possède une

propriété ici.

— Eux aussi, et plus que vous. Et ce que vous possédez devrait être à eux.

Il prit une autre gorgée, et le bruit que fit son verre lorsqu'il le posa lui servit de point d'exclamation.

— Morris devait vouloir que j'aie la maison, sans quoi il ne me l'aurait pas laissée, dit-elle.

Dave émit un petit rire.

— Ouais, votre mère..., dit-il avec un petit sifflement. C'était une futée, hein ? Elle savait tirer profit de la situation.

— Vous devriez le savoir, dit Lucy en baissant le ton. Vous lui rendiez souvent visite.

En voyant son père devenir tout pâle, Smalley comprit qu'il avait manqué quelque chose d'important.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? demanda-t-il en leur jetant un regard plein de curiosité.

Jon, quant à lui, n'avait rien entendu. Il paraissait plus désireux d'emmener Lucy au bar que d'entendre ce qu'il avait manqué.

— Vous n'en savez rien, grommela Dave, s'adressant à elle en aparté. Je vous interdis de répéter ce que vous venez de dire. Je le démentirai jusqu'à la fin de mes jours.

Lucy se leva, et s'approcha suffisamment pour lui murmurer à l'oreille :

— Démentez autant que vous voudrez. J'ai des preuves.

Elle n'avait aucune intention de se servir du journal comme d'une arme ni de provoquer des histoires, mais elle n'avait pu résister à l'envie de remettre Dave Small à sa place.

Lucy était si révoltée qu'elle fut prise d'une envie soudaine de rentrer chez elle, faire ses bagages et quitter cette ville définitivement. Mais elle refusait de laisser un hypocrite tel que Dave Small l'obliger à fuir.

Elle sentait le regard courroucé de Dave qui ne la quittait pas, tandis qu'elle était assise au comptoir en train de siroter son verre de vin. A plusieurs reprises elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, pour le défier, et lui faire sentir qu'il ne l'intimidait pas. Jon avait tenté de la suivre au moment où elle avait quitté la table, mais son père lui avait donné



l'ordre, comme à un petit chien, de rester près de lui.

— Vous voulez autre chose ? demanda le barman. Lucy ne buvait pas beaucoup, mais ce soir-là, elle avait décidé de vider quelques verres. Elle ne quitterait pas les lieux avant la famille Small, et il lui fallait une raison d'attendre. Surtout lorsqu'elle repéra Mike Hill, assis près des tables de billard...

Etait-il entré avant elle ? En tout cas, elle était certaine qu'il l'avait vue. Chaque fois qu'elle levait les yeux, elle rencontrait son regard dans la glace, au-dessus du comptoir.

« Quelle soirée ! » se dit-elle en regrettant de ne pas être restée chez elle. Elle commanda un deuxième bourbon, et lorsqu'un jeune cow-boy vint l'inviter à danser, elle décida d'accepter et de faire semblant de s'amuser comme une folle.

Depuis le mariage de Josh, c'était Mike qui, plus disponible, était chargé de distraire leurs clients et acheteurs en les emmenant dîner en ville, ou prendre un verre. D'habitude, la mission lui plaisait mais, ce soir, il n'était pas d'humeur. Ni à sortir, ni à jouer au billard, ni à faire la conversation. Et surtout pas depuis l'instant où il avait vu Lucy entrer dans la salle.

Il concentra son attention sur la piste de danse, où elle était en train de tanguer au rythme d'un slow dans les bras d'un beau garçon, de dix ans plus jeune que lui, et fut agacé de le voir la serrer d'un peu trop près.

— Pourquoi es-tu si silencieux ? lui demanda Gabe, en lui jetant un regard suspicieux.

Mike détacha les yeux de Lucy. Gabe n'avait plus reparlé de l'incident qui s'était produit au restaurant, mais il en était resté une grande tension entre eux. Mike le soupçonnait de l'avoir accompagné uniquement parce que leurs invités, le père et son fils, possédaient des propriétés, et de la fortune, et représentaient de parfaits donateurs pour la campagne de son père.

— Je suis un peu fatigué, répondit Mike.

Voir Lucy dans les bras d'un homme beaucoup plus jeune que lui lui rappelait qu'ils avaient quinze ans d'écart. Et comme si cela ne suffisait pas, il ressentit soudain une douleur dans l'épaule qu'il s'était blessée quelques années plus tôt, au cours d'un rodéo.

Il lui fallait chasser Lucy de son esprit, ainsi que les souvenirs, récents mais obsédants, qui le rattachaient à elle.

— Tu crois qu'ils vont apporter leur contribution à la campagne ? demanda-t-il, avec un signe de tête vers leurs invités, occupés à jouer au billard.

Gabe haussa les épaules.

— Ils m'ont dit qu'ils voulaient rencontrer mon père demain matin. Nous le saurons à ce moment-là.

— Très bien, dit Mike en tournant son regard vers la piste de danse.

Lucy repartait pour une autre danse avec le même cavalier. Cela commençait à lui déplaire fortement.

— Mike ?

— Quoi ?

— La rousse que tu regarde, c'est Lucy Caldwell. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je sais. J'ai eu l'occasion de la voir deux ou trois fois.

— Alors pourquoi tu es si fasciné ?

— Je ne suis pas fasciné.

Les yeux de Gabe brillaient de malice, pour la première fois depuis longtemps.

— Elle est jolie, tu ne trouves pas ?

Mike trouva sa question lourde, et tenta de l'esquiver du mieux qu'il put.

— Elle est jeune.

— Je ne te parle pas de son âge.

— C'est important, tu ne crois pas ?

— Je crois que ce qui est important, c'est que tu es en train de fuir la vraie question.

— Qui est... ?

— Tu ne peux pas la fréquenter. Tes parents et toute ta famille te désavoueraient.

Comment réagirait Gabe s'il connaissait la vérité ? Il la « fréquentait » déjà, et on ne peut plus intimement. Lucy aurait pu le crier sur tous les toits... Au lieu de quoi, elle avait tout gardé pour elle, et fait comme si rien ne s'était passé. Il n'arrivait toujours pas à comprendre ce qui l'avait poussée à le rejoindre dans sa chambre, la première fois. Pourquoi, au bout de toutes ces années, s'était-elle glissée dans son lit plutôt que dans celui d'un autre homme, mieux fait pour elle ? Il n'avait même pas encore osé lui

poser la question...

— Je vais avoir quarante ans, fit-il remarquer. Je n'accepterai pas que ma famille me dicte ma conduite.

— On appartient toujours à sa famille, Mike. Surtout chez nous. Quand un truc comme ça t'arrive...

Il serra les mâchoires, en regardant son fauteuil roulant, avant de poursuivre :

— ... on s'aperçoit très vite que tout le reste c'est de la fumée. La célébrité, l'argent, la réussite. On comprend que la vie passe vite, et que la famille est la seule chose qui compte.

Mike éprouva un sentiment de culpabilité face à son incapacité à garder ses distances avec Lucy, alors même qu'il connaissait les blessures que cette relation pouvait infliger aux personnes qu'il aimait le plus au monde. Et même la soirée qu'il avait passée avec elle à décorer le sapin lui apparut soudain comme une nouvelle erreur de sa part.

Gabe avança son fauteuil près de lui, et baissa la voix.

— Si tu sors avec Lucy, tu vas te mettre à dos la moitié de la ville. Crois-moi, Mike, Lucy a beau être sexy, elle n'en vaut pas la peine. Regarde ce qui est arrivé à ton grand-père. Il est tombé amoureux fou, et a brisé le cœur de toute sa famille, toi y compris. Je parie ce que tu veux qu'il l'a amèrement regretté.

Mike se rappela les larmes que son grand-père avait versées peu de temps avant sa mort.

— Si Morris était encore là, je suis sûr qu'il me donnerait raison, ajouta Gabe.

— Morris aimait Lucy.

— Je n'en doute pas. Mais cette fille n'est pas pour toi.

Mike aurait dû se contenter de hocher la tête, et ne pas relever — mais ce fut plus fort que lui.

— Et si tout le monde se trompait sur son compte ? dit-il.

— Comment ?

— On la voit comme une femme matérialiste, profiteuse, qui veut tirer avantage de tout. Un peu comme sa mère.

— Exactement comme sa mère. Je te rappelle qu'elle s'est tirée en emportant une partie considérable de ton héritage.

— Je n'en suis pas mort.

— Ce n'est pas grâce à elle.

— Tu parles comme mes parents.

— Je me fais l'avocat du diable. Jusqu'à-là, tu étais d'accord avec eux au sujet de Red et de ses enfants. Je me demande ce qui t'a fait brusquement changer d'avis.

— Je vois les choses différemment, à présent. C'est tout.

— Tu es en train de me dire que Lucy est douce et innocente ?

Mike se passa la main dans les cheveux.

— Douce n'est pas le mot qui convient. Elle est pleine de colère et de ressentiment.

Il avait volontairement ignoré le mot « innocente ». Avant de venir dans son lit, elle l'était, en un sens — mais il n'avait pas du tout envie d'évoquer ce point avec Gabe.

— Tu serais dans le même état d'esprit, à sa place, poursuivit-il. Elle est rejetée depuis l'enfance. Cela explique pourquoi elle est sur la défensive : c'est sa façon à elle de survivre.

— Donc, tu l'admires ?

Mike n'aurait pas su comment décrire ses sentiments pour elle. Il persistait à se dire qu'il n'en avait pas, ou du moins rien de profond. Elle l'attirait, car elle était très différente des autres femmes qu'il connaissait, difficile à saisir, encore plus difficile à toucher, tantôt belliqueuse, tantôt lointaine. Il y avait certes des femmes moins compliquées à désirer.

Seulement, quand il repensait à ce soir où ils avaient décoré l'arbre, où elle avait eu besoin de lui, et où il avait voulu être là pour elle, il se sentait fondre...

Hé ! Qu'est-ce qu'il lui prenait ? se demanda-t-il soudain. Avait-il trop bu, ou quoi ?

Il se leva pour aller faire une partie de billard, avant de se laisser aller à dire quelque chose de réellement stupide.

Lucy se pencha au-dessus du lavabo, et s'aspergea le visage d'eau froide. Elle se sentait un peu grise. Elle n'avait pas l'habitude de boire, et elle paierait cet écart demain matin. Son sentiment d'amertume et de colère s'était estompé, tant et si bien qu'elle avait du mal à se rappeler pourquoi elle avait été si perturbée. De quel droit Dave Small la rabaissait-il ? Elle n'avait pas besoin de lui ; elle n'avait besoin de personne ! Même le bel Alex Riley, qui était resté collé à elle toute la soirée, ne l'intéressait pas.

C'était la bonne démarche. Rien ne pourrait l'atteindre si elle décidait de se moquer de tout et de tout le monde.

Elle se rapprocha du miroir, et examina son reflet. Elle se voyait bien telle qu'elle était : solitaire, anonyme, indifférente. Capable de supporter Dundee. Elle se sentait aussi forte que tous les autres réunis. Plus forte, même, à cause de tout ce qu'elle avait enduré.

Cependant, l'image fugace de Mike debout à côté de son père lui faisait encore mal, et elle la chassa aussitôt.

— Tu vois ? Cela n'a pas été difficile, dit-elle en s'adressant à son reflet dans le miroir.

Après quoi elle sortit en titubant, et faillit se cogner contre la porte.

— Oups ! dit-elle, riant de sa maladresse.

Mais son sourire s'effaça, au moment où un homme la tira d'un coup sec dans le couloir sombre, si bien que sa tête heurta le téléphone public.

— Aïe ! s'écria-t-elle. Mais qu'est-ce que... ?

— Quel genre de preuves ?

Celui qui la tenait coincée entre le téléphone et le mur sentait l'alcool et la sueur rance.

Lucy plissait les yeux pour distinguer le visage qui vacillait au-dessus du sien. Elle n'arrivait pas à reconnaître les traits, mais d'après la corpulence de l'individu, ce devait être Smalley.

— Mais quoi ? répondit-elle, l'esprit embrumé.

— Mon père veut savoir ce que tu as comme preuves.

— Il a donc envoyé son fils pour avoir les détails sordides ? Il se moque

de ce que vous pouvez penser de lui ?

— Je me fiche pas mal qu'il ait couché avec ta mère. Tu crois que c'est une révélation pour nous ? Eh bien non. C'est un homme, et un homme a des exigences. C'est aussi simple que ça.

— Et les exigences de ta mère, à toi ? demanda-t-elle sèchement, tandis qu'elle recouvrait ses esprits.

— Cela n'a rien à voir avec ma mère. Et je ne vais pas te laisser faire des histoires. Les affaires privées d'un homme doivent rester privées.

— Ton père est un homme public, ce qui change un peu les règles.

Lucy essaya de se dégager, mais il la tenait fermement et semblait prendre plaisir à enfoncer ses ongles dans la chair de son bras. Il sourit, découvrant des dents si écartées et si jaunies qu'elle se demanda comment sa femme pouvait supporter de l'embrasser.

— Mon père a une réputation sans tache, et il va la garder. Qu'il ait couché avec Red, ce n'est rien. Bon sang, tout le monde a couché avec elle, même moi et mon frère ! Une putain est une putain.

Lucy reçut l'insulte en pleine face — même si sa vie ne ressemblait pas à celle de sa mère, et si elles ne s'étaient jamais entendues ni comprises.

— Lâche-moi, espèce d'idiot ! s'écria-t-elle.

Smalley la saisit par les cheveux, et lui tapa la tête contre le téléphone, avec force cette fois, et tout commença à tourner autour d'elle tandis qu'elle entendait confusément sa voix.

— Si tu t'imagines que je vais laisser la fille d'une traînée ruiner la carrière de mon père, tu te fais des illusions, ma chérie.

Les genoux de Lucy se déroberent, et elle s'effondra.

— Tu as intérêt à ne pas l'oublier, sans quoi tu pourrais bien le regretter.

Là-dessus il la lâcha, et elle glissa le long du mur.

Un bruit de bottes claquant sur le parquet parvint au cerveau embrumé de Lucy, et l'impression d'être tout à coup soulevée de terre faillit la faire vomir. Mais il y avait plus étrange encore. La musique du dancing s'éloignait, en même temps que la chaleur, et elle frissonnait de froid, se demandant d'où venait la déplaisante sensation de légèreté qu'elle éprouvait.

Elle ouvrit les yeux, et s'aperçut qu'elle avait quitté la pièce. Quelqu'un

la portait sur le parking, et il n'était autre que Mike Hill.

A quel moment était-il venu la chercher ? Que lui était-il arrivé ?

La douleur qui revenait à chaque pas, la faisait grimacer, et elle s'agita pour qu'il la remette sur ses pieds.

— Tiens-toi tranquille, ou je vais te faire tomber, dit-il d'un ton bourru.

Lucy cessa de bouger, mais pas pour lui obéir. Elle réalisa tout à coup qu'elle n'aurait pas la force de se tenir debout, et n'avait pas envie de s'affaïsser par terre sous ses yeux. Elle voyait tout tourner autour d'elle, et des vagues de nausée la secouaient.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle, en laissant sa tête retomber contre lui.

— Rien de très étonnant, répondit-il. D'après ce que j'ai vu, tu as trop bu, et tu t'es évanouie en te cognant la tête. Lorsque tu es partie aux toilettes, tu tardais à revenir, et j'ai failli te marcher dessus en allant voir ce qui se passait.

— Je me suis évanouie ?

— Cela t'étonne ?

— Oui. C'est la première fois.

— C'est ce qui arrive quand on boit trop.

— Cela ne m'arrive jamais de boire trop.

— Cela t'est arrivé ce soir.

Elle réfléchit un instant.

Soudain, le souvenir de Smalley, penché sur elle, lui serrant le bras, lui revint à la mémoire.

— Quoi ? s'enquit Mike en la voyant changer d'expression.

Ils approchaient de sa voiture.

— Peu importe. Pose-moi par terre. Tout va bien. Ma voiture n'est pas loin. Je peux rentrer chez moi sans problème.

Il s'appuya à la camionnette, pour prendre les clés dans sa poche.

— Mike ? dit-elle en voyant qu'il ne la lâchait pas.

— Tu n'es pas en état de conduire.

— Alors, laisse-moi ici. Je vais entrer, boire une tasse de café, et attendre de reprendre mes esprits.

Mike réussit à ouvrir sa portière puis poussa Lucy sur le siège passager.

L'intérieur sentait le cuir et la lotion après-rasage. Elle fut tentée de fermer les yeux et de se laisser aller. Mais elle se rappelait nettement ce qui s'était passé la dernière fois qu'elle lui avait permis de prendre soin d'elle.

— Si tu n'y prends pas garde, on pourrait te voir avec moi, le prévint-elle au moment où il attachait sa ceinture. Et ce ne serait pas souhaitable. Certains pourraient croire que tu m'apprécies. Tu pourrais perdre ton statut de grand chef du Club des ennemis de Lucy.

Il soupira.

— Tu n'es pas sympathique lorsque tu bois.

— Que je sois sympathique ou pas, cela ne change pas grand-chose à ma vie.

Elle avait tellement mal à la tête...

Mike hésita comme s'il voulait dire quelque chose. Elle leva les yeux, malgré la migraine, mais il se contenta de serrer les dents et de claquer la portière.

— Et ma voiture ? demanda-t-elle, au moment où il se mettait au volant.

— Quoi, ta voiture ?

— Je ne peux pas la laisser là.

— Pourquoi ?

— On va croire que je passe la nuit dans le coin, que... que... Enfin, on ne croira jamais que je suis rentrée avec toi mais ils diront que je suis rentrée avec un homme, comme Red.

Il leva les sourcils.

— Et vu tout ce que les gens pensent déjà sur toi, tu trouves que c'est important ? s'étonna-t-il.

— Bien sûr que c'est important.

— Pourquoi ? Autrefois, tu t'amusais de ta mauvaise réputation...

— Je me contente de laisser les gens penser ce qu'ils veulent, grommela-t-elle. Le fait que leur opinion ne repose sur rien les fait passer pour des idiots.

— Dans ce cas, en route !

Il lança le moteur, fit demi-tour et s'engagea dans la Grand-Rue.

— Donc, reprit-il, nous te faisons bien rire ?

— Rire ? dit-elle d'un ton incrédule. Franchement, non !

Le ton sérieux de sa voix eut pour effet de changer l'atmosphère entre



eux, et Lucy craignit soudain d'en révéler trop.

— Je terminerai cette conversation lorsque je serai dégrisée.

— C'est pour cela que tu as attendu ?

— Attendu quoi ?

— Tu as conservé ta virginité jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, simplement pour pouvoir ricaner dans le dos des autres ?

Elle avait tenu à garder sa virginité aussi longtemps pour se prouver qu'elle n'avait rien de commun avec sa mère — pour « attendre ».

« Attendre l'homme de sa vie », songea-t-elle tristement. Au lieu de le dire à Mike, elle répondit :

— Peut-être...

— Et c'est pour cela que tu es venue dans ma chambre cette nuit-là, chez moi ? Pour me montrer à quel point je me trompais sur toi ?

— Non, dit-elle d'un air sombre.

— Alors pourquoi ?

L'alcool qu'elle avait bu recommençait à lui faire de l'effet, avec la chaleur. Malgré la scène entre Smalley et elle, elle se sentit envahie par un sentiment de paix et de sérénité. Elle était lasse, et avait envie de dormir.

— Lucy ?

— Quoi ? murmura-t-elle en faisant un effort pour garder les yeux ouverts.

— Dis-moi pourquoi tu es venue dans ma chambre, le soir de la tempête ?

Ses yeux se fermaient ; elle le revit de nouveau en train d'embrasser Lindsey Carpenter dans l'écurie. Ce souvenir était comme un livre de chevet, écorné, qu'on ne se lasse jamais de lire. Et voilà qu'elle était devenue un chapitre de ce livre, un chapitre infiniment plus merveilleux que n'importe quel fantasme...

— Pourquoi es-tu venue dans ma chambre ? répéta-t-il doucement, d'un ton enjôleur, curieux.

Elle se tourna enfin vers lui, et un sourire plein de nostalgie flotta sur ses lèvres.

— Parce que je rêvais de faire l'amour avec toi depuis des années, avoua-t-elle enfin avec mélancolie. Cela n'aurait jamais été pareil avec un autre que toi.

La surprise se peignit sur le visage de Mike.

Aussitôt, Lucy fut affolée d'avoir pu dire une chose pareille à haute voix.

— Ah ! Cesse de me harceler ! s'empressa-t-elle d'ajouter. Je suis ivre, et je ne sais plus ce que je raconte ! Je vous ai toujours détestés, toi et ta famille, et tous les gens de cette ville... Je m'en vais bientôt, et cette nuit avec toi n'a aucune importance. J'ai attendu, c'est tout, d'accord ? Je n'en connais pas la raison. Alors ne te mets pas autre chose dans la tête.

Il se rembrunit, mais ne dit rien qui puisse révéler ses pensées, et lorsqu'il arrêta la voiture dans l'allée, Lucy se dépêcha de descendre.

— Attends une minute, dit-il.

— Quoi ?

— Tu n'as rien dit à Dave à propos du journal, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Lucy ?

— Non, mentit-elle.

— Bien. Donne-moi tes clés. Demain matin je ferai prendre ta voiture par Fernando.

Elle fouilla dans son sac à main et lui tendit les clés. Après quoi, elle chemina vers sa maison.

Mike l'aurait bien suivie à l'intérieur. Mais la voix de Gabe, et ses avertissements, résonnèrent à ses oreilles. Il aurait toute la ville à dos, s'il s'impliquait avec elle.

Alors, il se retint et demeura derrière le volant, avant de se décider à faire demi-tour pour rentrer chez lui. Gabe avait raison : sa famille comptait plus que tout.

Mais Lucy aussi commençait à compter pour lui, corrigea-t-il aussitôt. A tel point qu'il n'avait pas hésité à laisser à Gabe le soin de ramener ses acheteurs chez eux pour s'occuper d'elle ce soir. Lorsqu'il l'avait trouvée, gisant sur le sol malpropre de ce couloir mal éclairé, il avait tout d'abord cru qu'elle était blessée et s'était inquiété. Il l'avait vue discuter avec Dave Small : si elle lui avait parlé du journal, il l'avait sans doute malmenée... Son cœur s'était mis à battre violemment dans sa poitrine tandis qu'il se penchait pour vérifier qu'elle respirait. Et il avait éprouvé un soulagement intense en découvrant qu'elle était simplement grise. Là, il s'était senti incapable de l'abandonner, de lui laisser prendre le volant — et pis, de laisser le beau cow-boy la ramener chez elle...

Il éprouva de nouveau un pincement de jalousie.

Décidément, jamais, il n'aurait dû voler à son secours pendant la tempête

; jamais il n'aurait dû aller dans ce motel, ni lui acheter ce stupide arbre de Noël. Maintenant, il se sentait lié à elle. Elle lui avait volé son cœur, et il ne savait plus comment le lui reprendre.

« Je rêvais de faire l'amour avec toi depuis des années... », avait-elle dit.

Lors de cet aveu, quelque chose de fugace mais de puissant était passé entre eux. Elle avait levé les yeux vers lui, comme choquée de s'être laissée aller à prononcer ces paroles, et il avait décelé dans son regard un immense espoir.

Seulement, elle s'était tout de suite ressaisie et réfugiée dans son armure, niant avec véhémence ce qu'elle venait d'affirmer clairement.

Tous ses efforts n'avaient pas dupé Mike. Il commençait à y voir clair. Sous la dureté de ses paroles, de son attitude belliqueuse, se dissimulait une grande fragilité qu'elle ne voulait révéler à personne, même pas à lui.

Elle n'était pas du tout la fille facile et intéressée qu'imaginait sa famille. Hélas, les Hill ne reviendraient jamais sur leur opinion. Ils étaient capables de continuer à la détester même s'il arrivait à leur prouver qu'elle était cousue de qualités...

Lucy se réveilla avec la migraine et un sentiment de dégoût au souvenir de la soirée de la veille. Une surprise écœurante l'attendait sur le perron. On avait collé un papier sur un panneau fabriqué sommairement, qui portait l'inscription : « Va-t'en, traînée », et on l'avait placé devant sa porte.

Elle en était sûre : cela venait d'un des fils Small.

Curieusement, elle fut plus affectée que d'ordinaire par la haine contenue dans ces mots. Sans doute à cause de l'atmosphère de Noël, qui aurait dû faire naître l'amour et la générosité dans les cœurs ; et aussi parce que les Small semblaient exprimer un sentiment général.

Personne ne voulait d'elle, même pas Mike.

Elle jeta le tout aux ordures, au fond du jardin, puis se demanda comment elle allait pouvoir occuper la longue journée de solitude qui l'attendait. Elle songea un instant à se rendre en ville, mais l'esprit de fête, les visages épanouis mais qui se rembrunissaient à sa vue, ne feraient que la déprimer davantage. Quant à se consacrer à la recherche de son père... Vu la façon dont Garth Holbrook et Dave Small l'avaient reçue, elle se réjouissait de ne pas avoir pu trouver trace d'Eugene Thompson.

Elle se mit à envisager sérieusement de partir pour l'Etat de Washington. Lorsqu'elle avait appelé ses frères, ils lui avaient marmonné l'invitation

d'usage qu'ils lui lançaient chaque année. Il ne tenait qu'à elle d'accepter. Mais à présent qu'ils étaient mariés, Lucy n'avait guère envie de jouer les parentes pauvres. Elle ne connaissait pas très bien leurs épouses, et le climat que sa présence engendrait l'embarrassait : car, immanquablement, ses frères s'opposaient à elle...

Pourtant, elle aurait tant aimé voir ses nièces et ses neveux...

Elle décrocha le téléphone et fit le numéro de Sean.

— C'est qui ? demanda une petite voix.

— C'est tante Lucy, répondit-elle en riant. Et toi, qui es-tu ?

— Trisha.

— Salut, Trishy. On dirait que tu t'es levée très tôt, pour une petite fille de cinq ans.

— Je me lève toujours tôt.

— Tu es prête pour Noël ?

— Oui. Je suis montée sur les genoux du Père Noël, au centre commercial.

— Qu'est-ce que tu lui as demandé ?

Elle énuméra plusieurs cadeaux qu'elle attendait, mais ne mentionna pas de poupée Barbie.

— As-tu reçu mon cadeau ? demanda Lucy en regrettant de ne pas avoir choisi d'autres jouets.

— Papa m'a dit de le mettre au pied du sapin. Il m'a dit aussi de ne pas l'ouvrir avant Noël. Mais je lui ai dit que ça ne te dérangerait pas. Je peux l'ouvrir avant, tante Lucy ? Je peux, dis ? S'il te plaît.

— Hum, je vais voir si je peux convaincre ton papa, d'accord ? Il est là ?

Trisha poussa un cri aigu, et laissa tomber le téléphone.

— Lucy ?

— Salut, Sean.

— Comment vas-tu ?

Bien sûr, c'était une question purement formelle.

— Bien. Et toi ?

— Super.

Une réponse tout aussi formelle, bien sûr.

— J'en suis ravie. Tu es en congé pour Noël ?

— J'ai cinq jours. C'est sympa de pouvoir un peu profiter des enfants.

— Sûrement.

— Comment ça se passe à Dundee ? Tu as fini de réparer la maison ?

— Pas encore. Mon maçon va rester encore deux semaines lorsqu'il reprendra en janvier.

— Alors, tu as décidé de vendre ?

Lucy pensa à Mike. Malgré l'affection qu'elle avait portée à Morris, et l'attachement qu'elle avait pour cette maison, elle ne pourrait pas résister indéfiniment. Si Mike voulait vraiment la maison, elle la lui céderait.

— Oui, probablement.

— Bien.

Sean aurait bien pu ajouter qu'elle n'était pas à sa place à Dundee, mais il évita soigneusement toute remarque susceptible de déboucher sur une querelle — ou ce qui touchait à leur mère, leur enfance, l'accueil qu'elle avait reçu dans sa ville natale...

— Tu as fait un sapin de Noël ? lui demanda-t-il.

Le téléphone à la main, elle se déplaça vers la salle de séjour pour contempler l'arbre. Ce cadeau de Mike était ce qui lui était arrivé de mieux depuis son retour.

— Oui. Il est magnifique.

— Alors..., dit son frère en s'éclaircissant la voix. Tu viens nous voir, ou... quoi ?

La réticence qu'elle percevait dans sa voix lui rendit la tâche plus facile qu'elle ne l'avait espéré. Après ce qu'elle venait de vivre à Dundee, elle ne se sentait pas du tout la force d'affronter un Noël tendu — ni de gâcher le Noël des autres.

— Non, en fait j'appelais pour te dire que je vais rejoindre des amis, dit-elle.

— Il n'y a pas de soupes populaires à Dundee, pour t'occuper?

— Il ne s'agit pas de ce genre d'amis.

— Vraiment?

La surprise de son frère l'aida à mentir avec plus de conviction.

— Vraiment. J'ai fait la connaissance d'une femme divorcée et de sa colocataire, il y a quelques jours.

— C'est parfait.

— Je suis très contente. Est-ce que tu vas passer le jour de Noël avec Kyle et sa famille, alors ?

— C'est prévu.

— Dans ce cas, amuse-toi bien et embrasse-les tous pour moi.

— Oui. Tu vas nous manquer.

D'une certaine manière, il disait vrai : elle leur manquerait. Elle était leur petite sœur, et n'avait jamais douté de leur affection. Elle regrettait simplement d'avoir si peu de choses en commun avec eux.

— Vous allez me manquer, vous aussi.

Juste avant de raccrocher, elle se rappela la prière de sa nièce.

— Oh, laisse les enfants ouvrir leurs cadeaux, tu veux ? Puisque je ne serai pas là, je ne vois pas l'intérêt de les faire attendre.

— D'accord. Tu as reçu ma carte ?

— Pas encore.

— Elle va arriver. Joyeux Noël, dit-il avant de raccrocher.

A présent, elle allait s'occuper d'elle. Il lui fallait faire des courses, et acheter suffisamment de provisions pour ne pas avoir à ressortir. Ainsi, elle ferait croire à tout le monde qu'elle avait quitté la ville pour les fêtes.

Etait-ce bien la peine d'entretenir cette illusion, d'ailleurs ? Les Small avaient déjà dit ce qu'ils avaient à dire, et Mike serait trop occupé à fêter Noël en famille pour remarquer ce qui se passait dans la maison voisine.

N'empêche, songea-t-elle alors, elle devait se tenir prête au cas où. Elle ne tenait pas à ce qu'il apprenne qu'elle passait Noël toute seule. Surtout pas lui.

— Tu as libéré Fernando plus tôt, ou quoi ?

Mike était en train de faire des photocopies, et il se tourna vers Josh au moment où celui-ci entra dans le bureau.

— C'est la veille de Noël, et les employés de bureau sont en congé depuis plusieurs jours.

— Tu veux que je reste pour nourrir les chevaux, tout à l'heure ?

Mike prit la feuille qui sortait de la machine.

— Je m'en occuperai, dit-il.

— A quelle heure tu viens chez les parents ?

— Le rendez-vous est à 17 heures, non ?

— Rebecca voulait y aller un peu plus tôt, pour aider. Comme tu t'occupes des chevaux, je crois que je vais l'accompagner.

— Vas-y.

Il se préparait à passer quelques heures tranquilles, à ranger son bureau. Le téléphone sonna.

— Mike Hill, j'écoute.

— Je suis content d'avoir pu vous joindre.

C'était Garth Holbrook. Mike avait reconnu sa voix, car ils avaient eu plusieurs réunions récemment, en rapport avec la collecte des fonds de campagne.

— Comment allez-vous, sénateur ?

— Bien. Et vous ?

— Très occupé, comme toujours. Que puis-je pour vous ?

— Je me demandais si vous connaissiez bien votre voisine.

— Ma voisine, vous dites ?

— Est-ce que Lucy Caldwell n'habite pas la maison de votre grand-père ?

— Elle en est la propriétaire.

— Je sais. Elle a reçu une partie de votre héritage.

Mike avait bien vu la situation sous cet angle, avant le retour de Lucy, mais à présent, quelque chose le faisait hésiter à continuer dans cette voie.

— On pourrait dire cela, répondit-il.

— Je crois savoir que vous essayez de récupérer cette maison depuis longtemps.

Que pouvait-il répondre ?

— C'est vrai...

— Est-ce qu'elle serait susceptible de vendre et de quitter la ville ?

— Je ne crois pas qu'elle soit prête à le faire pour le moment. J'ai fait plusieurs offres, sans succès.

— Et si je proposais de rajouter deux ou trois cent mille dollars, qui rendraient votre offre difficile à refuser ?

— Pourquoi feriez-vous cela? demanda Mike, avec surprise.

— Je caresse l'espoir de convaincre Gabe de quitter sa cabane et de s'installer près de chez vous pendant quelques années. Il a toujours refusé de revenir en ville, bien sûr. Depuis son accident, il aime la solitude et les grands espaces, mais il y a beaucoup d'espace chez vous, et je serais plus rassuré s'il vivait un peu moins retiré, et s'il avait un ami à proximité.

Ainsi, il appelait pour lui parler de Gabe. Cela lui parut crédible.

— J'aimerais beaucoup avoir Gabe comme voisin, mais je ne suis pas sûr qu'il accepterait. Vous lui en avez parlé ?

— Pas encore. Je voulais savoir si nous pouvions avoir cette maison, avant de soulever la question. Vous connaissez son entêtement.

— Oui.

— Alors, voudriez-vous appeler Lucy ? Et lui demander combien elle veut ?

— Je ne peux pas l'appeler tout de suite. Je crois qu'elle s'est absentée.

Pour tout dire, il en avait la certitude. Dès l'instant où il n'avait plus vu sa voiture, Mike avait éprouvé un grand soulagement. Cela lui éviterait de s'inquiéter de la voir passer Noël toute seule, ou de craindre qu'un des Hill la croise et lui fasse des remarques désobligeantes. Lui-même ne serait pas tenté d'aller lui rendre visite. Car, depuis l'aveu de Lucy, certain qu'elle avait dit vrai malgré ses dénégations, il était devenu encore plus difficile à Mike de tenir ses distances — et donc d'éviter que le scandale n'éclate.

— Où est-elle allée ? demanda Holbrook.



— Elle a parlé de passer les fêtes avec ses frères dans l'Etat de Washington.

— Bien, voyez ce que vous pouvez faire dès qu'elle rentrera.

— Est-ce que cela presse, vraiment, sénateur ? Elle sera plus disposée à vendre une fois qu'elle aura terminé les travaux de rénovation.

— J'aimerais mieux ne pas attendre.

— Vous êtes inquiet pour Gabe à ce point ?

Il y eut un silence.

— Je le suis. Et ces nouvelles dispositions bénéficieraient à tout le monde. D'après ce qu'on m'a dit, Lucy n'est là que pour semer la discorde.

— Pour être franc, je crois que les gens exagèrent sur ce point, dit Mike.

— J'ai parlé avec votre tante Cori, l'autre jour. Elle m'a dit que Lucy avait manipulé Morris.

— A cette époque, Lucy n'était qu'une enfant. Je pense qu'elle était plus en manque d'affection que manipulatrice.

— Tout le monde s'accorde à penser comme votre tante.

— Sans doute. Parce qu'ils ne connaissent pas vraiment Lucy.

— Et vous ?

Mike se rendit compte qu'il avait manifesté un peu trop de compréhension, mais il en avait assez de tous ces commérages et de l'intolérance générale envers Lucy.

— Je sais qu'elle est fière, et farouchement indépendante. Elle est également jolie et sensible, bien qu'elle n'en donne pas l'impression.

— Elle vous plaît.

C'était une affirmation, presque une accusation. Mike aurait bien aimé nier, mais il refusait de se joindre à la meute alors que Lucy était toute seule pour se défendre.

— Nous sommes voisins, dit-il. Donc j'ai eu plus de contacts avec elle.

Il entendit Holbrook pousser un soupir.

— Quelque chose ne va pas, sénateur ?

— Non. Voyez simplement ce que vous pouvez faire sitôt qu'elle reviendra.

— D'accord.

Après avoir raccroché, Mike s'assit sur un coin du bureau et resta les

yeux perdus dans le vague à réfléchir aux paroles du sénateur. Il avait toujours voulu la maison. Il convenait aussi que vivre à proximité de la ville serait préférable pour Gabe. Enfin, il souhaitait le départ de Lucy. Alors, logiquement, il aurait dû se réjouir des propositions de Holbrook. Pourquoi éprouvait-il cette réticence à faire pression sur Lucy ?

Excédé, il se leva et se dirigea vers son propre bureau. Il n'avait déjà jamais été capable de s'attacher à des femmes bien sous tout rapport, et voilà que, maintenant, il s'attachait à celle qu'il aurait dû fuir plus qu'une autre !

Le temps se remit à la neige la veille de Noël. Lucy, debout devant la fenêtre, regardait tomber les flocons, tandis que la nuit arrivait. Elle aurait dû se sentir déprimée à la perspective de passer cette soirée toute seule — au lieu de quoi, elle éprouvait une sorte de paix intérieure. Le charme et l'harmonie du paysage y étaient sans doute pour beaucoup. Elle trouvait un certain plaisir à contempler les montagnes majestueuses qui l'entouraient, le lac au pied de la colline, scintillant comme un champ de diamants brisés, et les arbres dont les branches dénudées prenaient l'aspect d'une exquise dentelle.

Sur sa droite, elle distinguait le bâtiment de la vaste écurie qui abritait les étalons de la famille Hill. La propriété de Mike lui avait servi de refuge, autrefois, chaque fois que sa mère la harcelait. Il lui semblait encore entendre le hennissement des chevaux, et sentir le contact de leurs lèvres sur ses paumes tandis qu'elle leur donnait des pommes ou des carottes à croquer. Même les voix étouffées des cow-boys étaient devenues un souvenir agréable.

Tous les épisodes heureux de sa vie, elle les avait vécus en se cachant. Sauf les moments passés avec Morris... Et la nuit au motel, dans les bras de Mike.

Elle appuya l'épaule contre la vitre, ferma les yeux, et imagina les mains de Mike se posant de nouveau sur elle, glissant lentement sur sa peau humide, dans l'atmosphère moite de la douche...

La sonnerie du minuteur la tira de sa rêverie, elle traversa la cuisine pour sortir sa tourte au potiron, qu'elle n'avait guère envie de manger. Elle semblait avoir perdu l'appétit, mais cela ne l'avait pas empêchée de préparer toutes sortes de plats, pour s'occuper, et aussi parce qu'elle aimait la bonne odeur de cuisine. Le parfum de clou de girofle et de cannelle, et le feu crépitant qu'elle avait allumé, venaient lui rappeler que cette nuit calme et merveilleuse était la nuit de Noël.

Après avoir mis la tourte à refroidir sur une grille, elle se servit un verre, prit le plaid du divan, et regagna le séjour. Elle avait renoncé à allumer les lumières de son sapin depuis deux jours, car elle craignait que Mike ne le voie et sache qu'elle était chez elle. Mais il venait de quitter les écuries.

Alors, elle brancha la guirlande lumineuse et s'enveloppa dans le plaid. Puis elle s'assit sur son tapis tout neuf, et contempla les rameaux couverts de décorations. Cet arbre était le cadeau de Mike. La beauté et la sérénité de cette nuit représentaient aussi un cadeau. De même que les deux cartes de ses frères qui attendaient sur le comptoir de la cuisine qu'elle les ouvre le matin de Noël.

Elle eut une pensée fugitive pour Garth Holbrook, et sa veillée de Noël, et imagina Dave Small, avec toute sa famille autour de lui. Elle avait probablement été stupide de les aborder, et pourtant, il n'était pas question qu'elle renonce à savoir qui était son père.

Lucy ferma les yeux. Ses paupières devenaient lourdes, et une douce paresse la gagnait peu à peu...

— Encore un peu de lait de poule, Mike ?

Occupé à mettre une bûche dans le feu, Mike se tourna vers sa tante Cori, qui tenait un pichet.

— Non, merci. J'en ai déjà assez pris.

— Il n'est pas assez fort à ton goût ? dit-elle sur un ton taquin.

— Il est parfait. Mais je ne peux plus rien avaler.

L'oncle Buck tapota son ventre bien rond en disant :

— Voilà ce que j'appelle un vrai bon dîner.

— Heureusement que Noël ne se fête qu'une fois par an, lui dit sa femme.

Mike sourit, en prenant place sur le sofa. Ses deux oncles, leurs épouses, et ses cousins, Blake et Mandy, sa tante Cori et son père s'assirent aussi. Les autres cousins, et le mari de tante Cori, étaient déjà dans l'autre pièce, en train de jouer sur la Play-Station que le petit cousin avait apportée.

— Nous pourrions jouer aux charades, dit sa mère en apportant un saladier rempli de petits papiers portant des titres de films.

Son père, qui détestait ce jeu, regarda le saladier d'un air renfrogné, tandis qu'elle le posait sur la table.

— Ou alors, on pourrait jouer plutôt au Pictionary, proposa-t-elle, d'une voix suave.

Le père de Mike détestait le Pictionary encore plus que les charades.

— Non, allons-y pour les charades.

Barbara se mit à rire.

— C'est bien ce que je pensais. Pour moi ça va. Les femmes gagneront quel que soit le jeu, n'est-ce pas, les filles ?

— Je crois que nous devrions mélanger les équipes, cette année, dit Josh. J'en ai marre de perdre.

Rebecca se fit une place entre Josh et le petit Brian qu'il tenait sur ses genoux, et jeta un coup d'œil amusé à son mari.

— Nous devrions peut-être manger un morceau de gâteau, avant de commencer, proposa-t-elle.

Un murmure de protestation général accueillit ses paroles.

— On est déjà trop gavés, pour le moment, dit tante Cori.

— D'accord. Alors, qui commence ?

Ils jouèrent pendant une bonne heure, s'interrompant une seule fois, se tordant de rire lorsque Barbara imita un samouraï.

Tandis que les femmes se félicitaient d'avoir gagné, Mike sentit l'agacement le démanger. Incapable de se tenir en place plus longtemps, il se leva et se réfugia dans la cuisine — mais sa tante Cori le rejoignit.

— Alors, Mike, dit-elle en le prenant par le bras. Comment vont tes amours, en ce moment ?

— Je suis trop occupé pour sortir.

Elle sourit d'un air entendu.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit. Sparky Douglas m'a demandé, pas plus tard qu'hier, pourquoi tu avais dormi au motel Timberline il y a deux semaines. Je lui ai répondu que je ne voyais qu'une seule raison...

Mike dissimula sa surprise. De rares personnes avaient mis le nez dehors, le jour où la tempête avait sévi, mais Sparky, l'homme à tout faire du motel, avait dû remarquer la voiture, et noté qu'il n'avait pas demandé de chambre.

— Les routes étaient fermées à cause de la tempête, et il se trouve que je connaissais quelqu'un qui s'était arrêté en ville.

— Quelqu'un ?

— Qui habite McCall, prétendit-il.

— Cette femme avec qui tu es sorti il y a deux ou trois ans?

Il fit signe que oui, soulagé de ce qu'elle avait conclu.

— Ta mère et moi, on continue d'espérer que tu vas te marier un jour, dit-elle avec une moue boudeuse.

— Un jour, peut-être, répondit-il.

Il essaya de se dégager, mais elle le retenait par le bras.

— Sparky m'a dit que Lucy Caldwell était au motel cette nuit-là. Tu le savais ?

Mike ne put s'empêcher de penser à Josh. Avait-il parlé ? Probablement pas. Si tante Cori avait su qu'il avait passé la nuit avec Lucy, elle le lui aurait déjà dit.

— En fait, oui. Je l'avais conduite en ville, elle se trouvait coincée chez elle, sans chauffage et sans eau.

— Oh, c'est vrai. Ta mère m'a appelée ce jour-là. C'est dommage que Lucy soit revenue, poursuivit-elle, en secouant la tête. Je croyais que toute cette histoire était derrière nous.

— J'imagine qu'elle est absente en ce moment, dit Mike, à voix basse.

Il ne tenait pas à ce qu'un membre de la famille entende le nom de Lucy. Il avait peur qu'ils fassent le lien qui avait échappé à sa tante.

— Ouais, elle a peut-être déjà quitté la ville, fit entendre son oncle Bunk, qui avait surpris la conversation. On dirait que personne ne l'a vue depuis deux ou trois jours.

Mike étouffa un juron lorsque sa mère s'en mêla à son tour.

— Lucy est partie, c'est ce que je viens d'entendre ?

Le soulagement contenu dans sa voix l'irrita.

— Elle s'est juste absentée pour les fêtes, dit-il.

— Qu'est-ce qui te fait dire qu'elle s'est absentée ? demanda Rebecca.

A présent, tout le monde avait dressé l'oreille.

— Elle a de la famille dans l'Etat de Washington.

— Comment est-elle allée à l'aéroport ?

Mike enfonça les mains dans ses poches, en s'efforçant de prendre un air indifférent.

— Avec sa voiture, je suppose.

— Ce n'est pas possible. Sa voiture est stationnée derrière la maison.

Mike plissa les yeux.

— Sa voiture se trouve où ?

— Derrière la maison. Nous l'avons vue ce matin, en allant faire du cheval, n'est-ce pas, Josh ?

Josh fronça les sourcils, sans répondre.

— Josh ? répéta Rebecca.

Il fit signe que oui, à contrecœur.

Sa mère secoua la tête.

— C'était trop beau pour être vrai.

Mike s'efforça de feindre l'indifférence, mais il sentit la mauvaise humeur l'envahir.

— Elle a peut-être demandé à quelqu'un de la conduire, dit-il.

— Probablement, ajouta Josh.

Mais Mike était loin d'être convaincu. Si quelqu'un avait emmené Lucy à l'aéroport, pourquoi aurait-elle mis sa voiture derrière la maison, où il n'y avait même pas de chemin ? S'il neigeait fort pendant son absence, elle retrouverait sa Mustang complètement ensevelie.

Elle n'aurait jamais pris ce risque. La seule raison qui l'avait poussée à cacher sa voiture était de faire croire à tout le monde qu'elle était partie. Parce qu'elle ne tenait pas à ce qu'on apprenne qu'elle passait Noël toute seule.

Dès qu'il réalisa que Lucy se trouvait dans la grande demeure victorienne avec pour toute compagnie le sapin qu'il lui avait offert, Mike commença à s'inquiéter. Pourquoi n'avait-elle pas simplement avoué qu'elle n'avait rien prévu, il aurait pu alors...

Pu quoi ? se demanda-t-il. Lui tenir compagnie ? C'était impossible. Il devait tirer un trait sur leur relation.

Il se passa la main dans les cheveux, et fit son possible pour se fondre dans le décor de cette fête, qui ne l'enchantait plus du tout. Mais au bout d'une demi-heure, il se sentit exaspéré, oppressé qu'il était par tous les parents qui l'entouraient.

Il marmonna qu'il se sentait fatigué, ne trouvant pas d'autre prétexte, et

s'excusa de devoir partir plus tôt.

Sa mère l'intercepta avant qu'il arrive à la porte.

— Mike... Tu es malade ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je crois que je couve quelque chose, marmonna-t-il.

— Mais si tu t'en vas maintenant, tu vas manquer l'ouverture des cadeaux.

— Je reviendrai ouvrir les miens demain matin, si tu veux bien.

Un voile d'inquiétude assombrit le visage de sa mère, et elle lui posa la main sur le front. Il détestait cette habitude de le traiter comme un petit garçon, mais il fut content d'avoir accepté ses soins, lorsqu'elle déclara qu'il lui semblait un peu fiévreux.

— Il ne faudrait pas que tu sois malade pendant le reste des fêtes, dit-elle. Va te reposer un peu.

Muni de cette bénédiction, il quitta la maison en essayant de se convaincre qu'il allait ignorer les sentiments inexplicables qui le submergeaient, et rentrer tout droit au ranch. Mais tout au fond de lui, il savait qu'il ne rentrerait pas.

Il allait passer voir Lucy.

Lucy fut réveillée par un bruit.

Elle retint son souffle, attendant de voir si le bruit recommençait. Quelques secondes plus tard, elle entendit un petit coup frappé à la porte.

Qui pouvait bien venir un soir de Noël, à près de 22 heures ?

De toute façon, elle ne répondrait pas. Pour commencer, elle n'était pas censée se trouver chez elle. Ensuite, elle redoutait que Smalley ne revienne la harceler, après avoir ingurgité quelques bières.

Elle s'accroupit, et se glissa vers la porte, se collant contre le mur, de façon à ne pas être vue, au cas où son visiteur déciderait de faire le tour de la maison, et de regarder à travers les fenêtres.

Elle espérait que l'intrus finirait par partir.

Mais il n'en fut rien. On frappa un autre coup, avec plus d'insistance, cette fois, et une voix lui parvint à travers la porte.

— Lucy, c'est moi, Mike.

Lucy se couvrit la bouche. Elle aurait préféré Smalley ! Pourquoi Mike

n'était-il pas avec sa famille ? Était-il rentré chez lui plus tôt, et avait-il aperçu les lumières du sapin ? Comment avait-elle pu être assez idiote pour s'endormir en les laissant allumées ?

— Je sais que tu es là, dit-il. Et je ne partirai pas avant de t'avoir vue, alors tu ferais mieux d'ouvrir.

Il était inutile de continuer à faire semblant. Elle se releva en soupirant, et ôta le verrou. Elle avait horreur de paraître misérable, surtout aux yeux de Mike ou de sa famille, mais elle ne voyait aucun moyen d'y échapper ce soir. D'autres personnes passaient le soir de Noël dans la solitude, mais certainement pas à Dundee, ni chez les Caldwell.

Elle ouvrit la porte et réussit à sourire.

— Tu viens m'emprunter un œuf ou un peu de sucre ?

Il ne répondit pas, devant son ton faussement léger. Il se tenait sur le perron, les pouces accrochés à ses poches. Elle n'arrivait pas à distinguer l'expression de son visage, à cause de l'obscurité et de l'ombre que faisait son chapeau, si bien qu'elle songea une seconde à allumer la lumière. Mais elle eut peur de révéler ainsi la joie qu'elle éprouvait de le voir.

— Quelque chose ne va pas ?

— Pourquoi m'as-tu dit que tu partais pour les fêtes ?

— Parce que j'en avais l'intention. Mais au dernier moment, je me suis dit que ce serait agréable de...

— De quoi ? demanda-t-il, voyant qu'elle ne trouvait pas ses mots.

— De passer Noël tranquillement chez moi.

— Seule.

— Bien sûr, pourquoi ? dit-elle en levant le menton avec défi.

— Tu n'avais nullement l'intention d'aller chez tes frères, pas vrai ?

Elle s'appuya contre le linteau.

— Que veux-tu de moi, Mike ?

Il la regarda d'un air inquisiteur, sans répondre.

— Tu veux m'entendre dire que je n'ai nulle part où aller ? Que je ne suis pas aussi proche de mes frères que tu l'es de ta famille ? D'accord. C'est vrai. Mais cela ne me dérange pas.

— Foutaises.

— Qu'est-ce que je suis censée comprendre ?

— Que tu es un être humain comme les autres.



Ses yeux brillaient dans l'obscurité, et lui donnaient l'impression qu'il voyait clair en elle. Elle s'efforça de rassembler sa fierté, et fit un signe de tête vers la camionnette.

— D'accord, je suis un être humain. Maintenant tu peux rentrer chez toi avant qu'on ne te voie ici. On pourrait penser que tu n'es pas venu juste jouir du spectacle de mon Noël lamentable.

— Je ne suis pas venu me réjouir du spectacle.

— Pourquoi es-tu là alors ?

Il la considéra un instant, avant de déclarer :

— Parce que j'avais envie de te voir.

Leurs regards s'enchaînèrent, et Lucy se sentit submergée par une vague de désir impétueux.

— D'ici à deux ou trois mois, je serai partie, dit-elle.

Il s'approcha très près d'elle.

— Alors, nous devrions cesser de perdre un temps précieux, répondit-il.

Le cœur de Lucy s'arrêta de battre devant ce que suggérait le ton de sa voix.

— Mike...

Il promena un doigt sur sa joue, puis se pencha pour lui donner un baiser, la réduisant au silence. Elle ferma les paupières et sentit la main de Mike se poser sur sa nuque.

— Je veux passer la nuit avec toi, dit-il doucement.

Lucy sentit sa gorge se serrer, mais elle ouvrit les yeux et dit ce qu'elle croyait être mieux pour tous les deux.

— Il vaudrait peut-être mieux pour toi que tu rentres chez toi.

Il avait dû percevoir le manque de conviction dans ses paroles, car il la serra plus fort contre lui.

— Impossible.

Elle lui adressa un sourire de séductrice.

— Et si je ne te laissais pas entrer ?

— Je te supplierais, murmura-t-il, en lui embrassant le cou.

Lucy ne put retenir un petit rire.

— Tu ne ferais pas cela.

— Mais si, et je me mettrais à genoux.

Il parcourut sa peau de petits baisers, qui la firent frissonner des pieds à la tête.

— Et toi, Lucy, tu continuerais à me repousser ?

— Si c'était pour mon bien, oui.

D'un geste possessif, il enferma les fesses de Lucy dans ses mains, pour la coller contre lui.

— Nous nous occuperons de ce qui est bien pour nous plus tard.

La raison exhortait Lucy à se dégager tout de suite des bras de Mike et à le renvoyer chez lui. A quoi bon s'attacher encore davantage à un homme qu'elle ne pourrait jamais avoir ? Mais c'était la nuit de Noël, une nuit magique où tout pouvait arriver, et elle ne put lui résister...

Elle fit tomber son chapeau d'une chiquenaude, et passa les doigts dans ses cheveux, puis leurs bouches se scellèrent dans un profond baiser d'affamés. Un baiser sans aucune retenue qui exprimait tout ce qu'elle n'avait pas su dire.

— Je considère que cela veut dire oui, lui dit-il avec un sourire diabolique.

Il la saisit à bras-le-corps, la serrant sur sa poitrine, puis ouvrit en grand la porte d'un coup de pied, et porta la jeune femme à l'intérieur.

— Et ton pick-up ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Redemande-le-moi lorsque je pourrai penser à autre chose qu'à toi.

— Pourquoi n'es-tu pas plus proche de tes frères ?

A contrecœur, Lucy émergea de sa douce somnolence.

— J'admire mes frères, mais... mais ils sont assez complices tous les deux, et j'ai l'impression qu'ils ne me comprennent pas toujours.

— C'est quoi, ne pas te comprendre ? demanda-t-il.

— Tu ne me trouves pas follement complexe ? dit-elle sur un ton taquin, dans l'espoir de changer le climat sérieux de la conversation.

Mais cela ne servit à rien.

— C'est vrai que tu es complexe. Je n'ai jamais connu personne comme toi. Tu serais prête à tout pour préserver ton amour-propre et ta fierté, c'est un truc que mon sens pratique m'empêche de bien saisir. Mais ce que je ne comprends pas du tout, c'est pourquoi tes frères ne s'occupent pas plus de toi.

— Je me suis prise en charge dès l'âge de dix-huit ans. En fait, je m'assumais déjà, bien avant.

— Il n'empêche qu'ils te laissent tomber.

— Il est tard. Tu n'es pas fatigué ?

— Tu n'as pas envie d'en parler ?

— Non.

— Pourquoi ?

— On a la famille qu'on peut. Je ne tiens pas à parler de la tienne, non plus.

Il lui massa les épaules pour la détendre.

— Je comprends que tu ne veuilles pas parler de ma famille, dit-il. Mais je ne m'explique pas pourquoi Sean et Kyle t'ont laissée toute seule pour Noël. Cela me met hors de moi.

— Je leur ai dit que j'étais chez des amis, d'accord ? Je n'avais pas envie d'aller à Seattle.

Elle tenta de se dégager, mais le bras de Mike se resserra autour d'elle.

— Reste là. On peut faire autre chose que l'amour, non ?

— Si tu veux parler, on peut trouver d'autres sujets.

Elle avait horreur d'évoquer ses rapports tendus avec ses frères, car cela réveillerait le passé et la façon dont Red avait saccagé leurs vies. Lucy nourrissait envers sa mère un mélange d'amour et de haine, et il lui était douloureux d'approfondir cette ambivalence. Surtout en présence de Mike, qui ne voyait que les côtés négatifs de Red, ce qui le rendait incapable de saisir les sentiments qu'elle éprouvait.

— D'autres sujets ? reprit-il.

— Oui.

— Comme le temps qu'il fait ? On pourrait parler du temps, pas vrai ? Et de l'avancement de tes travaux. Est-ce assez neutre pour toi ?

Elle le poussa et s'assit.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Il y a simplement certaines choses que j'aimerais comprendre.

— Quelles choses ? dit-elle avec un regard furieux.

Il la considéra, calmement, le visage grave. Elle avait cru qu'en haussant le ton, elle le ferait se taire, mais il paraissait encore plus décidé à la pousser dans ses retranchements.

— Je veux savoir, tout d'abord, pourquoi tu t'accroches à cette vieille maison. Ensuite je veux savoir ce que tu as fait au cours des six dernières années, et ce que tu comptes faire pendant les six à venir. Et enfin, je veux savoir pourquoi tu n'avais jamais couché avec un homme, et pourquoi tu fais si peu confiance aux autres alors que cela t'isole complètement.

Elle fut prise au dépourvu. Un sentiment de panique la submergea. Mike lui en demandait trop. Si elle voulait se cuirasser, et survivre, lorsqu'il devrait inévitablement choisir entre elle et sa famille, il ne fallait pas qu'elle se livre trop...

— Nous avons passé un bon moment, mais je crois qu'il est l'heure de rentrer chez toi, conclut-elle bien vite.

— Tu n'y arrives pas, n'est-ce pas ? dit-il, sans bouger.

Le défi qu'il lui lançait la piqua, mais elle était incapable de répondre. Ses yeux se brouillèrent de larmes. Pourquoi ne les laissait-il pas vivre l'instant présent en oubliant tout le reste ?

— Je voudrais savoir ce que tu ressentais pour Morris, dit-il doucement. Pourquoi n'es-tu pas venue à son enterrement ?

Au nom de Morris, elle sentit monter les larmes. En maudissant sa faiblesse, elle espéra que Mike n'avait rien vu — il avait vu...

— Allez, Lucy, dit-il doucement. Parle-moi.

Elle fit tout pour résister et demeurer inflexible, mais ses émotions prirent le dessus. Mike l'attira vers lui, l'entoura de ses bras, lui posa un baiser sur la tempe.

— Tout va bien, dit-il, tandis que les larmes coulaient. Il n'y a que toi et moi, ici.

Faire l'amour avec Mike était tout naturellement la manifestation physique de ce qu'elle avait toujours éprouvé pour lui, mais parler du passé, évoquer des questions et des sentiments qui lui faisaient encore mal, lui paraissait au-dessus de ses forces.

Il attendit, patiemment.

Très bien, s'il tenait à découvrir l'horrible vérité, elle allait la lui révéler.

Elle prit une profonde inspiration, et se mit à parler.

— Je me souviens que j'entendais les coups du lit contre le mur, dans la chambre de ma mère. Je détestais ce bruit. Je mettais la télé si fort qu'elle résonnait dans toute la maison.

— C'était quand mon grand-père était avec ta mère ?

— Non. Je crois que Morris était impuissant déjà. Du moins, c'est ce que ma mère m'a hurlé, au cours d'une dispute.

— Donc, tu es en train de me dire que Red trompait mon grand-père, ici, dans sa propre maison ?

Lucy acquiesça.

— Un jour, alors que ma mère était avec un homme dans la chambre, et que la télé beuglait, le téléphone a sonné. C'était Morris. « Comment va ma fille ? Tu as fini tes devoirs ? Où est ta mère ? »

Elle attendit, mais Mike demeura silencieux.

— Je lui ai menti. Je lui ai dit qu'elle était chez le coiffeur.

— Si tu détestais vraiment ce que faisait ta mère, pourquoi n'as-tu pas essayé d'arrêter tout ça en disant la vérité à Morris ?

— Je ne pouvais pas, dit-elle. J'étais terrorisée. Si Morris avait tout découvert, il... il nous aurait quittées.

— Tu avais peur d'être jetée dehors ? Ou de reprendre la vie d'avant ?

— J'avais peur de perdre la seule personne qui m'aimait sincèrement.

Cette affirmation la mettait à nu, songea-t-elle, mais tant pis. Il avait voulu savoir? Elle venait de tomber le masque.

— Tu aimais Morris, alors.

Elle fut incapable de répondre.

— Malgré tout, tu n'es pas revenue lorsqu'il est mort...

— Afin d'éviter ma mère. Et de ne pas perturber ta famille. Je voulais que Morris ait un enterrement digne et paisible.

Le silence s'installa. Mike caressait doucement le dos de Lucy.

— Est-ce qu'il a eu une belle cérémonie ?

— Oui, dit évasivement Mike avant d'ajouter : Qui étaient les hommes qui couchaient avec ta mère? Je les connais ?

— Je ne te le dirai pas. Tu les haïrais.

— Certains d'entre eux font peut-être partie de mes amis.

— Peut-être pas de tes amis, mais certainement de tes relations.

En l'entendant jurer, Lucy s'assit et, d'un geste impatient, s'essuya la joue.

— C'est toi qui as insisté pour tout savoir, dit-elle d'un ton accusateur, alors ne te plains pas ! Et maintenant, rhabille-toi et va-t'en.

— Lucy..., dit-il en lui prenant le bras.

— Quoi ?

— Viens près de moi.

— Non.

— Si. Laisse-moi dormir avec toi.

— Ce n'est pas la peine. Ne te crois pas obligé de rester.

— Je ne le fais pas pour toi, murmura-t-il en lui caressant le bras. Je le fais parce que je suis bien... Tellement bien avec toi.

Mike respira profondément, s'imprégna du parfum agréablement frais de Lucy. Le soleil, qui commençait à envahir la chambre, vint lui rappeler qu'il devait penser à s'occuper des chevaux puisque Fernando avait pris ses congés de Noël.

Mais, après tout, c'était Noël, pour lui aussi, et il n'avait pas envie de quitter Lucy.

Il glissa la main sur le ventre nu de la jeune femme, puis caressa ses seins, et se pencha sur elle alors qu'elle ouvrait lentement les yeux.

— C'est déjà le matin ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Je croyais que tu étais parti.

Il la contempla : ses cheveux tout ébouriffés, ses yeux encore embués de sommeil, ses joues rosies par l'amour... et il fut touché par son expression d'abandon total.

— Je suis en train de penser à une expression.

— Laquelle ?

— Etre confronté à un dilemme.

— Et je suis certaine que cela n'a rien à voir avec moi.

— Absolument rien, prétendit-il.

— Tu n'as pas déplacé ta camionnette.

— Tu ne m'as pas laissé une seconde de libre, dit-il avec un petit rire.

Elle lui fit un sourire malicieux.

— Ne t'en prends pas à moi si tu te fais attraper.

— Mais c'est entièrement ta faute. Je n'ai pas eu la force de partir. C'est dur, pour un homme de mon âge, de suivre, avec une femme jeune comme toi.

— Une femme jeune, tu dis ?

— Excuse-moi. Une femme, tout court.

— Arrête. Une femme *jeune*, un homme *de ton âge*. Pourquoi insistes-tu sur ce point ?

— Je vais avoir quarante ans, Lucy.

— Ah bon ? Je n'en savais rien, dit-elle, feignant l'étonnement. Tu aurais pu me le dire plus tôt. Il ne se serait rien passé cette nuit, si j'avais su que tu étais vieux.

— Je dis simplement que, quinze ans d'écart, c'est beaucoup.

— Tu le dis trop souvent.

Cela avait-il vraiment de l'importance ? Bien d'autres choses risquaient de les séparer, en dehors de l'âge. La proposition du sénateur Holbrook, par exemple, songea Mike.

— Je le dis parce que je le pense, répondit-il à Lucy.

Elle secoua la tête.

— Tu devrais partir avant que quelqu'un ne découvre ton crime. Je te rappelle que ton pick-up est garé juste devant chez moi.

En prononçant ces paroles, elle venait de nouveau d'ériger ces terribles barrières qui la séparaient des autres, y compris de lui.

— Lucy...

Elle le repoussa au moment où il voulut l'attirer vers lui.

— Ne me sous-estime pas, Mike. Je comprends ta situation.

— Cette nuit a été fabuleuse. Je ne voudrais pas te perturber.

Elle eut un léger haussement d'épaules.

— Je ne suis pas du tout perturbée. C'est la nuit de Noël.

— Ce qui veut dire ?

— Que, toi et moi, c'était juste un joli rêve.

Les moments d'intimité qu'ils avaient partagés étaient bien réels, pourtant. Mike ne demandait qu'à recommencer. Même, au lieu de lui expliquer raisonnablement pourquoi ce serait une pure folie d'envisager une relation sérieuse, il n'avait envie que de l'embrasser et de lui faire l'amour.

Que lui arrivait-il ? Il avait toujours gardé la tête froide, dans ses rapports avec les femmes, il avait toujours su se détacher d'elles facilement... Il fallait dire que, jusque-là, son cœur ne s'était jamais enflammé.

Il se ressaisit, essaya de se persuader que ses sentiments n'étaient pas vraiment engagés dans cette histoire, et il se leva pour rassembler ses vêtements. Lucy était jeune et belle, elle était incomprise et méprisée — voilà pourquoi elle le troublait et éveillait son instinct protecteur. Cela s'arrêtait là. Bientôt, il lui soumettrait l'offre du sénateur Holbrook et cela mettrait un terme définitif à leur relation amoureuse.

Mais pas tout de suite. Pour le moment, il devait rentrer chez lui et mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Il en était là de ses réflexions quand des coups frappés à la porte d'entrée le surprirent.

Lucy se sentit pâlir tandis que les coups redoublaient.

— Qu'est-ce que je fais ?

Mike se dépêcha de s'habiller.

— C'est qui, d'après toi ?



— Je n'en ai aucune idée. La seule personne qui vient ici est M. Sharp, mais il est en congé jusqu'au 2 janvier.

Il ferma son pantalon, chercha sa chemise.

— Peut-être que si je ne réponds pas, il va s'en aller.

Mais elle comprit qu'elle se trompait car les coups reprirent avec plus d'insistance encore.

— Descends ouvrir, dit-il.

— Et pour ta camionnette ?

— J'en ai plusieurs. Dis que tu me l'as empruntée.

— D'accord.

Elle voyait bien qu'il savait, comme elle, que cette excuse ne tromperait personne. Mais c'était la seule façon d'expliquer la présence de la camionnette dans son allée. Elle passa son peignoir, quitta la chambre.

— J'arrive, cria-t-elle en arrivant près de la porte.

Les coups cessèrent aussitôt.

Elle s'approcha de la fenêtre, écarta le rideau et vit les épaules et le dos d'un homme de la stature de Mike. Au moment où il se retourna, elle se figea : Josh... C'était Josh.

— Oh, non, dit-elle dans un souffle.

Elle jeta un regard en arrière, se demandant si elle devait avertir Mike avant d'ouvrir la porte.

— Bon sang, Lucy. Je sais que tu es là. Ouvre.

Josh avait certainement vérifié que Mike n'était pas au ranch, et elle comprit qu'il était inutile de le mener en bateau.

Elle s'assura donc que sa robe de chambre était bien fermée, et ouvrit la porte à un Josh Hill tout empourpré.

Il parcourut des yeux le désordre de sa tenue, ses cheveux ébouriffés, et elle vit qu'il serrait les dents.

— Où est-il ?

Lucy se raidit au ton glacial de sa voix, mais avant qu'elle puisse dire un mot, Mike descendit, tout habillé, et répondit lui-même.

— Ici. Qu'est-ce que tu veux ?

Les deux frères se défièrent.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? lança Josh.

Mike lui jeta un regard noir.

— Mêle-toi de tes affaires, petit frère.

— Ce sont mes affaires, précisément. C'est Noël, le moment est mal choisi pour prendre ce genre de...

Il regarda Lucy avec mépris, avant de terminer sa phrase.

— ... risque. Ton pick-up est devant, au vu et au su de tout le monde. Qu'est-ce que tu es en train de faire ? De rendre ces fêtes mémorables en brisant ta famille ?

— Sors d'ici avant de dire un truc qui risque de me mettre en colère pour de bon. Tu n'as aucun droit de te mêler de ça.

— Aucun droit ? Alors que tu es en train de ruiner ta famille ! Tout ça pour la fille de Red ! Une fille facile à...

— Josh ! coupa Mike avec violence. Fais attention à ce que tu dis, je t'avertis.

Lucy eut peur. Les deux frères allaient-ils en venir aux mains ? Elle s'interposa.

Mike l'écarta.

— Tu as dit à maman que tu te sentais mal hier soir, reprit Josh.

— Oui, et alors ? Tu trouves à redire à ça aussi ?

Josh se passa la main dans les cheveux.

— Moi, non. Seulement, maintenant, figure-toi que maman est en route pour chez toi, histoire de voir comment tu vas.

Mike blêmit.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Elle m'a téléphoné pour me demander de te rendre visite. Elle s'inquiète que tu ne répondes pas au téléphone. « Pauvre Mike, pas de chance d'être malade pour Noël. » Bref, elle a fini par prendre la route : elle t'apporte les cadeaux que tu as laissés hier soir, quand tu nous as faussé compagnie... juste au moment où tu as appris que notre nouvelle voisine était seule ici.

Mike ne répondit pas. Lucy se demanda même s'il écoutait encore. Il paraissait préoccupé, comme s'il cherchait quelque chose.

— Si tu cherches ton chapeau, il est dehors... Ce qui en dit long sur ce qui s'est passé hier soir.

Lucy se sentit devenir cramoisie, mais Mike fit comme si les paroles de Josh ne lui faisaient ni chaud ni froid.

— Je le prendrai en sortant, dit-il en s'adressant à Lucy. Je dois y aller.

Elle recula afin que Mike ne se sente pas obligé de lui donner un baiser d'adieu ni même une poignée de main. Elle lui fit juste un signe de la tête.

— J'espère que ça ira, dit-elle seulement.

Mike hésita. Lorsqu'il jeta un regard vers le sapin, Lucy se sentit de nouveau gênée, car il sembla noter qu'il n'y avait pas de cadeau au pied de l'arbre. Puis il franchit rapidement la porte, et elle pria pour qu'il arrive chez lui avant Barbara.

Mike évita le regard de Josh en sortant. Il trouva son chapeau, prit ses clés au fond de sa poche. Il était déjà monté dans sa voiture, lorsque Josh lui adressa la parole.

— Une fois ne t'a pas suffi ? lui demanda celui-ci en passant pour rejoindre son propre véhicule.

Mike ne répondit pas, mais il savait que Josh faisait allusion à la nuit qu'il avait déjà passée au motel avec Lucy.

— Qu'est-ce qui se passe, Mike ? insista Josh.

— Rien.

— Est-ce que tu vas cesser de la voir ?

Mike lui jeta un regard mauvais. Bien sûr qu'il allait cesser de la voir. Lui et Holbrook avaient l'intention de faire monter les enchères sur la maison, jusqu'à ce que Lucy ne puisse plus dire non. Alors, après cela, elle plierait bagages avant la fin de la semaine. Et il ne pourrait plus faire autrement que de « cesser de la voir ».

Malheureusement.

Car il n'avait aucune envie de la perdre de vue, désormais. Elle s'était bien installée dans son cœur.

— Je maîtrise la situation, prétendit-il pourtant avec brusquerie.

— Laisser ton chapeau dans la neige et ta camionnette dans l'allée, alors que tu aurais pu venir ici discrètement, me fait plutôt croire le contraire. Pourquoi n'as-tu pas pris des précautions ?

— Partons d'ici, grommela Mike.

Il n'avait pas envie d'expliquer qu'il ne pouvait pas venir en cachette, et jouer la comédie. Qu'il respectait trop Lucy, désormais, pour la traiter comme s'il avait honte d'être vu en sa compagnie.

Les bras chargés de cadeaux, Barbara descendit de sa Cadillac, et se dirigea vers la porte d'entrée. Mike tombait rarement malade, et lorsque cela lui arrivait, il n'en faisait pas état. C'est pourquoi cette indisposition, suffisamment grave pour lui faire quitter la soirée de Noël, l'avait inquiétée.

— Mike, c'est maman, dit-elle en entrant.

Elle s'était attendue à le trouver alité, mais il vint au-devant d'elle tout habillé et apparemment plus en forme qu'elle ne l'espérait.

— Oh, tu es debout ?

— Oui. Joyeux Noël, dit-il en l'embrassant et en la débarrassant des cadeaux. Tu es venue seule ?

— Ton père était au téléphone avec son frère, et je lui ai laissé tout le temps de souhaiter un joyeux Noël au reste de la famille. Pourquoi n'as-tu pas répondu quand je t'ai appelé ce matin ?

Il s'éclaircit la voix.

— Je devais être dehors avec les chevaux.

— Tu vas mieux ?

— Je me sens bien, dit-il en évitant son regard.

— Bon, tant mieux.

Elle désigna les paquets qu'elle avait apportés.

— Ouvre tes cadeaux. J'étais impatiente de savoir si tu allais aimer ce que ton père et moi t'avons offert. Je suis ravie de ma nouvelle machine à coudre, tu sais. Mais tu n'aurais pas dû dépenser tout cet argent.

— Je me suis dit qu'elle te serait très utile.

— Tu as eu raison.

Il sortit son paquet de dessous les autres, et déchira l'emballage. Il souleva le couvercle de la boîte, et jeta un regard surpris à l'intérieur.

— De nouvelles bottes ?

— J'ai pensé qu'elles seraient parfaites pour toi.

— Je n'en ai jamais eu d'aussi belles, dit-il.

— Essaie-les.

Elle les avait choisies en cuir noir, sobres, et viriles, comme lui et comme il les aimait.

— Elles me vont, déclara-t-il en se mettant debout.

Barbara sourit avec fierté en le regardant traverser la pièce. Elle avait du mal à réaliser que son aîné allait avoir quarante ans. Il avait été un enfant merveilleux, avait traversé une petite crise d'adolescence, comme la plupart des garçons, mais il était devenu un homme bien.

Elle se sentit soudain bénie des dieux. Elle avait craint que ce Noël ne soit un moment difficile, à cause du retour de Lucy, mais rien n'était venu gâcher les fêtes. Comment aurait-elle pu ne pas être heureuse, avec deux fils si magnifiques ?

Elle se leva et prit Mike dans ses bras.

— Je t'aime, tu le sais ? Je suis si fière de toi, et de Josh.

— Merci, maman, dit-il, d'une voix émue.

Et lorsqu'il s'écarta, elle crut voir une ombre d'anxiété dans ses yeux.

Lucy passa les deux ou trois heures qui suivirent à nettoyer la maison, l'esprit préoccupé par la visite de la mère de Mike. Non pas que la maison soit sale — elle avait déjà fait le ménage la veille — mais elle avait besoin de s'occuper, d'éviter de penser. Elle ne pouvait rien faire d'autre, car tout le monde passait Noël en famille et les magasins étaient fermés.

Elle ouvrit les cartes de ses frères, trouva un chèque de cinquante dollars dans celle de Sean, et un chèque-cadeau de la part de Kyle. Elle sourit devant les photos des enfants, puis fourra le tout dans son portefeuille. Elle attendit ensuite leur coup de fil, qui arriva en fin de matinée. Ils échangèrent les vœux d'usage, et elle écouta ses neveux et nièces la remercier avec effusion pour ses cadeaux. Elle raccrocha, et se demanda comment occuper le reste de la journée.

Au bout d'une heure passée devant la télévision, elle décida d'aller rendre visite aux chevaux de Mike. Elle n'avait pas mis les pieds à l'écurie depuis son retour à Dundee, et elle espérait que les animaux qu'elle aimait depuis toujours lui apporteraient un peu de paix.

Elle prit son manteau et ses bottes, et fourra quelques pommes dans ses poches avant de se diriger vers la porte.

Le ciel était limpide, sans un nuage, mais le vent glacial la saisit et elle faillit retourner chercher un bonnet et une écharpe. Elle aurait bien aimé que Mike l'appelle pour lui dire comment s'était passée sa matinée avec sa mère, mais elle se hâta de penser à autre chose. Il lui fallait se protéger de Mike, si elle voulait quitter Dundee sans nouvelles cicatrices au cœur.

Elle emprunta le long sentier qui contournait la propriété, ne voulant pas sauter la barrière comme lorsqu'elle était plus jeune. La marche lui permit de se réchauffer avant d'arriver aux écuries.

Tandis qu'elle secouait la neige de ses bottes, elle entendit les chevaux bouger et renâcler, sentit l'odeur familière de foin et de crottin. Morris l'avait parfois emmenée monter à cheval, mais pas très souvent. Il n'avait jamais le temps. Sa mère s'en était désintéressée. Quant à ses frères, ils n'aimaient pas l'avoir dans leurs pattes.

Elle s'arrêta un instant devant l'entrée, écoutant attentivement les bruits pour s'assurer qu'elle ne risquait pas de tomber sur l'un des palefreniers.

Lorsqu'elle ouvrit enfin la porte, elle se rendit compte que rien n'avait changé. Les box étaient garnis de paille fraîche, et les chevaux mastiquaient paisiblement, protégés du froid par des couvertures blanches.

Lucy reconnut immédiatement le grand étalon noir qui occupait le premier box, le joyau du haras des frères Hill. Il était arrivé l'année même où elle avait quitté la ville. Il s'appelait Minuit, si ses souvenirs étaient exacts.

— Tu es toujours là, mon joli ? murmura-t-elle en le laissant lui renifler la main.

Le cheval secoua la tête et dilata les narines avec méfiance, devant cette présence étrangère. Lorsqu'elle tenta de lui caresser le nez, il sautilla en donnant des coups de queue.

Une tranche de pomme le fit revenir près d'elle.

— C'est ça, mon joli, dit-elle d'une voix caressante. Tu es magnifique, tu le sais ?

Après un deuxième quartier de pomme, il la laissa lui tapoter le cou.

— Voilà, dit-elle avec un sourire. Tu vois ? Ne le répète à personne, mais je ne suis pas aussi méchante qu'on le dit.

— Votre vraie nature est donc une sorte de secret ?

Son sourire s'évanouit. Elle se retourna, et vit Josh campé à l'entrée.

Gênée, elle remit les pommes dans la poche de son manteau, et tenta une sortie par une autre porte afin de ne pas avoir à passer devant lui.

— Désolée, je ne savais pas que vous étiez là. Je... C'est une bête magnifique, dit-elle en désignant Minuit.

Elle fit demi-tour, et se prépara à filer avant d'avoir à subir, encore une fois, le mépris de Josh. Mais il l'arrêta en faisant une remarque qui la surprit.

— Je ne savais pas que vous aimiez les chevaux.

Elle ralentit, touchée par le ton conciliant.

— Je... heu... Oui. Et bien sûr vous possédez les plus beaux...

— La qualité des chevaux est primordiale, lorsqu'on fait de l'élevage.

— Tout à fait.

— Vous espériez voir Mike ?

— Non, je suis venue dire bonjour à mes vieux amis. Je passais beaucoup de temps dans votre écurie, autrefois. Mais à l'époque, heureusement pour moi, je passais inaperçue, ajouta-t-elle avec un petit

rire.

— Cela ne me dérange pas que vous veniez voir les chevaux.

— Tant que je reste à l'écart de votre frère, pas vrai ?

— Cela est très compliqué, Lucy. Mes raisons sont peut-être différentes de ce que vous pensez.

Elle en doutait. Il ne la trouvait pas assez bien pour Mike, et tout le monde devait partager cet avis, voilà tout.

— Bien, reprit-elle, comme je vous l'ai dit, je ne suis pas venue ici pour Mike. Et ce qui s'est passé cette nuit ne se reproduira pas. De toute façon, je vais partir bientôt.

— Quand ?

— Dès que les travaux seront terminés.

— Qu'allez-vous faire de la maison, alors ?

— Mike m'a dit qu'il voulait l'acheter.

— Donc vous allez la lui vendre ?

Elle fit signe que oui.

— Pourquoi ?

— Je vous demande pardon ?

— Pourquoi acceptez-vous de la lui vendre, finalement ?

— Je n'en sais rien. Il est inutile de la laisser inoccupée après tous les travaux que je fais faire.

— Ce n'est pas très cohérent.

— Qu'est-ce qui n'est pas cohérent ?

— Votre excuse. Vous l'avez laissée inoccupée pendant des années. C'est d'ailleurs pourquoi elle a besoin de cette remise en état.

— Les choses ont changé.

— Vous tenez à Mike, n'est-ce pas ? C'est cela qui a changé.

Lucy ignore ces douces paroles, car la vie était plus facile pour elle lorsqu'elle cachait son jeu.

— Tout s'est bien passé avec votre mère ? demanda-t-elle, au lieu de répondre.

— Très bien.

Elle en fut soulagée.



— Tant mieux, dit-elle, tournant le dos pour s'en aller.

Mais il la retint.

— Je comprends ce que Mike vous trouve. Vous êtes jolie, jeune et intelligente. Pas du tout ce que nous pensions. Seulement...

Elle prit une profonde inspiration et se prépara à entendre le pire.

— Seulement?

Il parut choisir soigneusement ses mots.

— Vous devez comprendre qu'une relation entre vous et Mike ne pourrait pas marcher, Lucy. Moi, je serais prêt à l'accepter, mais ma famille ne le pourra jamais. Quant à Mike, il réussirait peut-être à vous donner la priorité pendant quelque temps, puis le conflit finirait par le ronger, et vous détruire tous les deux.

— Il n'y a pas de danger qu'il me donne la priorité.

La nuit passée, Mike avait été sincère, mais tout cela n'était qu'un rêve. Vu sa réputation à Dundee, il ne pouvait même pas se montrer avec elle en public.

— Je ne le lui demanderais jamais, ajouta-t-elle.

— Vous l'aimez donc à ce point ?

Lucy lui jeta un regard noir. Elle détestait livrer ses sentiments, mais elle jugea inutile de prétendre qu'elle n'aimait pas Mike. Josh avait lu en elle trop facilement.

— Prenez soin de lui, lorsque je serai partie, d'accord?

— Désolé. Je n'avais pas l'intention de vous blesser.

Elle réussit à grand-peine à lui sourire.

— Je sais.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, papa. Que se passe-t-il ?

Garth Holbrook cligna des yeux et fixa son fils. Gabe était assis dans son fauteuil roulant, à côté du sapin de Noël.

— Rien. Je suis un peu préoccupé par la campagne, c'est tout.

Il n'était pas certain d'avoir convaincu Gabe, mais que pouvait-il répondre ? Qu'il se faisait un sang d'encre ? Depuis le moment où Lucy avait déterré le passé, Garth avait perdu la paix de l'esprit.

— Garth, tu veux un verre de vin ? demanda Celeste, depuis la porte de la cuisine.

Sa femme était encore jolie, bien qu'un peu enveloppée. Il avait toujours admiré ses yeux bleus et sa chevelure brune, que Gabe tenait d'elle. Il aurait souhaité que leur union aille au-delà de la relation affectueuse qu'ils avaient toujours entretenue.

Il regarda les emballages déchirés, et les boîtes qui gisaient à ses pieds. Les cadeaux qu'ils avaient échangés ce matin de Noël en disaient long. Elle lui avait offert une cravate, un pantalon, et une serviette ; il lui avait acheté une série de casseroles de luxe, et un assortiment de couteaux de cuisine. Uniquement des cadeaux utilitaires — bien qu'il ait eu plutôt envie de lui offrir de la lingerie transparente, vue dans un catalogue de vente par correspondance.

A cette idée, il éprouva une montée de désir qu'il refoula à grand-peine. Il se gardait bien d'acheter des dessous à Celeste. D'ailleurs, elle s'était empressée de jeter le catalogue qu'elle jugeait « vulgaire » et « immonde ».

— Je veux bien un verre de vin, Celeste, merci.

Elle lui jeta un regard bizarre, et il se rendit compte qu'il lui avait parlé comme à une étrangère. Il lui sourit pour se rattraper.

Satisfaite, elle alla chercher le vin dans la cuisine. Celeste estimait que le rôle d'une parfaite épouse d'homme politique consistait à faire la cuisine, entretenir la maison, être aux petits soins pour lui, sourire devant les photographes, et contribuer aux œuvres de bienfaisance. Sur tous ces points, elle était irréprochable. Malgré tout, Garth se sentait frustré — et, parfois, quand la tension était trop forte, il était allé voir Red...

Il examina de nouveau les emballages des cadeaux, en se demandant comment Lucy Caldwell avait passé Noël. Mike lui avait dit qu'elle était partie pour les fêtes, sans doute chez ses frères.

Donc, elle avait de la famille ; elle n'avait donc pas besoin de lui. Alors pourquoi cherchait-elle à le détruire ?

Au fond de lui, il éprouvait une certaine curiosité. Était-il possible qu'elle soit sa fille ? Red avait-elle menti en affirmant qu'elle prenait la pilule ?

Le téléphone sonna, et il retint son souffle. Il s'attendait toujours à ce que Lucy l'appelle pour le harceler et faire éclater un scandale. Mais il entendit Celeste souhaiter un joyeux Noël à sa sœur.

— Tu crois que nous arriverons à quatre cent mille dollars ?

La campagne, la collecte de fonds — les seuls sujets de conversation qui intéressaient Gabe... Mais au moins il parlait de quelque chose.

— Au train où on va ? Bien sûr que nous y arriverons. Je n'ai jamais eu de meilleur collaborateur que toi. Je pense que tu devrais te présenter dans quelques années.

La grimace qui déforma le beau visage de Gabe lui indiqua que son fils ne tenait aucun compte des projets qu'il pouvait échauffer. Gabe détestait se projeter dans l'avenir.

— En admettant que nous y arrivions, est-ce que quatre cent mille suffiront ?

Si jamais Lucy soufflait mot de ce qui se trouvait dans le journal de sa mère, aucune somme d'argent ne suffirait. Mais Garth opina en souriant.

— Bien sûr, répondit-il. Butch Boyle n'a que trop sévi déjà. Il est grand temps qu'on le flanque à la porte.

Cependant, il devait avoir le regard vague, ou bien son ton manquait de conviction, car Gabe lui confia qu'il le trouvait bizarre.

— Tu es certain que tout va bien, papa ?

— Bien sûr.

— Tu n'es plus le même depuis une semaine.

Reenie entra dans la pièce, portant dans ses bras sa petite dernière, le visage barbouillé de sucre.

— Peut-être que papa serait moins préoccupé si tu te ressaisissais, Gabe.

Gabe grimaça de colère, mais Reenie était déjà dans le couloir avant qu'il ait le temps de répondre. Cela dit, Garth donnait entièrement raison à sa fille : Gabe devait se ressaisir et cesser de s'apitoyer sur lui-même, malgré ce qui lui était arrivé. Mais fallait-il pour autant le bousculer de la sorte ? Associer Gabe à sa campagne donnait de meilleurs résultats.

Gabe fit rouler son fauteuil vers la porte, décidé à retourner vers le chalet dans lequel il s'enfermait pendant des semaines entières. Mais cette fois, Garth leva la main pour l'arrêter.

— Reste avec moi, aujourd'hui, tu veux bien, Gabe ?

Il s'efforça de prendre un ton décontracté, mais sut qu'il n'avait pas réussi à dissimuler son anxiété en voyant le regard bleu de Gabe s'assombrir.

Garth s'éclaircit la voix, et fit une nouvelle tentative.

— Ce Noël... est très important pour moi.

« C'est peut-être notre dernier Noël en famille », songea-t-il.

Gabe s'était immobilisé. Il contempla son père pendant quelques

secondes, puis acquiesça.

— D'accord, je reste. Je ferai tout ce que tu demandes, papa.

Tout ce qu'il demandait? Ce que Garth désirait, c'était le pouvoir de revenir en arrière, et changer le passé. Hélas, ce pouvoir-là ne s'obtenait pas.

Mike fronça les sourcils en voyant Josh entrer chez lui, et s'affaler dans un fauteuil.

— C'est l'après-midi de Noël. Pourquoi n'es-tu pas resté avec ta famille ? demanda-t-il en prenant sa cannette de bière.

— Je me suis dit que peut-être tu te sentirais seul, entre ta maladie et tout le reste.

Josh sourit dans l'espoir de détendre Mike, mais celui-ci ne lui rendit même pas son sourire.

— Tu n'as pas besoin de faire du baby-sitting, Josh. Je n'ai pas l'intention de retourner chez Lucy.

— Je ne fais pas du baby-sitting. Je ne veux pas que tu restes tout seul ici, c'est tout.

— *J'habite* seul ici, dit Mike en prenant une gorgée de bière. En quoi ce serait différent aujourd'hui ?

Josh hésita, attendant que Mike soit prêt à l'écouter.

— Arrête de faire comme si ce n'était rien, dit-il avec sérieux. Je sais que tu as toutes les peines du monde à renoncer à elle.

Mike ouvrit la bouche pour dire à son frère qu'il ne voyait absolument pas de quoi il parlait, mais il fut incapable de prononcer les mots. Il avait effectivement toutes les peines du monde à renoncer à Lucy. Et il vivait très mal l'obligation de loyauté qu'il avait envers sa famille.

— Réfléchis bien, poursuivit Josh. Il vaut mieux la quitter tout de suite, avant de faire du mal à quelqu'un. Je ne crois pas que cette relation puisse durer, et toi ?

Josh marquait un point. Les liaisons de Mike ne duraient jamais longtemps. Il paraissait incapable d'aimer aussi profondément que les autres, et devait toujours prendre des précautions pour éviter de blesser les femmes avec qui il sortait.

Mais Lucy n'appartenait pas à la même catégorie que ces femmes. Elle

avait réussi à franchir ses défenses, à lui faire oublier tout et tout le monde...

Il se rappela ses larmes chaudes, et la colère qui l'avait envahi en écoutant ce qu'elle avait enduré dans son enfance.

— Non, je ne pense pas que ça puisse mener quelque part, dit-il pourtant.

— De toute façon, elle est trop jeune pour toi.

— Tu pourrais peut-être faire une pause, tu as pris trop d'avance sur moi, petit frère.

En riant, Josh lui lança un dessous de verre.

— Je retrouve enfin l'homme avec qui j'ai grandi. Je me suis inquiété, pendant un moment. C'était la première fois que je te voyais d'humeur sombre à cause d'une femme.

— Ce n'était pas une question d'humeur, répondit Mike en lui renvoyant le dessous de verre. Tu n'as rien à faire ?

— Si, maintenant que je sais que tu vas mieux.

Josh se leva et se dirigea vers la porte.

— Tu es sûr que tu ne veux pas venir souper avec Rebecca et moi ?

— Tu plaisantes ? Rebecca ne sait pas cuisiner.

— Elle fait de son mieux, dit Josh, vexé.

Mike réussit à adresser un sourire à son frère, si follement amoureux de Rebecca qu'il acceptait de manger des toasts carbonisés à chaque repas pour lui faire plaisir.

— Je reconnais qu'elle est en progrès, dit-il. Je n'ai simplement pas faim ce soir.

— Je lui dirai que tu es encore patraque.

— Bonne idée.

Josh ferma la porte derrière lui. Quant à Mike, il se retrouva de nouveau seul avec ses souvenirs de la nuit précédente.

Lucy accueillit le coucher du soleil avec plaisir. Ce jour de Noël lui avait paru interminable. Elle savait que la semaine à venir ne passerait guère plus vite, mais au moins les boutiques seraient ouvertes. Elle aurait l'occasion de se distraire l'esprit, entre un déjeuner au restaurant, une séance chez le coiffeur, et les achats de fournitures à la quincaillerie. Elle était même prête

à défier le regard de Marge à l'épicerie, plutôt que de rester cloîtrée dans sa solitude, à tenter de se faire à l'idée que Mike ne reviendrait plus.

Vraiment, elle avait hâte que M. Sharp reprenne le travail, ne fût-ce que pour entendre les bruits du marteau et de la scie redonner vie à la maison.

Heureusement, la nuit précédente, passée dans les bras de Mike, avait été courte, et Lucy éprouvait une lassitude qui allait l'amener à se coucher tôt. Au moins, une fois endormie, elle ne penserait plus à rien.

Elle voulait surtout oublier sa conversation avec Josh, et refouler l'amère certitude qu'il disait vrai, hélas. Car la relation dont elle rêvait avec Mike impliquait pour lui un sacrifice qu'elle refusait de lui imposer. Les liens du sang passaient avant tout, dans cette famille — le genre de famille, aimante et soudée, qu'elle-même avait toujours enviée. Comment pouvait-elle espérer qu'il abandonne un bien si précieux rien que pour elle ?

Elle se mit au lit à 20 heures, emmitouflée dans plusieurs sweat-shirts, espérant s'endormir malgré l'absence de Mike. Mais elle se trompait. Et bientôt, elle sautait du lit pour changer les draps et les couvertures. Il fallait qu'elle fasse disparaître l'odeur obsédante de Mike qui imprégnait le lit, si elle voulait arriver à dormir.

Hélas, ses souvenirs ne la lâchèrent pas. Alors elle défit le lit, et traîna le matelas, les draps et tout le reste hors de la chambre — pour s'installer dans celle de Red. Au moins,

là, elle se rappellerait qui et ce qu'elle était... et pourquoi Mike Hill lui était totalement inaccessible.

Elle finit par s'endormir. Seulement, elle ouvrit soudain grands les yeux, et regarda son réveil lumineux. Il était 23 heures.

Quelque chose l'avait réveillée. Mais quoi ?

Un instant plus tard, elle entendit du bruit dans l'escalier.

Il y avait donc quelqu'un dans la maison !

Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, elle respira à fond, et se calma. Ce ne pouvait être que Mike, se dit-elle.

— Qui est là ?

Pas de réponse. Un trait de lumière sous la porte, alors qu'elle avait tout éteint avant de se coucher...

— Qui est là ?

— Elle est dans la grande chambre.

— Je l'ai entendue, espèce d'idiot.

Les voix désagréables, qu'elle ne reconnut pas tout de suite, lui donnèrent froid dans le dos, tandis que des pas résonnaient dans le couloir. La porte s'ouvrit violemment, avant que Lucy n'ait eu le temps de sortir du lit.

Elle poussa un hurlement et essaya de partir sur la droite, mais les deux hommes qui firent irruption dans la pièce, ne lui laissèrent pas le temps de fuir. Des sortes de griffes la saisirent, on la força à mettre les mains sur la tête.

Puis elle comprit : les Small !

Jon l'enfourcha tandis que Smalley se tenait debout une batte de baseball à la main.

— Où tu l'as mis ? demanda Jon.

Haletant de peur, Lucy fit des efforts désespérés pour rester calme. Elle gardait les yeux fixés sur la batte qu'il caressait dans sa paume d'un air menaçant. Elle essaya de parler, mais elle avait la gorge si sèche qu'elle arrivait à peine à articuler.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Nous sommes venus récupérer quelque chose.

Jon empestait l'alcool, et il avait perdu le sourire amical qu'il lui avait adressé auparavant. Il singeait l'expression de voyou qu'elle lisait sur le visage de Smalley.

— Lâchez-moi, dit-elle, parvenant à s'exprimer avec conviction. Vous êtes ivres.

— Donne-moi la preuve dont tu as parlé à mon père, et on ne te fera aucun mal, s'écria Jon.

Concernant le journal de sa mère, Lucy en était arrivée à la conclusion qu'il n'avait aucune valeur. Les révélations qu'il contenait étaient d'ailleurs bien décevantes et ne permettraient ni de retrouver Eugene Thompson ni de confondre les deux autres. Néanmoins, le cahier noir possédait le pouvoir de déstabiliser des vies, surtout s'il tombait dans des mains malveillantes.

— Allez au diable, dit-elle, bien décidée à ne pas se laisser intimider.

La surprise marqua le visage de Jon. Il jeta un regard vers Smalley, qui jura en donnant un coup de batte sur le lit.

Le coup tomba à quelques centimètres de la tête de Lucy, avec un bruit sourd qui l'effraya.

— Tu veux répéter ? siffla Smalley.

Lucy comprit qu'il n'hésiterait pas à employer la force pour obtenir ce

qu'il voulait. Mais elle refusait de céder. Du vivant de sa mère, elle était trop jeune pour lutter contre les événements et les circonstances condamnables. Elle n'avait pas su influencer le cours des choses, pour que Morris soit traité comme il le méritait. Mais elle avait grandi. Alors, elle trouverait le courage de résister. La coupe était pleine. Les habitants de Dundee ne la feraient plus plier devant rien.

— Allez au diable, répéta-t-elle.

La poigne de Jon se resserra sur ses poignets.

— Et maintenant? demanda-t-il à son frère. Tu avais dit qu'elle nous le donnerait sans faire d'histoires.

Lucy tressaillit au moment où Smalley frappa le lit de nouveau.

— Où est-il ?

— Et c'est quoi, d'abord ? demanda Jon. On le trouverait si on savait ce qu'on cherche.

Lucy leva sur eux un regard furieux, et refusa de répondre. En les défiant, elle se sentait devenir plus forte, libérée de ses inhibitions malgré sa peur. Ils ne triompheraient pas. Elle ne les laisserait pas gagner. Il lui fallait leur tenir tête, à tout prix, sous peine d'anéantir à jamais la femme qu'elle était devenue.

— Smalley ? dit Jon.

Le doute s'était insinué dans la voix de Jon. Mais Smalley ne donnait pas l'impression de flancher. Il eut un sourire grimaçant.

— Déshabille-la.

La terreur s'empara de Lucy.

— Qu'est-ce... que vous allez faire ?

— Donne-nous ce que tu possèdes qui établit un lien entre notre père et ta mère, et tu n'auras pas à le savoir.

— Je... je suis peut-être votre sœur, dit-elle d'une voix étranglée.

Jon se figea Smalley se mit à rire.

— Au moins tu serais plus jolie que l'autre.

L'instinct de conservation lui commandait de leur remettre le journal, et d'en finir. Elle pourrait appeler la police le lendemain, et porter plainte. Mais la réputation du sénateur Holbrook serait déjà ruinée d'ici là. Et puis, à moins qu'ils ne la blessent sérieusement, la police ne ferait rien. Elle représentait peu de chose dans cette ville.

— Lucy ? dit Jon, dans l'espoir qu'elle capitulerait.



Elle fut tentée d'abandonner. Seulement, pourrait-elle encore se regarder dans une glace si elle leur cédait ? Non, elle ne leur sacrifierait pas son estime d'elle-même, c'était la seule chose qui lui restait.

— Je me fiche pas mal de ce que vous allez faire, dit-elle. Je ne vous donnerai rien.

Mike fut réveillé par un bruit de moteur qui montait puis redescendait la route en accélérant. Chaque fois qu'il le croyait parti, il recommençait à briser le silence de la nuit.

Il finit par se lever, pensant que ce devait être un groupe de jeunes éméchés qui faisaient une course de dragsters. S'il n'y mettait pas un terme, il pourrait y avoir des blessés, songea-t-il.

Il passa un jean, un vieux T-shirt, et jeta une veste sur ses épaules. Puis il prit une carabine, et sortit, mais trouva la route déserte.

Il descendit jusqu'au bout de l'allée et regarda des deux côtés. Rien. Ils devaient bien sûr être rentrés chez eux, maintenant qu'ils l'avaient tiré du lit.

Il attendit quelques secondes, n'entendit rien et tourna le dos. Avant d'arriver devant sa maison, il entendit, au loin, un bruit de moteur ronronner dans l'air glacé de la nuit.

Mike alla vers sa camionnette, s'assit sur le pare-chocs arrière, et attendit, la crosse de son fusil posée sur la cuisse. Il vit un camion qui s'approchait. Lorsqu'il arriva à quelques centaines de mètres, il se mit au milieu de la route, et tira quelques coups de feu en l'air, pour être certain d'attirer l'attention du conducteur.

Tout d'abord, Mike crut que celui qui était derrière le volant n'allait pas s'arrêter. Il fut sur le point de se jeter de côté, mais le véhicule ralentit, et Smalley passa la tête par la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu veux, Hill ?

Mike aperçut un passager sur le siège avant, et supposa qu'il s'agissait de Jon.

— Qu'est-ce que vous venez faire par ici ?

— On s'amuse un peu, dit Smalley, en jetant un regard vers son frère, comme pour demander confirmation.

Mais d'après ce que vit Mike à travers le pare-brise, Jon ne souriait pas, et n'avait pas du tout l'air de s'amuser.

— Il est tard. Et si vous rentriez chez vous, ou alors allez vous amuser ailleurs ?

— On t’a empêché de dormir ?

— Je ne serais pas là, si j’avais pu dormir.

— Oui, d’accord, dit Smalley.

Mais avant qu’il ne démarre, Mike entendit quelqu’un qui l’appelait doucement, d’une voix tremblante qui semblait venir de l’obscurité. Perplexe, il posa la main sur le bras dodu que Smalley appuyait à la portière, et scruta la cabine du camion.

Lucy!

Lucy, attachée, avec pour tout vêtement un slip et un soutien-gorge ! Ses cheveux étaient tout ébouriffés, et elle était secouée par de violents tremblements.

Mike posa son fusil et ôta sa veste.

Smalley mit le moteur au point mort, et descendit.

— Hé, tu la laisses.

Le cœur de Mike battait la chamade tandis qu’il sautait à l’arrière. Mais qu’est-ce que c’était que cette histoire ?

— C’est une affaire entre Lucy et nous, dit Smalley. Elle sait ce qu’elle a à faire si elle veut sortir d’ici, n’est-ce pas, Lucy ?

— Allez au diable, murmura-t-elle.

Elle semblait abattue. Sur le métal froid du plancher, elle s’était mise en boule du mieux qu’elle pouvait, les mains liées.

Smalley émit un gloussement, et secoua la tête.

— Tu vois comme elle est têtue ? Nous venons à peine de commencer. Elle changera de chanson lorsqu’elle en aura marre.

— C’est maintenant que ça se termine, dit Mike.

Il l’enveloppa dans sa veste, et s’activa à la détacher. Smalley lui jeta un regard mauvais.

— Hé, arrête un peu, Mike. Ceci ne te concerne pas.

— A présent, si.

Smalley tendit le bras pour essayer d’arrêter Mike, mais le regard meurtrier qu’il lui lança le fit reculer.

— Vous allez avoir de mes nouvelles, dès que je l’aurai mise en lieu sûr.

— Ce n’est pas la peine de jouer les bonnes âmes, dit Smalley. Tout le monde sait que tu ne l’aimes pas plus que nous tous. Personne ne l’aime.

Mike serra les dents. De toute évidence, Lucy n'avait pas suivi son conseil de garder le silence sur son lien possible avec Dave. Mike ne voyait pas d'autre explication.

— Qu'est-ce que tu t'imaginais obtenir, Smalley? demanda-t-il. Où sont ses vêtements ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je suis un bon coup, et je n'ai pas pu l'empêcher de se mettre à poil, dit Smalley d'une voix rauque en riant de sa mauvaise blague.

Mike ne réalisa son geste qu'au moment où il s'avança vers la cabine, et que son poing entra en contact avec le visage de Smalley. Mais cet instant lui procura une immense satisfaction, surtout lorsque Smalley trébucha, avant de tomber en arrière et de s'étaler par terre, l'œil stupide.

— Si tu la touches encore, tu vas avoir besoin de béquilles pour te tenir debout, dit Mike. Tu as compris ?

Il donna un coup sur la vitre pour s'assurer que Jon avait bien entendu également.

— Tu as compris, toi aussi ?

Jon descendit, et passa devant les phares pour aider son frère.

— Bon Dieu, Mike, qu'est-ce qui t'a pris ? J'ai l'impression que tu lui as cassé le nez.

A en juger par l'abondance de sang, Mike se dit que Jon avait vu juste. Tant mieux ! Un nez cassé était bien le moins que Smalley méritait.

— Je vais casser autre chose si toi et ton frère vous avisez de jeter un seul regard sur Lucy.

Il revint vers elle.

Grâce à l'aide de Jon, Smalley se remit sur pied.

— Je n'arrive pas à croire ce que tu as fait, gémit-il. Je ne peux pas croire que tu m'as démoli la figure pour une...

— N'ajoute rien, l'avertit Mike.

Mais Smalley n'arriva pas à réfléchir assez vite, et il ajouta :

— Traînée.

Et Mike le frappa de nouveau.

— Mike ! cria Jon.

Il tenta de rattraper son frère, qui titubait, et finit par tomber avec lui.

Mike fut submergé par une poussée de rage, mais il se contrôla et,

ignorant les frères Small, il s'adressa doucement à Lucy. Il fallait la faire rentrer avant qu'elle n'attrape une pneumonie.

— Viens, Lucy. Penche-toi, je vais t'aider à sortir.

Elle tremblait si fort qu'il eut du mal à la faire descendre, mais elle y réussit et il l'attira dans ses bras.

— Lucy t'a volé ton héritage ! lança Jon. Elle habite dans la maison de ton grand-père ! Et tu nous traites comme des ennemis, juste parce que nous essayons de la pousser à...

— Désormais, si on touche à un cheveu de Lucy, on aura affaire à moi, dit Mike.

Smalley réussit à mettre son corps énorme en position assise, et essuya le sang qui coulait de son nez.

— Les autres n'aimeront pas ça, Mike.

La menace fit se retourner Mike.

— Je sais déjà ce qui s'est passé entre ton père et Red. Si tu cherches encore des histoires, ça pourrait aller mal.

Mike se tenait appuyé au comptoir, trop furieux pour rester assis. Lucy sirotait une tasse de café à la table de la cuisine, exactement comme le premier soir où elle était arrivée, près de trois semaines plus tôt. Sauf que cette fois, il était heureux, et surtout soulagé de l'avoir chez lui. Il frémit à l'idée qu'il aurait pu dormir profondément, et ne pas entendre le camion des Small. Que se serait-il passé s'il ne s'était pas levé ?

Qu'ils aient pu lui infliger cette humiliation, avec une telle cruauté, le révoltait. Dommage que les frères Small aient démarré très vite, car Mike avait encore envie de frapper quelqu'un.

— Dis-moi exactement ce qui s'est passé, dit-il.

Il savait qu'elle venait de vivre un moment pénible, mais il avait ruminé pendant plus d'une heure tandis qu'elle prenait un bain, et l'idée de ce qui aurait pu arriver s'il n'était pas intervenu le terrifiait.

— Qu'est-ce qu'ils étaient en train de faire ? Ils te menaçaient pour que tu gardes le silence sur le passé ?

Lucy resta un long moment sans rien dire, les yeux fixés sur sa tasse. Puis elle finit par le regarder.

— Ils voulaient que je leur donne le journal de ma mère.

— Parce que tu leur as parlé du journal ?

Il réalisa qu'il était en train de crier, et baissa le ton.

— Bon sang, Lucy, tu aurais dû savoir que Dave n'apprécierait pas du tout. Je t'avais averti que c'était un homme dangereux.

— Je ne lui ai pas vraiment parlé du journal. Je lui ai dit que j'avais des preuves qu'il avait fréquenté ma mère.

— Quand ?

— Au dancing, le soir où tu m'as ramenée chez moi. Dave m'a fait savoir qu'il n'était pas du tout ravi de mon retour. Je lui ai bien dit que je m'en moquais éperdument.

— Mais quand lui as-tu dit que tu en savais assez sur son passé pour ruiner sa réputation et sa carrière politique ?

— Je crois que c'est lorsqu'il a insulté ma mère.

Mike en aurait ri, si la situation avait été moins sinistre. Tout le monde insultait sa mère !

— Smalley m'avait coincée près des toilettes, ce soir-là, et tu m'as trouvée dans le couloir, poursuivit-elle. Tu as même cru que j'étais ivre.

— Ce n'était pas le cas ?

— Si, j'avais un peu bu, mais j'étais par terre pour d'autres raisons.

— Ils t'ont frappée ?

— Un peu.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Il s'était remis à crier. Il inspira profondément, et poursuivit sur un ton plus calme.

— Tu aurais dû me laisser m'en occuper tout de suite. Ce soir, tu aurais pu mourir de froid dans ce camion, Lucy. Tu imagines si je n'étais pas sorti ?

— Ça, je suis certaine qu'ils ne s'attendaient pas à te voir ! C'est Noël, il est tard, et ta maison est en retrait. De toute façon, s'ils avaient pu prévoir que tu te soucierais de ce qui se passait, ils m'auraient emmenée ailleurs.

— Cela montre bien leur stupidité. Je ne les laisserais traiter personne de cette façon, et encore moins s'il s'agit de...

Il avait failli dire « de toi ». Mais comment admettre devant Lucy que ce n'était pas seulement la cruauté envers autrui qui le révoltait ? En offensant Lucy, c'était lui-même que les frères Small avaient offensé, d'une certaine manière.

Il tenta bien de se persuader qu'il n'était intervenu que parce que Lucy était sa voisine, mais il n'était pas dupe.

— Encore moins s'il s'agit d'une femme, acheva-t-il faute de mieux, en se tournant pour se servir une tasse de café, avant que Lucy puisse déchiffrer la vérité sur son visage.

— Ils n'ont pas obtenu ce qu'ils voulaient, c'est l'essentiel.

— Pourquoi tu ne leur as pas donné ce foutu journal ? Ils t'auraient laissée tranquille !

— Je ne pouvais pas faire ça.

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il donc là-dedans de si précieux ?

— Je n'ai pas envie d'en parler, Mike, dit-elle avec un soupir.

— Tu te moques de moi ?

— Cela n'a plus d'importance, dit-elle en se levant. Je m'en vais demain matin, à la première heure, c'est décidé.

Il comprit au ton de sa voix qu'elle ne parlait pas à la légère : elle quittait la ville.

Il eut du mal à surmonter le choc.

— Les travaux ne sont pas encore terminés, lui fit-il remarquer.

Il était si troublé qu'il en oubliait de lui faire l'offre mirobolante que lui avait suggéré le sénateur. En fait, il ne voulait pas l'encourager à vendre, ni à quitter la ville. Il n'imaginait pas que qui que ce soit, pas même son meilleur ami, vive dans la maison de Lucy.

La maison de Lucy... Depuis quel moment avait-il cessé de considérer la vieille bâtisse comme la maison de son grand-père ?

— Si tu veux continuer les travaux, tu peux, dès qu'on aura signé la vente, dit-elle.

La gorge serrée, il répondit :

— Mais je ne t'ai pas encore fait d'offre.

— Fais-en une, alors.

— Je ne suis pas prêt.

L'idée de voir Lucy partir avec toutes ses affaires empilées dans sa Mustang bleue lui nouait l'estomac.

— Tu me l'enverras par courrier, dans ce cas.

— Tu vas laisser ces deux brutes te chasser de la ville ?

Il avait espéré lui lancer un défi en la piquant au vif, mais elle ne mordit pas à l'hameçon, ce qui lui fit craindre qu'elle n'ait déjà pris sa décision.

Elle secoua la tête.

— Il n'y a pas que les frères Small. Il y a ta famille, et cette ville, et...

— Et quoi ?

Comme si ce n'était pas suffisant, songea-t-elle.

Elle s'approcha de Mike, si près qu'il crut qu'elle allait lui nouer les bras autour du cou. Elle ne le toucha pas, mais lui mourait d'envie de la toucher, d'écarter les pans de son peignoir et de caresser sa peau douce et nacrée, pour s'assurer qu'elle allait réellement bien.

Il se sentait trop paralysé pour faire le moindre geste. Il avait toujours su qu'elle finirait par s'en aller. Il l'avait même espéré, afin que sa vie reprenne un cours normal. Seulement, maintenant, il ne voyait plus les choses de la même façon...

— Qu'allais-tu dire ? reprit-il doucement.

— Je suis amoureuse de toi, Mike, murmura-t-elle. Tellement amoureuse, que je ne peux même pas te demander de m'aimer en retour.

Mike retint son souffle. Il avait toujours fait son possible pour éviter ce genre de déclaration. Les « Je t'aime » le mettaient dans une situation gênante et, en général, il répondait par un « Je suis très flatté » et commençait à prendre ses distances. Il n'avait jamais aimé une femme au point de vouloir s'engager.

Mais là, en cet instant, que ressentait-il exactement ? Tout ce qu'il savait, c'est qu'il n'avait pas envie de dire au revoir.

— Et si je ne veux pas que tu t'en ailles ? dit-il.

Elle lui adressa un sourire triste.

— Je partirai quand même.

Mike se tenait devant la fenêtre de la chambre d'amis, et contemplait la lune d'un air pensif. Lucy s'était endormie dans le lit qu'elle avait déjà occupé une première fois. Il songeait à Smalley avec ressentiment. Si lui et Jon ne s'en étaient pas pris à Lucy, elle aurait probablement prolongé son séjour d'un mois ou deux.

Elle bougea dans son sommeil, et il lui jeta un coup d'œil, se demandant si elle percevait sa présence et sa confusion. Il n'arrivait pas à accepter



qu'elle quitte Dundee. Mais comment pouvait-il lui demander de rester, alors qu'il n'avait rien à lui proposer ? Comment prendre une décision qui bouleverserait tellement de vies ?

Il se passa une main lasse dans les cheveux, et pensa à tout ce qu'elle avait enduré pendant ces deux grandes semaines passées à Dundee. Quel égoïste il faisait, de songer à la retenir ! Il serait plus généreux de la laisser partir. Libre, elle finirait par trouver l'amour un jour, avec un homme qui ne lui rappellerait rien de son passé. Elle entrerait dans une famille qui l'accueillerait et l'aimerait comme elle le méritait. Et puis, elle était jeune — il trouvait plus juste qu'elle vive avec un homme de son âge.

Mais ses paroles — « Je suis amoureuse de toi, Mike » — résonnaient sans cesse dans sa tête, et lui déchiraient le cœur. Il aurait tant voulu la protéger, il aurait tant voulu dire à tout le monde, y compris à sa famille, qu'il ne tolérerait plus jamais qu'on la méprise ou qu'on lui fasse du mal !

Elle bougea de nouveau, son sommeil était agité. La prudence commandait de s'éclipser avant qu'elle ne se réveille vraiment. Seulement, si cela devait être leur dernière nuit, Mike refusait de la passer sans Lucy.

Il s'approcha d'elle, s'assit au bord du lit, et lui caressa doucement la joue. Elle ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-elle.

Il ne sut pas quoi dire. Il n'avait pas envie de parler. Il voulait juste la toucher. Il se pencha, posa ses lèvres sur les siennes, avec douceur, tentant de lui faire comprendre...

Et il sut qu'elle avait compris lorsqu'elle leva la main et commença lentement à défaire les boutons de sa chemise.

Tandis qu'elle glissait de nouveau dans le sommeil, un peu plus tard, Lucy eut néanmoins conscience qu'il s'était passé quelque chose d'important. Elle l'avait senti à la manière dont Mike l'avait caressée, et à son expression grave, intense, qui lui avait semblé inhabituelle.

Pourtant, le lendemain matin, rien n'avait changé. La vie de Lucy n'avait pas bougé d'un pouce : elle était arrivée à Dundee dans l'espoir puéril de trouver son père ; au lieu de quoi, elle avait abandonné son corps, son cœur et son âme à Mike Hill.

Elle se retourna, et tendit la main vers lui. Elle voulait lui parler des détails de la vente, en se disant qu'il serait plus difficile de l'aborder plus tard...

Il n'était plus là.

Elle s'assit... et c'est alors qu'elle entendit un bruit de voix dans la maison.

S'agissait-il des Hill, ou bien... ?

Elle se leva, s'avança prudemment vers la porte. Après les événements de la soirée, et la façon dont les Small l'avaient malmenée, elle était toute courbaturée et le moindre mouvement lui faisait mal.

— Ce sont des imbéciles, disait Mike, d'un ton impatient. Pourquoi porteraient-ils plainte après ce qu'ils ont fait à Lucy ?

— Parce que Dave est furieux. Tu as salement démoli la figure de Smalley, Mike. Je l'ai vu lorsqu'il est rentré, et je peux te dire qu'il était bien amoché.

Lucy n'arrivait pas à identifier la deuxième voix. Elle se pencha pour regarder dans le couloir, mais elle ne vit rien de déterminant. Mike était assis à la table de la cuisine. La personne qui se trouvait avec lui devait lui faire vis-à-vis, car Lucy ne la voyait pas.

— Je me fiche pas mal de l'état de sa figure, dit Mike. Ils ont déshabillé Lucy par ce froid glacial, et l'ont attachée à l'arrière de leur camion. Quand j'y pense, je regrette de ne pas l'avoir abîmé davantage. Et Jon s'en est trop bien tiré.

— Attention, dit l'autre homme. La violence ne va nous mener nulle part. Est-ce que Lucy a des traces de coups, quelque chose qui pourrait prouver ce qui s'est passé hier soir ?

— Des traces ? répéta Mike.

— Des ecchymoses, ce genre de chose ?

— Je suis sûr qu'elle a dû se faire des bleus et des bosses, en roulant au fond de ce camion. Mais là n'est pas le problème, Orton. Le problème, c'est que ça aurait pu tourner très mal.

Mike avait appelé son visiteur « Orton ». Lucy essaya de situer ce nom, et réalisa qu'il devait s'agir de l'officier de police Orton. Elle l'avait déjà rencontré, lorsqu'il était venu dans sa classe, lors de la campagne contre la drogue. Est-ce que sa présence au ranch signifiait que Smalley et Jon avaient porté plainte ?

— Ils prétendent qu'ils n'avaient pas l'intention de pousser les choses trop loin, et tu ne peux pas prouver le contraire.

— On ne peut pas sortir une femme de chez elle par la force, la déshabiller, et l'emmener dans la cabine de son camion juste pour rigoler !

Orton parlait si bas que Lucy dut tendre l'oreille.

— Ils ont dit qu'ils ne l'avaient pas forcée à sortir, fit-il remarquer. En fait, ils soutiennent qu'elle les a suivis de son plein gré, et que c'est elle qui a eu l'idée de se faire attacher.

— Pardon ?

— Apparemment, elle aime ce genre de truc. On a vu des choses plus étranges, tu sais...

— C'est n'importe quoi ! dit Mike en frappant du poing sur la table.

Il se leva, furieux, et se mit à marcher de long en large.

— Allons, Mike. Tu sais comment était sa mère, et tu connais sa réputation. Ce n'est un secret pour personne.

Mortifiée, Lucy ferma les yeux et appuya le front contre le mur. On en revenait toujours à Red.

Mais il y avait plus grave : par sa présence dans la maison de Mike, elle était en train de le compromettre et l'entraînait dans sa chute avec elle.

— Je n'arrive pas à croire que Smalley et Jon puissent raconter une chose pareille ! s'écria Mike. Ne serait-ce que vis-à-vis de leurs épouses !

— Jon n'est plus marié.

— Et la femme de Smalley est si terrorisée qu'elle serait prête à accepter n'importe quoi, je sais, ajouta Mike avec dégoût.

— Lucy est provocante. Smalley et Jon avaient envie de s'amuser, et elle a suivi le mouvement. C'est tout à fait plausible.

Mike proféra un chapelet de jurons. Orton essaya aussitôt d'apaiser le climat.

— Calme-toi, Mike. Ça ne vaut pas la peine de s'énervier.

— Bien sûr que si ! Smalley ment.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Il y eut un long silence.

— Mike ?

Il se retourna vivement et lança avec fermeté :

— Je le sais parce que la seule personne avec qui Lucy ait jamais couché, c'est moi.

Lucy retint son souffle. Dans la cuisine, cette révélation fut suivie d'un lourd silence.

Finalement, Orton parut se remettre de son étonnement.

— Mike, je n'ai pas besoin de te dire que Lucy n'est pas très bien vue par ici. Tu es certain de vouloir la guerre avec les Small, juste parce que vous couchez tous avec la même femme?

— Nous ne couchons pas avec la même femme ! Je suis en train de te dire que Lucy ne les a pas suivis de son plein gré !

Lorsqu'il reprit la parole, Orton ne sembla pas convaincu, mais le ton de sa voix indiquait qu'il n'avait pas envie de discuter davantage.

— Bien, tout ce que je sais, c'est que vos deux familles sont les plus anciennes et les plus respectées de la région. Il n'y a jamais eu de problème entre vous jusqu'ici, et je ne vois pas l'intérêt d'en créer aujourd'hui.

— Ce n'est pas moi qui crée ce problème, Orton.

— D'après ce que ta mère a dit à ma femme sur Lucy, je déduis que tes parents aimeraient mieux ne pas savoir que tu couches avec elle. Ils ont beaucoup souffert par la faute de Morris. Laisse-les oublier Red et ses gosses. Ne remue pas le passé.

— Il s'agit du présent ! De ce qui s'est passé hier soir !

— Tu peux appeler Smalley et t'excuser. Enterre cette histoire, avant qu'elle ne t'explode en pleine figure.

— Tu rigoles ! Smalley a intérêt à se tenir à l'écart de Lucy, à l'avenir.

— S'il te poursuit en justice, tu pourrais avoir des ennuis, l'avertit Orton. Et il dit qu'il va te poursuivre. Il a Jon comme témoin.

— Ils peuvent toujours essayer. Lucy et moi, on l'attaquera à notre tour.

Lucy étouffa un cri. Il avait dit *Lucy et moi* ? Il les associait tous les deux ?

— Laisse-moi te dire que tout cela va mal se terminer, Mike. Tu veux vraiment aller aussi loin ?

— J'irai aussi loin qu'il le faudra. Je ne les laisserai pas raconter des mensonges odieux.

Mon Dieu, songea alors Lucy, il fallait à tout prix que Mike laisse tomber cette affaire. Elle allait quitter la ville, pour ne plus jamais revenir, et peu importait si les gens de Dundee répandaient des rumeurs sur ses prétendues frasques avec les odieux frères Small. L'essentiel, c'était qu'ils gardent une bonne opinion de Mike. Hélas, à présent qu'il avait tout révélé à Orton, l'histoire allait fatalement arriver aux oreilles de sa famille, et causer de sérieux problèmes.

Lorsque l'inspecteur Orton fut sorti, Mike se retourna : Lucy se tenait à l'entrée de la cuisine.

— Nous avons eu une visite.

— J'ai entendu.

Il s'appuya au comptoir, les mains enfoncées dans les poches, ne sachant trop comment elle pouvait réagir à cet affront. L'injustice dont elle était victime à Dundee le mettait hors de lui. Et dire qu'il avait eu la même opinion que les autres, avant qu'elle ne revienne...

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne coucherais pas avec les Small même s'ils étaient les deux derniers hommes sur terre.

Cela, il le savait. Et il n'était pas question de lâcher pied, comme le lui demandait Orton, et de laisser les frères Small accuser Lucy.

— Smalley prend beaucoup de risques, dit-il.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as dit qu'il n'avait pas obtenu ce qu'il cherchait, hier soir.

— C'est vrai.

— Alors nous pourrions menacer de montrer le journal de ta mère à toute la ville, ce qui est précisément ce qu'ils veulent éviter.

— En fait, on ne peut pas faire ça.

— Pourquoi ?

— Parce que nous impliquerions deux autres familles. Deux autres hommes. L'un d'eux pourrait être mon père.

Mike pressentit que les ennuis n'étaient pas terminés. Il hésita à poser la question.

— Qui ?

— Eugene Thompson.

Il fut presque soulagé.

— Jamais entendu parler de lui.

— Je suis certaine que tu connais le deuxième.

Le malaise fut de retour.

— Et c'est...

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

— Oui, dis-le-moi.

— Garth Holbrook.

Cette fois, il resta bouche bée. Il s'était préparé à une sacrée surprise, mais pas à entendre le nom du sénateur Holbrook ! C'était même le dernier nom auquel il aurait pensé, après celui de son père. Holbrook, le bon citoyen, l' élu respecté, le père de famille. Holbrook, le père de son meilleur ami. Il n'en revenait pas...

— Il doit y avoir une erreur.

Lucy secoua la tête.

— Non, cette liaison avec ma mère a duré environ deux mois. Il n'y a pas d'erreur.

— Mais...

Mike comprit soudain la vraie raison de l'appel qu'il avait reçu de Holbrook la veille de Noël.

« Est-ce qu'elle serait susceptible de vendre et de quitter la ville ?

— Je ne crois pas qu'elle soit prête à le faire pour le moment. J'ai fait plusieurs offres, sans succès.

— Et si je proposais de rajouter deux ou trois cent mille dollars, qui rendraient votre offre difficile à refuser ? »

De toute évidence, ce n'était pas pour Gabe qu'il essayait d'acheter la maison... Autre chose l'inquiétait davantage.

— Gabe adore son père, dit-il.

Lucy comprit qu'il ne s'adressait pas vraiment à elle, et ne répondit pas.

— Cette histoire va le détruire complètement, ajouta-t-il.

Et pas uniquement Gabe, songea Mike. Mme Holbrook, toute sa famille. Gabe et Reenie se sentiraient outragés, trahis. Ils subiraient une terrible humiliation quand toute la ville saurait que leur père n'était pas aussi irréprochable qu'on le croyait. Le scandale pouvait détruire le mariage de Garth, et sa carrière.

Pas étonnant que le sénateur s'efforce de chasser Lucy.

Mike s'imagina la réaction de Gabe, déjà si amer et plein de colère.

— Il faut qu'on brûle ce journal, dit-il. Et tout de suite.

Lucy ne discuta pas. Seulement, lorsqu'ils arrivèrent chez elle, un moment plus tard, ils trouvèrent la maison complètement mise à sac.

Le cahier noir avait disparu.

Lucy et Mike attendaient devant la caravane de Jon Small, qui avait visiblement perdu sa maison en plus de sa femme, dans le divorce. Dire que, quelques heures plus tôt, Lucy avait prévu de quitter la ville. Sans la disparition du journal, elle aurait déjà pris la route. Mais voilà que la preuve qu'elle détenait était tombée dans de mauvaises mains, et elle avait l'affreux pressentiment que cela allait engendrer un gâchis irrémédiable.

Jon finit par entrouvrir la porte.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Voir Dave, dit Mike.

— Il n'est pas là.

— Nous venons de parler à ta mère. Elle nous a dit le contraire.

Jon secoua la tête, apparemment mécontent que sa mère ait pu les renseigner si facilement. Si Liz Small avait éprouvé de la rancune envers Mike, elle ne l'avait pas manifesté, lorsqu'ils avaient sonné à sa porte. Avant de la quitter, Mike s'était excusé d'avoir frappé Smalley, même s'il l'avait mérité, et elle avait répondu que Mike n'aurait pas agi ainsi sans une bonne raison.

Domage que Jon et Smalley ne ressemblent pas plus à leur mère...

Jon laissa la porte entrouverte, et rentra, sans doute pour prévenir son père de leur visite.

— Vous avez du toupet de venir ici, dit Dave, dès qu'il les aperçut.

Le léger changement dans l'attitude de Mike indiqua à Lucy qu'il considérait Dave comme un adversaire plus digne que Jon et Smalley. Elle supposa que c'était dû à sa position d'élus responsables, et aussi au fait que c'était le seul Small à posséder un peu de cervelle.

— Où est le journal ? dit Mike.

Trop occupé à regarder Lucy de travers pour prêter attention aux paroles de Mike, Dave le fit répéter :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rendez-nous le cahier noir.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Quel journal?

Déconcertée, Lucy jeta un regard à Mike. Dave paraissait sincère.

— Jon et Smalley ne sont pas venus chez moi, cette nuit? demanda-t-elle.

— Jon et Smalley sont allés à l'hôpital de Boise, répondit-il, la mâchoire crispée de colère. Ensuite, au cas où vous ne le sauriez pas, ils sont allés voir la police.

— Ce qui n'était pas très malin, si vous tenez à ce qu'on garde le silence, fit remarquer Mike.

— Je suppose que vous n'allez pas vous taire, de toute façon. Donc je fais ce que je peux.

— Allons-nous-en, dit Mike à Lucy.

Il sortit, mais Lucy avait une dernière chose à dire :

— J'espère de toutes mes forces que vous n'êtes pas mon père, dit-elle. Parce que si c'est le cas, j'aurais trop honte de le faire valoir.

Elle le toisa pour lui signifier son mépris, puis suivit Mike vers la camionnette.

— Si ce n'est pas vous qui avez le journal, et si ce n'est pas nous, qui peut bien l'avoir ? lui cria-t-il.

Lucy ne répondit pas.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous et Mike allez laisser tomber et ne rien dire? Est-ce qu'on peut au moins compter là-dessus ?

Elle hésita un instant, puis se retourna avant d'arriver au véhicule.

— Retirez votre plainte, Dave.

— Si on accepte, vous ne direz rien ?

— Retirez votre plainte, c'est tout, dit-elle.

Puis elle monta dans la camionnette.

\*\*\*

Lorsque Lucy et Mike arrivèrent devant la maison du sénateur Holbrook, Mike dut se faire violence pour appuyer sur la sonnette. Il n'avait pas envie de se trouver en face de Garth, avec ce qu'il savait désormais sur lui. Il



redoutait encore plus de rencontrer Celeste, et de lui jouer la comédie. Cependant, si le sénateur ne détenait pas le cahier, il fallait l'informer de sa disparition, au moins pour essayer de préserver Gabe.

— Bonjour, Mike.

Mike étouffa un juron : c'était Celeste qui ouvrait la porte. Il fit de son mieux pour lui rendre son sourire.

— Bonjour, Celeste. Comment allez-vous ?

— Bien, dit-elle en jetant un regard curieux à Lucy. Qui est votre amie ?

— Je vous présente Lucy Caldwell.

— Ravie de vous connaître, Lucy, dit-elle aimablement.

De toute évidence, Celeste avait reconnu le nom de Lucy, et ne pouvait manquer d'être très surprise de les voir ensemble. Mais elle était bien trop polie pour le laisser paraître.

— Vous passez un bon congé de Noël, tous les deux ?

Mike ne pouvait pas dire qu'il s'amusait vraiment. Cette année, les fêtes avaient eu des hauts et des bas. Mais il fallait bien dire quelque chose.

— Oui, et vous ?

— J'ai été très heureuse que Garth soit avec nous.

— Je comprends.

Il espérait qu'elle continuerait à en être ravie, mais tout dépendait de ce journal disparu...

— Le sénateur est là, donc ?

— Oui. Je vous en prie, entrez.

Elle les introduisit dans le hall de marbre que Mike connaissait bien. Il se souvenait du haut plafond, et des grands miroirs, mais la sculpture qui trônait au milieu n'était plus la même. Celeste avait toujours encouragé les artistes locaux. Des œuvres de toute sorte décoraient la maison.

— Je vais le chercher, dit-elle.

Mike échangea un regard lourd de sens avec Lucy. Elle lui parut différente, tout à coup, plus nerveuse que lors de leur visite chez Dave. Il tendit la main, lui serra l'épaule pour la rassurer — juste au moment où le sénateur Holbrook arrivait.

— Bonjour, Mike, dit Garth.

Il lui paraissait prudent, comme s'il était sur ses gardes. Il jeta un bref regard à Lucy, mais ne la salua pas.

— Que puis-je pour vous ?

Celeste l'avait rejoint, donc Mike pesa ses mots.

— J'ai un petit souci dont j'aimerais vous parler, si vous avez un instant.

Le regard du sénateur effleura de nouveau Lucy, mais il s'adressa à sa femme.

— Celeste, voudrais-tu apporter à nos hôtes un peu de ce délicieux cidre épicé que tu fais à Noël ?

— Bien sûr, chéri.

— Merci.

Tandis qu'elle s'éloignait, le sénateur les emmena dans son bureau. Quand il eut fermé la lourde porte en acajou, il s'y appuya et attendit que Mike parle.

— Vous l'avez ? demanda Mike.

— Je regrette, mais je ne sais pas de quoi vous parlez.

Les arbres plantés devant l'unique fenêtre masquaient le soleil, si bien que la pièce était plus sombre que le hall d'entrée. Mike ne distinguait pas suffisamment l'expression de Garth pour juger de sa sincérité.

— Le journal de ma mère, dit Lucy.

— Quelqu'un s'est introduit chez Lucy cette nuit, et l'a volé, expliqua Mike.

— J'en suis vraiment désolé.

Mais il ne parut pas du tout affolé, ce qui apprit à Mike ce qu'il voulait savoir.

— Nous souhaitions vous avertir, au cas où, dit Mike.

Puis, parce qu'il était déçu par le sénateur, il ajouta :

— Par égard pour Gabe.

Holbrook se tut un instant, puis se décida finalement :

— Mike, je...

Seulement, le bruit des talons de Celeste claquant sur le marbre l'interrompit.

— Peu importe, dit Holbrook en s'éloignant de la porte. Merci d'être venu.

Mike opina, et fit signe à Lucy de passer devant lui.

Holbrook ne parvint pas à jouer à l'hôte cordial, et ne les raccompagna

même pas. Mais ils tombèrent tout de suite sur Celeste, qui portait un plateau garni de verres et d'un pichet.

— Oh ! Vous partez déjà ?

Mike lui adressa son plus aimable sourire.

— Nous n'avions qu'une petite question à poser au sénateur.

— Vous ne voulez pas prendre un verre de cidre ?

— Une autre fois, peut-être. Ne vous donnez pas la peine, nous connaissons la sortie.

Elle parut hésiter, mais elle avait les mains prises, et Garth, qui était encore dans son bureau, passait avant, de toute évidence.

— Alors, merci de votre visite.

Mike fit un signe de tête, et le regard de Celeste s'arrêta sur Lucy.

— Vous êtes devenue une très belle jeune femme, Lucy.

— Merci.

Lucy sembla gênée de la regarder en face, ce que Mike comprenait sans mal. Il n'était pas facile de recevoir la gentillesse de Celeste, alors qu'ils lui cachaient un aussi terrible secret. Et, à ce moment, il crut enfin saisir pourquoi Lucy s'était sentie coupable, envers Morris, d'avoir tenu sa langue lorsqu'elle était petite fille.

— Profitez de la fin des congés, dit Celeste en leur adressant un sourire d'adieu.

Mike insista pour aider Lucy à remettre de l'ordre dans la maison. Elle savait qu'il aurait dû rentrer chez lui. Après l'intervention d'Orton, le vol du journal, et leur visite chez Holbrook, continuer à passer du temps ensemble risquait d'aggraver la situation encore davantage. Mais Mike ne parlait pas de s'en aller, et Lucy s'abstint de soulever la question. Sa présence était la seule chose qu'elle désirait vraiment. Elle l'invita donc à partager son dîner, et la conversation continua de rouler sur Holbrook et le cahier noir.

— Tu crois que le sénateur Holbrook était gêné de te savoir au courant ? demanda-t-elle.

Elle lui servit de la dinde, de la purée et des haricots verts qu'elle avait préparés la veille, tandis que Mike l'observait, assis sur le divan.

— Je l'ai trouvé bizarre, mais je ne suis pas sûr que c'était de la gêne,

qu'il éprouvait.

— Il ne t'a pas demandé de ne rien dire à Gabe.

— Il sait que je ne soufflerai mot à personne, justement à cause de Gabe.

— Oui, je crois qu'il l'a bien compris.

Elle mit la première assiette dans le micro-ondes pour la réchauffer.

— Pourquoi as-tu parlé du journal à Holbrook? demanda Mike.

— Je voulais qu'il fasse un test de paternité.

— Et il a refusé ?

— Il m'a offert deux cent mille dollars pour quitter la ville.

Mike resta silencieux un instant.

— Je suis désolé, dit-il enfin.

— Ce n'est pas grave.

Elle essayait de jouer les désinvoltes, mais Mike n'était pas dupe, il commençait à bien la connaître. Il se leva et s'approcha d'elle, la prit par la taille et l'enlaça très fort.

— Je sais que cela ne change rien à ce que tu as dû ressentir, Lucy, mais il a beaucoup à perdre.

— Trop, j'ai l'impression. On dirait que tous ceux qui me fréquentent ont beaucoup à perdre, tu ne crois pas ?

Elle rit, mais elle sut qu'il avait fait le lien avec lui-même lorsqu'elle sentit ses bras se resserrer encore davantage autour d'elle.

— C'est injuste pour nous deux que ta mère ait semé un tel gâchis.

— Elle n'était pas aussi mauvaise que ça, tu sais.

Elle avait parlé si doucement qu'elle n'était pas sûre qu'il ait entendu, mais il répondit :

— Parle-moi de ce qu'elle a fait de bien.

Elle fut surprise de l'intérêt qu'il manifestait. Elle se laissa aller contre lui et ferma les yeux, pour mieux retrouver ses souvenirs. Les mauvais étaient toujours plus faciles à se remémorer.

— Pour commencer, elle ne nous a jamais séparés, mes frères et moi.

— C'est indéniablement une bonne chose, dit-il en l'embrassant sur sa tempe.

— De temps à autre, elle m'offrait un petit cadeau, une petite surprise qu'elle rapportait à la maison.

— Je trouve ça bien, aussi.

— Elle faisait toujours des tas de choses pour mon anniversaire. Elle me laissait mettre tous ses vêtements, ses bijoux, et ses talons hauts, et jouer avec son maquillage. Elle ne m'a jamais culpabilisée d'être trop grosse, quand j'étais enfant...

Lucy sentit tout à coup sa gorge se serrer, elle éprouvait des difficultés à poursuivre. Mais le fait de pouvoir les surmonter, parce qu'elle avait des choses positives à dire sur sa mère, lui fit le plus grand bien.

— Elle trouvait que j'étais belle. Elle était fière de moi, même si j'étais grosse et laide...

— Holà ! Je n'aime pas t'entendre dire cela de toi. Peut-être qu'elle voyait ce que je vois en ce moment.

— C'est... ?

Il la retourna dans ses bras.

— La beauté de ton âme.

Sa gorge se serra encore davantage. Elle tenta de sourire, tandis que Mike la fixait intensément.

— Ta mère n'était sans doute pas parfaite, murmura-t-il. Mais elle t'aimait. Et, grâce à cela, je peux lui pardonner.

Il venait de prononcer des paroles qui la touchaient au plus profond. Elle caressa sa joue mal rasée et le regarda au fond des yeux.

— Tu le peux vraiment, Mike ?

Il fit signe que oui.

— Si tu peux lui pardonner, alors peut-être que je pourrai moi aussi.

— Cela vaut le coup d'essayer.

Lucy lui passa la main dans les cheveux pendant qu'il l'embrassait. Elle sentit son corps qui réagissait, et son poulx se mit à battre plus fort...

Hélas, le téléphone les interrompit.

A contrecœur, elle s'écarta de Mike en s'essuyant les yeux, et prit le sans-fil sur le comptoir.

— Allô ?

— Lucy, c'est Josh. Est-ce que Mike est là ?

Devait-elle dire la vérité ? Lorsqu'ils étaient revenus de chez Holbrook, elle avait demandé à Mike de laisser son pick-up au ranch, et ils étaient venus chez elle à pied. A sa connaissance, rien ne pouvait révéler qu'ils

étaient ensemble. Mais ils avaient été vus en ville par les Small et les Holbrook, et si la voiture de Mike était encore devant chez lui mais qu'il était absent, où pouvait-il être, à part chez elle ?

— Un instant, dit-elle, choisissant de ne pas mentir.

Mike la regarda avec curiosité lorsqu'elle lui tendit le téléphone.

— C'est ton frère.

Il poussa un soupir de persécuté, avant de prendre la communication. Son expression changea aussitôt.

— Quoi ?... Tu me fais marcher. Tu en es sûr ?... Quand ? Où croit-il qu'elle est allée?... D'accord, je pars tout de suite.

Lucy retenait son souffle, dans l'attente d'une mauvaise nouvelle.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, dès qu'il eut raccroché.

— Le bruit court dans toute la ville qu'on nous a vus ensemble. Quelqu'un l'a dit à ma mère dans le salon de coiffure. Elle était très bouleversée en sortant, alors elle a appelé mon père pour lui dire qu'elle revenait à la maison, mais elle n'est toujours pas rentrée.

— Où croit-il qu'elle soit allée ?

— Aucune idée. Tout le monde la cherche, et je vais les aider, d'accord ?

— Bien sûr. Fais attention, dit-elle en lui mettant son chapeau sur la tête.

Il l'embrassa, lui promit de l'appeler sitôt qu'il aurait retrouvé sa mère, et partit. Elle allait devoir attendre longtemps avant de savoir ce qui se passait, songea-t-elle alors.

Pourtant, quinze minutes plus tard seulement, on sonnait à sa porte.

Lucy ouvrit la porte, et se trouva face à face avec Barbara Hill.

Son estomac se noua aussitôt.

— Oh... bonjour, dit-elle.

Barbara se tenait raide comme un piquet, les mains serrées sur son sac. Elle leva le menton, s'éclaircit la voix, éprouvant visiblement toutes les peines du monde à articuler.

— Est-ce que c'est vrai ? dit-elle.

Lucy comprit que Barbara l'interrogeait sur la nature de sa relation avec Mike. Mais elle ne savait pas quoi répondre. Qu'est-ce qui était vrai ? Qu'elle était tombée amoureuse de lui ? Oui, et même des années auparavant. Qu'ils se voyaient depuis son retour ? Oui, souvent. Et pas par hasard. Que Lucy espérait une relation durable ? Cette fois, la réponse était non. Elle ne pouvait pas demander à Mike de s'opposer à sa famille, à toute une ville. Et elle savait qu'il ne quitterait jamais Dundee.

— Est-ce que vous couchez avec mon fils ? reprit Barbara.

Lucy inspira profondément. Elle ne voulait faire souffrir personne, mais elle ne pouvait pas mentir sur la nature de sa relation avec Mike, alors que celui-ci en avait déjà fait état devant Orton.

— Nous nous sommes vus plusieurs fois.

Barbara tressaillit et ferma les yeux avec une telle expression de chagrin et de désillusion que Lucy ne put s'empêcher de la plaindre.

— Est-ce qu'il tient à vous ?

Il tenait à elle, elle en était certaine. Mais elle savait que cela ne pourrait que faire du mal à sa mère de l'entendre.

— Non, dit-elle en secouant la tête. C'est moi. Je... je l'aime depuis toujours. Mais vous n'avez pas à vous inquiéter, je quitte la ville aujourd'hui, et je ne reviendrai pas.

Cette capitulation totale laissa Barbara désarmée.

— Merci, dit-elle tout bas, avec raideur.

Puis elle s'en alla.

En la regardant partir, Lucy eut un sourire triste. Barbara avait ajouté foi à ses paroles parce que c'était ce qu'elle avait envie d'entendre. Mike avait toujours été un fils si parfait qu'il lui était impossible de ne pas y croire. Et cela valait mieux ainsi. Si Lucy endossait toute la responsabilité, Mike et sa famille pourraient se raccommoder, et faire front aux commérages.

Maintenant, il lui fallait simplement trouver le cran de tenir sa promesse et partir. Le plus tôt serait le mieux. Avant d'être obligée de dire au revoir à Mike.

\*\*\*

L'abattement qui tomba sur Lucy, dès que la voiture de Barbara Hill eut disparu de sa vue, lui rendit les choses plus faciles. L'esprit vide, le cœur brisé, elle se laissa absorber par les tâches concrètes, s'activant avec ses bagages. Lorsqu'elle les chargea dans sa Mustang, elle s'interdit tout regard vers le ranch de Mike. Puis elle prit soin de laisser la clé de la maison au-dessus de la porte, à l'intention de M. Sharp, et démarra.

Une fois que les travaux seraient achevés, et que l'entreprise de location aurait repris ses meubles, elle contacterait Mike à propos de la vente. Elle ne serait pas capable de lui parler avant un bon moment, elle le savait, de peur de craquer. Elle pouvait seulement espérer que les semaines à venir lui donneraient une chance de se ressaisir, avant d'être de nouveau confrontée à son passé.

Le vent s'engouffrait dans sa voiture par les vitres ouvertes, et elle était gelée malgré son bonnet, son écharpe, et son épais manteau. Mais elle résista à l'envie de remonter les vitres car le froid la maintenait dans une sorte d'engourdissement qui lui paraissait de beaucoup préférable à la lucidité.

Elle eut un pincement au cœur en passant devant certains magasins, à l'idée qu'elle ne les reverrait plus. Booker Robinson klaxonna lorsqu'ils se croisèrent à la seule intersection de Dundee, mais elle ne put même pas lui faire signe, tellement elle était transie. Elle avait l'impression de ne plus pouvoir bouger, sauf pour appuyer sur l'accélérateur et mettre le plus de distance possible entre elle et cette ville.

Elle s'interrogea furtivement sur sa destination. Mais trouva la réponse trop compliquée pour son cerveau qui fonctionnait en pilote automatique. Elle suivrait l'autoroute, et s'arrêterait dans un motel, dès qu'elle serait trop fatiguée pour conduire.



Elle passa devant Finley, sur sa droite, et le restaurant Arctic sur sa gauche, la bibliothèque, puis le dancing. Elle chercha à ressusciter la colère qui la minait le jour où elle avait quitté Dundee, à l'âge de dix-huit ans ; elle n'y parvint pas. La haine et la colère s'étaient envolées.

Tout ce qui lui restait, c'était un cœur meurtri.

Barbara Hill aperçut la voiture de Mike dans son rétroviseur, au moment où elle quittait le parking de Finley. Elle ne distinguait pas bien son visage, mais était certaine qu'il ne souriait pas. Elle se demanda s'il avait déjà parlé avec Lucy et si celle-ci lui avait fait part de sa visite. Elle espérait que non. Si Lucy tenait sa promesse de partir immédiatement, et pour toujours, Barbara imagina qu'ils pouvaient tous agir comme si elle n'était jamais revenue.

Barbara détestait l'image qui surgissait dans son esprit, chaque fois qu'elle pensait à son fils en compagnie de la fille de Red. Mais, après tout, Mike était célibataire et frisait la quarantaine, il ne fallait pas dramatiser s'il s'était permis une aventure avec une fille comme Lucy. Il aurait simplement dû se montrer plus discret. Du moment que Lucy ne représentait pas une vraie menace pour son fils, elle aurait préféré tout ignorer.

Mike la suivit jusqu'à la maison, où il trouva le camion de Josh, déjà garé devant l'entrée.

Barbara prit tout son temps pour descendre de sa voiture.

— D'où viens-tu ? demanda Mike, qui l'attendait à la portière.

Elle fit un signe vers le siège arrière.

— Pourrais-tu prendre les courses ?

— Pas avant que tu m'aies répondu.

— Pendant que je me faisais coiffer, Sheila Holley a raconté que tu avais eu des ennuis avec les Small, alors je me suis arrêtée au poste de police, et j'ai parlé à l'inspecteur Orton. Tu sais que je suis amie avec sa femme. Nous chantons ensemble dans la chorale de l'église, dit-elle, en omettant de mentionner sa visite chez Lucy.

Mike la regarda attentivement, cherchant à déchiffrer ses pensées.

— Tu aurais dû appeler papa. Nous étions tous très inquiets.

— Pourquoi étiez-vous inquiets ? Tout va bien. Et tu seras ravi d'apprendre que pendant que j'étais au poste, Dave Small a téléphoné. Smalley renonce à te poursuivre.

Il ne parut pas particulièrement soulagé, mais il prit les deux sacs de provisions.

— Très bien. Ainsi je ne serai pas obligé de porter plainte contre eux. Ils étaient en tort, pas moi.

Barbara comprit qu'il attendait probablement qu'elle lui demande sa version de l'histoire, mais elle savait déjà que Lucy avait joué un rôle important dans l'affaire, et elle ne souhaitait pas l'entendre parler d'elle ni raconter comment il l'avait défendue. Elle redoutait de l'écouter prononcer le nom de Lucy. Elle avait trop peur de déceler dans sa voix quelque chose qui ne lui plairait pas.

Lucy quittait la ville. Le reste n'avait plus d'importance.

— Tout est bien qui finit bien, dit-elle en s'engageant dans l'allée.

Il la suivit en portant les courses.

— Tout est bien qui finit bien ?

Elle se retourna et réussit à lui sourire car elle commençait à se sentir moins oppressée. Tout allait rentrer dans l'ordre. On pouvait dire ce qu'on voulait de Lucy, mais sa décision de partir lui avait paru sincère. Bientôt, la vie reprendrait son cours.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Maman, je crois qu'il est temps qu'on parle de...

— Je ne veux plus rien entendre, Mike. Je crois que j'en ai assez entendu pour aujourd'hui, ajouta-t-elle en ouvrant la porte.

Il fronça les sourcils en passant devant elle.

— C'est tout ce que tu as à me dire ?

— C'est cela. A présent, allons manger. J'ai acheté une viande de bœuf qui m'a l'air délicieuse.

— Encore un peu de pommes de terres, Mike ?

Mike secoua la tête en réponse à la question de son frère. Josh lui avait déjà proposé à deux reprises de se resservir. Rebecca également, avant de quitter la table pour aller s'occuper du petit Brian. Mike savait que son frère cherchait seulement à pallier le silence morose de leur père. En effet, celui-ci semblait ressasser des idées noires et avait à peine adressé la parole à Mike au cours de la soirée.

— Et la salade ? dit Josh. Tu en as eu assez aussi ?

— J'ai eu assez de salade, Josh. Je te remercie.

— Quels sont vos projets pour le premier de l'an, les garçons ? demanda Barbara.

Face à l'expression maussade de son mari, le ton enjoué de Barbara semblait forcé.

— Je crois que je vais emmener Rebecca au restaurant, dit Josh. Cela fait un bout de temps que nous ne sommes pas allés chez Asagio. Elle adore cet endroit. Tu pourrais garder le petit ? ajouta-t-il.

— Bien sûr, répondit Barbara.

Mike ne put s'empêcher de remarquer qu'elle mangeait peu et qu'elle était tendue.

— Et toi, Mike ? dit-elle.

— Je n'ai fait aucun projet.

— Je parie que Mary Thornton est libre. Je l'ai croisée à l'épicerie, et elle m'a paru triste de voir que tu ne l'appelais plus. Vous pourriez peut-être vous joindre à Josh et Rebecca.

S'il avait fallu à Mike une preuve de plus que sa mère n'était plus elle-même, cette proposition le lui confirmait. Josh était sorti avec Mary avant d'épouser Rebecca, donc la compagnie de la jeune femme ne serait pas très agréable à sa belle-fille, et Barbara le savait.

— Peut-être, marmonna-t-il sans conviction.

Mike avait emmené Mary deux ou trois fois au restaurant, en toute camaraderie. Il n'avait pas du tout envie de la voir en ce moment, mais il jugea plus sage d'éluder la question.

Barbara termina son verre de vin, et commença à débarrasser la table. Mike en profita pour se lever et l'aider. Là, il intercepta le regard froid de son père.

— Et Lucy ? dit ce dernier en serrant les dents. Lucy, Mike ?

— Ne commence pas, papa.

— Je n'arrive pas à te comprendre.

— On pourrait peut-être attendre quelques jours avant de parler de ça, intervint Josh.

Leur père fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Après tout ce que ta mère a fait pour toi, comment peux-tu sciemment lui faire autant de mal ? Et te débrouiller pour que toute la ville en parle, en plus ?

— Je n'avais pas l'intention de faire du mal à qui que ce soit, ni surtout de créer un scandale.

— Excuse-moi si je trouve cela un peu dur à encaisser. Tu as couché avec elle ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu sais avec combien d'hommes elle a fait ça ?

Mike sentit la colère monter et il ne put s'empêcher de répliquer sèchement :

— Je sais exactement avec combien d'hommes elle l'a fait, oui. Avec un seul. Et c'était moi.

— Tu ne vas pas me dire que tu gobes une chose pareille ! s'écria son père.

— Elle n'est pas celle que tu crois, dit Josh.

— Dans quel camp es-tu, Josh ?

Josh se leva brusquement.

On ne lui avait jamais demandé de choisir entre ses parents et son frère, et Mike ne voulait pas le voir obligé de le faire.

— Reste en dehors de ça, Josh, lui demanda-t-il.

— Je crois que nous devrions cesser d'en parler, affirma son frère. Nul n'est parfait. Et Lucy m'a dit qu'elle quittait la ville dans un mois ou deux. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

— Tu approuves ce qu'a fait Mike ? reprit son père, tenace.

— Il tient à elle, papa, répondit Josh, agacé.

Leur père secoua la tête avec dégoût.

— Vous êtes solidaires absolument sur tout, vous deux. Mais cette fois, vous auriez dû faire bloc avec nous.

Là-dessus, il jeta sa serviette sur la table, et quitta la pièce avec raideur.

Mike fut tenté de le suivre pour continuer la discussion — seulement, à quoi bon ? Il n'avait pas prémédité de se lier avec Lucy, il n'avait pas prévu qu'il tomberait amoureux. Mais Josh avait raison, il tenait à elle. Et il avait toujours su que son père n'approuverait pas.

— Qu'y a-t-il ? demanda Barbara, en revenant prendre des assiettes. Où est passé votre père ?

Mike jeta un regard à Josh, puis se dit qu'il valait mieux qu'il parte.

— Je crois qu'il n'apprécie pas ma compagnie, répondit-il, avant de se diriger vers la porte. Je vous laisse.

Mike aperçut le pick-up de Gabe, garé devant le dancing, et décida de s'arrêter. Il avait besoin d'une bière et d'un peu de temps pour réfléchir. Après ce qu'il avait appris sur le père de Gabe, il crut bon de s'assurer que son meilleur ami allait bien.

— Comment va ? demanda Mike en s'approchant de sa table.

Gabe lui adressa un sourire désolé.

— D'après les bruits qui courent en ville, je vais probablement beaucoup mieux que toi.

— Tu as entendu parler de Lucy et de moi, alors.

— Tout le monde a entendu parler de Lucy et toi. Tu l'as dit à Orton, bon sang ! Il a beau porter un uniforme, c'est la plus grande pipelette de la ville.

— J'ai été obligé de le lui dire.

— Pourquoi ?

— Parce que Jon et Smalley racontaient des obscénités sur elle.

— Alors, tu as volé à son secours.

— J'ai rétabli la vérité.

— Dommage que tu n'aies pas suivi mes conseils, et gardé tes distances avec elle.

— Tes conseils sont arrivés un peu trop tard, dit Mike.

De toute façon, cela aurait-il fait une différence, si Gabe l'avait averti ? Mike savait, depuis le début, qu'il devait éviter de fréquenter Lucy. Seulement cela s'était révélé au-dessus de ses forces.

— Que pensent tes parents de cette situation ? demanda Gabe.

— D'après toi ?

— Je suis certain qu'ils sont mortifiés.

— Ma mère refuse de l'admettre, et mon père est fou de rage.

— Et Josh ?

— Josh joue les conciliateurs.

— Et Lucy ?

Mike se passa la main sur le visage. Il lui avait promis de l'appeler sitôt sa mère retrouvée, mais n'avait pas pu le faire depuis la maison de ses parents. Dans cette atmosphère tendue, presque explosive, se lever de table

pour lui passer un coup de fil aurait eu l'effet d'une allumette dans une poudrière.

A présent, il aurait pu l'appeler, mais il appréhendait de l'entendre. Sa voix faisait naître en lui un désir fou. Comment passer sans transition de sa querelle avec son père — « Après tout ce que ta mère a fait pour toi... » — aux mots tendres qu'il adresserait forcément à Lucy ?

— Tout cela n'est pas juste vis-à-vis de Lucy, dit-il.

— Elle plaît bien à ma mère, figure-toi, dit Gabe en prenant une gorgée de bière.

— Tout le monde plaît à ta mère, répondit Mike avec un petit rire tendre.

— Elle m'a raconté que toi et Lucy étiez passés. C'était à quel sujet ?

— J'ai rencontré un type de Pocatello qui serait susceptible de contribuer à la campagne, prétendit Mike, pas très fier de mentir à son ami.

— Tu crois qu'il pourrait donner gros ?

— J'en ai eu l'impression. Nous verrons bien. Mais qu'est-ce que tu fais en ville à cette heure-ci, toi ?

Gabe joua avec les allumettes qui étaient dans le cendrier, les tournant et les retournant entre ses doigts.

— J'essaie de décider si je rentre chez moi ou pas.

— Pourquoi tu ne rentrerais pas ? Tu aimes bien ta cabane perdue.

— Je n'en sais rien, soupira Gabe. Mon père me tracasse. Il n'est plus le même depuis deux ou trois semaines.

Mike s'efforça de garder un visage serein.

— Et qu'est-ce qu'il te répond quand tu lui demandes ce qu'il a ?

— Il dit que tout va bien. Mais ensuite, il ajoute des petits commentaires, plutôt inhabituels chez lui.

— Comme quoi ?

— Comme quoi il a toujours été fier de moi. Il dit qu'il adorait me voir jouer au foot-ball, et qu'il n'a jamais manqué un match.

— Il n'a jamais cessé d'être fier de toi, Gabe.

— C'est vrai.

Gabe poursuivit :

— Il y a quelque temps, il m'a dit de but en blanc que Reenie et moi étions ce qui lui était arrivé de mieux dans la vie. Il a dit que, quoi qu'il puisse se produire, il voulait que je sache qu'il m'avait toujours aimé.

A ce moment-là, plusieurs clients entrèrent dans la salle, des gens que Mike connaissait, comme Conner Armstrong, et sa femme, Delaney, accompagnés de quelques cow-boys qui travaillaient pour eux. Mike et Gabe les saluèrent de loin. Conner participait activement à la campagne, et Mike avait toujours bien aimé Delaney.

Ils s'arrêtèrent pour les saluer et bavarder quelques minutes. Lorsqu'ils se furent éloignés, Mike reprit sa conversation avec Gabe.

— Garth a vraiment été un bon père, n'est-ce pas ?

— Il a été le meilleur des pères. Alors pourquoi toutes ces incertitudes ?

— Je ne saurais pas te dire.

— Je pourrais croire que lui et ma mère ont des problèmes conjugaux, mais maman est plus dévouée que jamais.

— Comment se comporte-t-il avec elle ? ne put s'empêcher de demander Mike.

Gabe haussa les épaules.

— Il la traite bien. Je ne l'ai jamais entendu la critiquer. Et lorsque nous étions enfants, Reenie et moi, il exigeait qu'on lui montre respect et considération.

— Alors, cela va se calmer, dit Mike.

Il le pensait sincèrement. Garth devait simplement être secoué à l'idée de ce qui pourrait arriver si le contenu du journal était révélé. Bientôt rassuré, il finirait par recouvrer la sérénité.

— Je l'espère, dit Gabe.

— Tu as réfléchi à ce que je t'ai dit au restaurant ? demanda Mike.

— Tu ne vas pas remettre ça sur le tapis, n'est-ce pas ?

Mike termina sa bière.

— Je vais peut-être me faire mal voir de toi, mais un ami doit toujours agir en ami.

Gabe l'examina pendant quelques secondes, et finit par acquiescer.

— C'est sans doute ce qui fait de toi l'ami que tu es, dit-il avec un sourire hésitant.

Mike ne savait plus très bien quoi penser lorsqu'il rentra chez lui une heure plus tard. Lui et Gabe avaient longuement discuté des moyens de

créer une affaire de meubles artisanaux, et il avait trouvé l'enthousiasme de Gabe plutôt encourageant. Il avait bon espoir de le voir mettre en œuvre le projet. Restait à résoudre son propre problème.

Il songea à essayer d'éviter Lucy pendant un jour ou deux, à faire abstraction du côté physique de leur relation, et à s'attacher à comprendre la vraie nature de ses sentiments pour elle.

Ce plan lui parut très sage — jusqu'au moment où il passa devant la vieille demeure victorienne, et ne vit pas trace de la Mustang. Alors, il fut incapable de résister et s'engagea dans l'allée.

Où pouvait-elle bien être ? Pas au bar, en tout cas, ni dans le restaurant Jerry qui était complètement désert lorsqu'il était passé devant. Il restait la station d'essence, seul endroit ouvert à cette heure-là.

Seulement Lucy ne serait pas allée en ville juste pour faire le plein...

Une sourde angoisse le tenailla.

Il se gara et descendit de son pick-up. Après ce qui s'était passé avec les frères Small, il se surprit à envisager le pire et regretta de ne pas avoir téléphoné à Lucy comme prévu.

Certes, il n'imaginait pas les Small revenant la harceler, surtout après l'avertissement sévère qu'il leur avait adressé, mais la vengeance serait une maigre consolation s'ils s'étaient malgré tout permis de lui faire du mal !

Il gravit rapidement les marches et sonna trois fois, avant de frapper à la porte.

— Lucy ? C'est moi.

Aucune lumière ne s'alluma, il n'entendit aucune réponse, et ne perçut aucun mouvement à l'intérieur.

— Lucy ? appela-t-il de nouveau.

Il prit la clé au-dessus de la porte, à peine soulagé de la trouver encore au même endroit, et entra.

La maison obscure et silencieuse s'était refroidie, comme si Lucy avait arrêté le chauffage, ce qui renforça son pressentiment.

Il s'engagea dans l'escalier. Les meubles n'avaient pas bougé, mais les vêtements de Lucy, ses affaires de toilette, tous ses objets personnels, avaient disparu, ainsi que ses bagages.

Alors, il se précipita au rez-de-chaussée. Elle lui avait certainement laissé un mot, expliquant où elle était partie et quand elle reviendrait, tout de même ! Le cœur battant à se rompre, il prit le chemin de la cuisine, chercha sur le comptoir, par terre, jusque sur le frigo. Rien. Pas de mot,



nulle part. La cuisine et le séjour étaient aussi déserts que le reste de la maison.

Mike avait peine à le croire. Pourtant, il avait souhaité qu'elle parte. Il avait imaginé que cela résoudrait tout. Et là, devant le fait accompli, il prenait pleinement conscience de l'absurdité de ce départ.

Le choc l'atteignit en plein cœur.

Il fallait absolument qu'il la retrouve. Allait-elle lui communiquer une adresse où lui envoyer son chèque mensuel, au moins ?

Il entra dans le séjour, et contempla le sapin de Noël qu'ils avaient décoré ensemble. Boules, guirlandes, figurines... tout était encore là. Mais l'ange avait disparu du sommet de l'arbre.

Garth était assis à son bureau. Celeste était allée se coucher. Penché sur le journal de Red, le regard fixe, il entendait le tic-tac sonore de l'horloge murale rythmer le silence de la pièce. Il avait songé à détruire le cahier noir, à plusieurs reprises, au cours des deux semaines écoulées. Il était terrifié à l'idée que la gouvernante ou bien Celeste puissent le découvrir en mettant de l'ordre. Mais il n'avait pas pu se résoudre à le brûler, comme il en avait eu l'intention au départ.

Du reste, il se sentait minable et malhonnête depuis le soir où il l'avait dérobé. Et malgré le danger que représentait l'existence de ce carnet, il n'aurait jamais songé à commettre un tel acte s'il n'avait pas trouvé la porte de la maison grande ouverte, chez Lucy.

En fait, il était juste passé chez elle dans l'intention de plaider sa cause. Cette porte ouverte... il y avait vu un signe du destin, et avait saisi l'occasion.

Maintenant, il se trouvait en mesure de faire une croix sur le passé. Ce qu'il adviendrait du journal ne concernait plus que lui. Et selon lui, il valait mieux perpétuer un mensonge plutôt que de laisser la vérité anéantir sa vie et celle de sa famille.

Il revit en pensée ce jour où Lucy s'était présentée dans cette même pièce. Il avait entendu nombre de remarques désobligeantes sur elle, depuis qu'elle était revenue, et il s'en était servi pour justifier ses propres sentiments et son comportement. Mais il n'avait pas pour habitude de juger une personne sur des racontars. Et le fait que Mike Hill la soutienne avec autant de conviction lui semblait significatif. Il éprouvait le plus grand respect pour Mike, et le considérait presque comme un fils.

Mike... Garth secoua la tête. Comment était-il possible que le meilleur ami de Gabe se soit laissé entraîner dans un scandale tel que Dundee n'en avait pas connu depuis des années ?

Sauf que le véritable scandale, songea-t-il aussitôt, celui qui aurait dû éclater, se trouvait dans le cahier qu'il avait entre les mains...

Il le feuilleta de nouveau, lentement, en cherchant son nom, les dates de ses visites, le détail des cadeaux qu'il avait offerts à Red. Un sentiment de nausée lui soulevait le cœur. Comment avait-il pu abdiquer toute volonté ? Les notes de Red sur ses plats, ses vins et ses films favoris donnaient à tout

cela un caractère sordide : comme si elle couchait avec une multitude d'hommes, et craignait de commettre des impairs. Il se sentait dévalorisé, et aussi trahi. Mais qu'y pouvait-il ? Il s'était conduit comme un imbécile en se liant à Red — depuis, il vivait avec sa faute et son erreur sur la conscience.

Il referma le cahier d'un geste sec, et le remit dans son tiroir. Son hésitation à le détruire n'était-elle pas le signe qu'il espérait secrètement que Celeste le découvrirait ? Ainsi il n'aurait plus rien à lui cacher, et il pourrait peut-être enfin passer l'éponge...

Un léger coup frappé à la porte interrompit sa réflexion. Il ferma le tiroir à clé, et jeta celle-ci dans sa boîte à trombones.

— Entrez, dit-il en farfouillant dans sa correspondance pour se donner une contenance.

Celeste ouvrit la porte, et se glissa dans le bureau, vêtue de sa chemise de nuit en flanelle.

— Tu travailles tard.

Il réussit à lui sourire.

— Oui, il y a toujours du travail à terminer.

— Mais il n'y a même pas de session en ce moment ! Tu ne peux pas te détendre un peu ? Je m'inquiète de te voir travailler autant.

— Je vais bien, Celeste.

— Tu ne viens plus jamais dormir avec moi.

Il était à peu près sûr qu'elle considérait cela comme une aubaine, car il savait pertinemment que bien souvent elle avait feint de dormir, pour le décourager de lui faire l'amour. Au bout de toutes ces années, la réticence de son épouse devant ses avances amoureuses avait fini par diminuer ses ardeurs. Il ne l'abordait plus que très rarement.

— C'est plus commode d'utiliser la chambre d'amis. Ainsi je ne te dérange pas.

— Tu vois une autre femme ? demanda-t-elle soudain.

Garth demeura bouche bée.

— Pardon ?

— Tu es amoureux d'une autre, Garth ? C'est bien ça ?

Il plissa les yeux, surpris, et recouvra sa voix.

— Non. Non, certainement pas.

— Reenie semble croire que c'est une éventualité.

— Reenie se trompe.

— J'en suis ravie, dit Celeste, visiblement soulagée. Tu es un homme bien, Garth.

Un homme *bien*? Un homme bien ne mentait pas. Un homme bien assumait ses actes. C'était là des principes qu'il avait inculqués à ses enfants depuis toujours.

— Bonne nuit, dit Celeste en faisant un pas vers la porte.

Il regarda le plafond, essayant de calmer la panique qui l'envahissait. Il possédait le journal, rien ne l'obligeait à en révéler l'existence, lui criait une voix dans son for intérieur. Mais en réalité, il ne se sentait pas le choix. Soit il prenait le risque de perdre tout ce qu'il aimait, soit il perdait le respect de lui-même.

Et qui pourrait aimer un homme qui se faisait horreur?

— Il y a, effectivement, une chose que tu dois savoir, Celeste, avoua-t-il finalement.

Il perçut un soupçon de crainte dans le regard de sa femme lorsqu'elle se retourna vers lui.

— De quoi s'agit-il ?

— J'ai bien eu une liaison. Une seule. Il y a longtemps.

Le silence qui suivit mit ses nerfs à rude épreuve.

— Combien de temps? demanda-t-elle finalement, la voix étranglée.

— Vingt-cinq ans.

Elle posa la main sur son cœur et retint son souffle.

— Cela fait longtemps, en effet, murmura-t-elle. Est-ce que tu tenais à elle ?

— Non. Je ne savais plus trop où j'allais. J'ai fait une terrible erreur, et... et j'en suis infiniment désolé. J'ai eu des regrets depuis le premier jour. J'aurais dû t'en parler bien avant.

Celeste traversa la pièce et entoura son mari de ses bras, en attirant sa tête au creux de sa poitrine. Il ferma les yeux, s'imprégna de son odeur familière, si douce, si rassurante. Certes, son mariage n'était pas parfait, il ne l'avait jamais été. Mais lui et Celeste vivaient ensemble depuis quarante ans, et elle était une femme bien. Il avait eu raison de rester avec elle, il le savait à présent.

— Tout va bien, Garth, dit-elle. Nous ne sommes pas toujours tels que nous voudrions être.

Garth eut l'impression qu'elle souhaitait reconnaître ses propres faiblesses, et il l'en aima encore davantage. Elle savait. Elle savait qu'il avait été déçu de certains aspects de leur mariage, et elle acceptait sa part de responsabilité.

Il la trouva admirable.

Alors, il faillit lui parler de Lucy... mais se ravisa. Il ne voulait pas la confronter inutilement à un problème qui ne se posait pas encore. Avant d'aller plus loin, il lui fallait savoir si Lucy était bien sa fille. Et rapidement.

— Merci, Celeste, murmura-t-il.

— Je t'aime, Garth.

Il se sentit en paix pour la première fois depuis l'appel de Lucy. Et l'aspect physique de sa relation avec Celeste lui parut soudain beaucoup moins important que le soutien et le réconfort qu'elle lui avait toujours apportés.

— Je t'aime aussi.

Mike faisait les cent pas dans le bureau de son frère.

— Cela fait déjà deux semaines.

Josh laissa tomber son stylo, et mit les mains derrière la tête, en étirant les jambes.

— Tu peux me dire de quoi tu parles ?

— Tu sais très bien de quoi je parle. Je n'ai pas de nouvelles d'elle. Est-ce qu'elle t'a contacté ?

— Elle ?

— Lucy.

Mike se déplaça jusqu'au bureau, et examina de près le visage de son frère.

— Si elle t'avait téléphoné, tu me le dirais, n'est-ce pas ? Tu ne me le cacherais pas dans la coupable intention de rassurer papa et maman...

— Hé, du calme, grand frère. Je n'ai pas l'intention de te cacher quoi que ce soit. Je t'ai dit que je te tiendrais au courant si Lucy appelait.

Mike se remit à faire les cent pas. Il n'avait pas passé une seule bonne nuit depuis qu'elle était partie. Sa présence avait complètement bouleversé

sa vie calme et bien ordonnée, mais à présent qu'elle avait quitté Dundee, il n'arrivait plus à la chasser de son esprit. Il ne cessait d'espérer qu'elle allait lui donner de ses nouvelles, lui offrir une chance, et réfléchir plus posément à l'avenir.

Hélas, elle demeurerait silencieuse.

Mike mourait d'inquiétude.

— Elle est forcément à court d'argent, à l'heure qu'il est, dit-il. Son chèque mensuel attend dans mon bureau, et je ne peux pas le poster car je ne sais pas où l'envoyer.

— Elle n'a probablement aucun souci d'argent. Elle a fait un emprunt, tu as oublié ? Elle peut vivre là-dessus.

— Fred Sharp m'a dit qu'elle avait laissé un chèque dans une enveloppe, collée au mur. Il a été déjà payé totalement.

— Elle a peut-être emprunté plus qu'elle ne lui a donné.

— D'après Byron Reese, à la banque, elle n'a emprunté qu'un petit peu plus.

— Byron Reese t'a donné ce renseignement ?

Mike lui jeta un regard renfrogné.

— Allez, on est à Dundee. Tout le monde connaît les affaires des autres, et les prêts ne sont pas secrets. Comment crois-tu qu'elle se débrouille ?

— Je n'en sais rien, dit Josh avec un haussement d'épaules. Tu es dans tous tes états depuis qu'elle est partie, mais je ne peux rien faire pour toi. Elle n'a pas laissé d'adresse de réexpédition.

Mike avait tenté de la rechercher à Boise, la seule grande ville des environs. Il avait appelé tous les motels et les hôtels de la région, mais sans résultat. Il s'y était même rendu, avait parcouru les rues, et les lieux publics. Il savait que c'était une entreprise impossible, mais cela valait mieux que de rester assis à Dundee à attendre sans rien faire.

— Que veux-tu que je lui dise si jamais elle me téléphone ? demanda Josh.

— Tu lui dis de ne pas quitter, et tu m'appelles. Ou bien tu notes un numéro où je peux la joindre.

— Et si elle veut simplement une offre sur la maison ?

— Ne lui fais pas d'offre. Si elle veut vendre la maison, elle devra passer par moi.

— Elle pourrait toujours l'inscrire chez Fred Winston et la vendre à

quelqu'un d'autre.

Mike n'aimait pas du tout l'idée qu'elle puisse faire autrement que de revenir. D'ailleurs, il était prêt à parier qu'elle finirait par se manifester à cause de la maison.

— Elle appellera, dit-il en essayant de continuer à y croire.

C'était donc cela Phœnix ? Si oui, elle ne devait pas se trouver dans le meilleur quartier de la ville.

Lucy regardait par la fenêtre crasseuse du motel, qui donnait sur un parking défoncé et désert, si on excluait deux ou trois voitures cabossées, dont une vieille Oldsmobile avec un pneu crevé. De l'autre côté de la rue était installé un village de mobile homes abritant une communauté de retraités. Tout autour, des terrains sans relief, des cactus dressés dans la pierre blanche... Rien de commun avec l'Oregon ni aucun autre des Etats qu'elle avait déjà traversés : Utah, Californie...

Elle n'avait cessé de conduire, et de boire du café, en écoutant la radio à plein volume pour s'empêcher de penser, s'arrêtant uniquement dans des petits motels, avec distributeurs de billets pour payer cash et ne laisser aucune trace de son passage. Elle arrivait à peine à se souvenir des trois semaines écoulées ; elle ne retenait que le chagrin qu'elle éprouvait à chaque réveil, au moment où elle réalisait qu'elle ne reverrait plus jamais Mike.

Le radiateur se mit bruyamment en route. Elle referma les rideaux sur la grisaille, se laissa retomber sur son lit, et essaya de s'occuper l'esprit, mais des images de Mike, de ses baisers, de ses caresses vinrent la troubler. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle voyait son visage, sentait le contact de sa peau...

Il était temps de reprendre la route.

Elle sauta du lit avant que le désespoir ne l'accable et se mit à fourrer ses affaires dans le sac à dos qu'elle avait sorti de la voiture. Elle n'arrivait pas à tenir en place bien longtemps. Il lui fallait continuer de bouger, de conduire... d'oublier.

Peut-être se sentirait-elle plus à l'aise au Nouveau-Mexique.

Mais elle en doutait.

— Où est Mike ? demanda Barbara en posant un regard inquisiteur sur Josh et Rebecca.

Josh regarda sa femme avec embarras, avant de répondre.

— Il m’a demandé de l’excuser, mais il ne pourra pas venir déjeuner avec nous aujourd’hui.

Depuis plusieurs semaines, Mike n’avait pas pris part au traditionnel repas dominical, et Barbara avait réussi à dissimuler sa déception. Mais ce jour-là, elle n’arrivait plus à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Encore ? On ne l’a pas vu depuis des semaines.

— Il est assez occupé, dit Josh. La période de la reproduction approche, et...

— Cela ne l’a jamais empêché de venir.

En général, Barbara prenait Brian dans ses bras dès qu’elle le voyait. Elle adorait son petit-fils. Mais là, elle était trop contrariée. Quand le bébé commença à s’agiter dans les bras de Josh, il le tendit à Rebecca.

— Si tu veux savoir, maman, je suis un peu inquiet pour Mike, en ce moment.

— Pourquoi ?

— Il est malheureux.

— Malheureux ?

— Il aime Lucy.

Barbara se cramponna au buffet. Elle s’était attendue à ce que Josh prononce le nom de Lucy — il avait tenté de lui parler de la fille de Red depuis que Lucy avait quitté la ville. Il avait dit que Mike n’était plus le même, que Mike tenait à elle... Mais Barbara ne voulait pas croire que c’était grave à ce point. Elle se persuadait que Mike l’oublierait au bout de quelques semaines.

— Aimer est un mot très fort, Josh, dit-elle.

— Je sais, mais c’est ainsi. Mike ne peut plus penser à rien d’autre. Je suis sûr que c’est en partie pourquoi il n’est pas venu aujourd’hui. Il espère qu’elle va appeler, et il a peur de manquer son coup de fil.

— C’est idiot, dit Barbara. Il n’est pas venu parce qu’il en veut toujours à ton père de la prise de bec qu’ils ont eue il y a quelques semaines. Larry ?

En entendant son nom, son mari baissa le son du téléviseur.

— Quoi ?

— Tu as appelé Mike, pas vrai ? Tu lui as dit que tu ne lui en voulais plus



?

— Bien sûr.

— Voilà. Mike ne lui a pas encore pardonné, c'est tout, dit Barbara.

L'expression de Rebecca montrait clairement qu'elle partageait le sentiment de Josh.

— Je ne suis pas certaine que ce soit le problème, dit-elle.

Barbara se rappela le jour où elle était allée voir Lucy. « Est-ce qu'il tient à vous ?... Non... c'est moi... »

Ces paroles lui avaient paru étranges, dans la bouche d'une personne qui leur voulait du mal...

Jusque tard dans la nuit, elle s'était torturée en repensant à cette conversation, et à l'expression qu'elle avait lue dans les yeux de Lucy. Mais à quoi bon continuer de se tracasser ? Lucy était partie. Réellement partie. Quant à Mike, il n'était sûrement pas amoureux pour de bon. Cela ne lui arrivait jamais. Et puis même ! Il ne se serait jamais amouraché de la fille de Red, il finirait, un jour, par rencontrer une autre femme et l'épouserait. Si Lucy l'aimait autant qu'elle le prétendait, eh bien, c'était dommage pour elle. Barbara ne lui souhaitait pas de mal, elle voulait simplement que Red et tout ce qui s'y rattachait sorte de sa vie une fois pour toutes.

— Il l'oubliera, dit-elle avec fermeté.

Le téléphone sonna.

Mike, qui dormait d'un sommeil léger, le prit brusquement. Lucy. A cette heure tardive, ce ne pouvait être qu'elle. Elle appelait enfin...

— Allô ? dit-il, avec empressement.

— Mike ?

Mais c'était sa mère. Il se laissa retomber sur l'oreiller, et s'éclaircit la voix pour se donner le temps de dissimuler sa déception.

— Bonsoir. Quelque chose ne va pas ?

— Non, je n'étais pas encore couchée, et je bricolais un peu dans la maison. J'ai eu envie de t'appeler. Je ne t'ai pas réveillé au moins ?

Il jeta un coup d'œil à son réveil. Elle n'aurait pas pu appeler plus tôt ? Il était presque minuit et Mike avait envie qu'on lui fiche la paix.

— Pas vraiment. Je m'étais assoupi il y a quelques minutes seulement. Qu'y a-t-il ?

— Tu nous as manqué, au déjeuner.

C'était donc la raison de son appel. Son absence au repas familial l'avait contrariée. Il s'imaginait mal lui avouer qu'il lui paraissait tout bonnement insurmontable de passer tout le repas à faire comme si rien n'avait changé, ainsi qu'elle l'aurait voulu.

— J'avais beaucoup de travail. Des trucs qui se sont accumulés, dit-il d'un ton évasif.

— Est-ce que tu en veux toujours à ton père ?

Mike n'était pas certain d'avoir le droit de lui en vouloir. Compte tenu de ce qu'il avait lui-même pensé de Lucy par le passé, il ne pouvait pas faire de reproche à son père. Larry avait bien sûr le sentiment d'avoir été trahi, et Mike le comprenait très bien.

— Non. Papa m'a téléphoné et nous en avons parlé. Comment réagit-il à présent ?

— C'est de l'histoire ancienne, pour lui.

— Bien.

— Nous devrions tous réagir comme lui.

— C'est probablement ce qu'il y a de mieux à faire, dit Mike.

— Alors, tu vas bien ?

— Je vais très bien. Juste occupé. La saison de reproduction arrive et...

— Les affaires reprennent, acheva-t-elle. Je sais.

Un silence tendu s'installa.

— Bien, je vais te laisser aller au lit, dit Mike, finalement.

— Josh semble croire que tu es amoureux de Lucy, lâcha-t-elle brusquement. Est-ce que cela peut être une éventualité ?

Mike s'apprêta à nier.

Ce fut au-dessus de ses forces. Il se contenta de biaiser pour ne pas blesser sa mère.

— Mes sentiments n'ont aucune importance, dit-il. Elle est partie.

— Elle n'a donc pas appelé.

— Pas une seule fois.

— Si jamais elle te téléphonait, que lui dirais-tu ?

Il hésita. Sa mère ne voulait pas entendre la vérité, seulement il en avait assez d'éluder la question. Alors, cette fois, il avoua tout :

— J'irai la chercher.

— Quoi ?

Mike ne répondit pas.

— Tu n'es pas en train de me dire qu'elle pourrait devenir ma propre belle-fille, un jour... ?

Les paroles de sa mère lui firent l'effet d'une révélation. Jusque-là, il avait tellement résisté à son attirance pour Lucy, qu'il ne s'était jamais vraiment permis d'imaginer une relation durable. Or, tout à coup, il se la représentait, souriante à ses côtés, tandis qu'il lui glissait l'anneau au doigt. Et il fut soudain inondé de désir et de fierté.

— Alors ? insista sa mère.

— Je ne sais pas, dit-il. Beaucoup de choses nous séparent. Excepté...

— Excepté ? répéta-t-elle d'une voix faible.

— Excepté l'essentiel.

Mike retraça à l'encre le numéro de téléphone qu'il avait noté quelques instants plus tôt. D'après Rob Strickland, qui travaillait aux télécommunications, Lucy n'avait appelé que deux fois dans l'Etat de Washington, lors de son séjour à Dundee. Deux fois le même numéro. Il en déduisit qu'il s'agissait du numéro de l'un de ses frères. Lucy avait déclaré qu'elle n'était guère proche de Sean et Kyle, mais cela faisait plus de trois semaines qu'elle était partie. Ils devaient sûrement savoir comment la joindre.

— Allô ?

Il y avait tellement d'années que Mike n'avait pas parlé à Kyle ou à Sean qu'il ne put dire auquel appartenait la voix.

— Sean ?

— Kyle.

Tendu à l'idée de contacter quelqu'un qu'il avait toujours considéré comme un ennemi, Mike se leva de son bureau, et traversa la pièce pour regarder par la fenêtre. Il avait réfléchi avant de passer cet appel. Lucy était partie sans se retourner et, s'il voulait tourner la page et reprendre sa vie comme avant, c'était le moment de le faire. Mais non. Il refusait de tirer un trait sur tout ce qui s'était passé. C'était trop lui demander. Il avait *besoin* de Lucy, et ne reculerait devant rien pour arriver à retrouver sa trace.

— Ici c'est Mike Hill.

Le silence qui suivit lui sembla assourdissant, et il s'attendit à une réponse glaciale.

— Que puis-je pour toi, Mike ? répondit Kyle d'un ton sec.

Mike avait acheté les terres que Morris avait léguées à Sean et à Kyle, très peu de temps après le règlement de la succession. Une vraie pomme de discorde. Par ailleurs, à plusieurs reprises, l'animosité entre les frères Hill et les frères Caldwell avait failli les en faire venir aux poings — habituellement au bar, les soirs où Sean avait bu plus que de raison. Heureusement, Kyle avait toujours fait sortir son frère, et l'avait raccompagné à la maison.

Mais cela remontait à quelques années déjà, et il valait mieux l'oublier.

— Je cherche Lucy, dit-il.

— Lucy ?

— Oui, ta sœur.

— Elle n'habite pas à côté de chez toi ?

La perplexité de Kyle lui parut sincère et ne fit qu'accroître l'inquiétude de Mike. Est-ce qu'il lui était arrivé malheur?

— Elle est partie d'ici il y a près d'un mois. Tu n'as pas de nouvelles?

— Non. Il y a un problème ?

— Pas que je sache. Je...

Que pouvait-il dire ? « Ta petite sœur m'a ensorcelé et je ne peux pas vivre sans elle ? »

— Elle m'a dit qu'elle était peut-être disposée à vendre la maison. J'espérais pouvoir la joindre.

— Avec une nouvelle offre.

— Oui.

— De combien ?

— Dis-lui simplement de me rappeler quand tu auras de ses nouvelles, d'accord ?

Visiblement, Kyle n'apprécia pas cette réponse.

— Peut-être que je le ferai, ou peut-être pas, dit-il avant de raccrocher.

Mike fronça les sourcils en allant vers son bureau pour raccrocher le téléphone. De toute évidence, la famille de Lucy ne l'aimait pas davantage que sa propre famille n'aimait Lucy.

Le cœur de Lucy battait si fort qu'elle avait du mal à entendre autre chose. La notice du test de grossesse qu'elle venait d'acheter à la pharmacie, indiquait qu'on pouvait l'utiliser dès le premier jour de l'arrêt des règles. Mais il n'y avait pas de risque qu'elle l'utilise trop tôt, car elle était sûre que ses règles auraient dû commencer trois semaines auparavant.

La notice disait aussi que le petit indicateur en plastique devait indiquer « enceinte », au bout d'une minute, et « pas enceinte », au bout de trois. Elle savait que la réponse serait rapide, mais jamais soixante secondes ne lui avaient paru aussi longues.

La bouche sèche, les yeux fixés sur le petit cadre où la vérité allait apparaître, elle pria pour que la réponse soit négative. Elle ne pouvait pas avoir un bébé : elle n'avait pas de chez-soi, ni de but réel dans sa vie, et elle ne tenait pas du tout à élever un enfant dans les foyers pour sans-abri où elle faisait du bénévolat. Et puis, elle n'avait ni famille ni ami pour la soutenir. Dans ces conditions, comment s'occuper d'un enfant ?

Pourtant, l'idée de porter le bébé de Mike faisait naître en elle une sorte d'espérance étrange. Elle chérissait déjà de tout son cœur ce bébé dont elle ne pourrait pas assurer l'éducation...

Elle regarda sa montre. Cinquante secondes... Cinquante-cinq... Soixante...

Rien.

Elle n'était pas enceinte.

Le préservatif qu'ils avaient utilisé avait été efficace. Deux autres minutes le confirmeraient.

Le soulagement mais aussi la déception l'envahirent tandis qu'elle attendait. Encore soixante secondes...

L'affichage numérique apparut, faiblement, d'abord, devenant de plus en plus distinct. Lucy s'attendait à voir « pas enceinte ». Non. Elle plissa les yeux, incrédule, puis approcha l'indicateur de la lumière. Sans aucun doute, c'était écrit là. Un seul mot : *enceinte*.

— Mike, ici le sénateur Holbrook.

Mike fit pivoter son fauteuil pour s'écarter un peu de Josh, qui était assis en face de lui, à la table de conférences où ils discutaient de leur nouvelle brochure.

— Bonjour, sénateur. Que puis-je faire pour vous ?

— C'est vrai que Lucy a quitté la ville ?

— Oui.

— Pourriez-vous me donner son numéro de téléphone ?

Mike leva brusquement les sourcils.

— Je regrette mais je ne l'ai pas.

— Vous connaissez quelqu'un qui pourrait l'avoir ?

— Non.

— Et sa famille, ses frères ?

— Je les ai déjà appelés. Cela n'a pas marché.

— Alors, vous ne savez pas où elle se trouve actuellement ?

— Non.

Mike avait loué les services d'un détective privé pour retrouver sa trace,

ne fût-ce que pour apaiser son inquiétude. Mais il ne pouvait pas l'avouer devant Josh. Mike n'avait plus de nouvelles de ses parents depuis qu'il avait avoué ses sentiments pour Lucy une semaine plus tôt. Ils ne l'avaient même pas invité au repas dominical.

Holbrook semblait ne pas trop savoir quoi dire.

— Est-ce que vous voulez que je lui dise quelque chose si jamais j'ai de ses nouvelles ? demanda Mike, s'interrogeant sur les raisons que pouvait avoir le sénateur de joindre Lucy.

Il y eut un long silence.

— Dites-lui que je suis prêt à subir le test, dit-il avant de raccrocher.

Mike regarda fixement le combiné. Le test ? Le test de paternité, donc ? Et Gabe, et Reenie, et...

— Que te voulait Holbrook ? demanda Josh.

Mike se ressaisit aussitôt, et raccrocha le combiné, puis tenta de sortir un mensonge, mais rien ne lui venait à l'esprit, sauf la vérité.

— Alors ? insista Josh.

— Il veut la même chose que moi, avoua Mike.

— Et c'est...

— Trouver Lucy.

Pour commencer une nouvelle vie, Los Angeles valait bien n'importe quel autre endroit, se disait Lucy en visitant la petite maison bleue qui était à vendre. Elle trouvait le climat agréable et appréciait d'avoir une plage de sable à quelques mètres. Elle aimait venir s'asseoir et observer le mouvement des vagues qui se brisaient sur le rivage. Rien, à Los Angeles, ne venait lui rappeler la petite ville nichée dans les montagnes, au nord de Boise, où elle avait passé du temps avec Mike, toujours si présent dans son cœur.

— Qu'en pensez-vous ? demanda l'agent immobilier en jetant un regard impatient sur sa montre. Comme je vous ai dit, ces propriétés ne sont pas faciles à trouver. Si vous la voulez, il faudra vous décider rapidement.

Lucy se détourna de la fenêtre et des voix rieuses qui montaient de la rue. Le séjour était situé au-dessus d'un garage. La petite maison, avec sa peinture fraîche et ses parquets de bois de chêne, datait d'une quarantaine d'années, et possédait deux petites chambres et une salle de bains. La vue, ajoutée à la situation dans ce quartier coquet, la rendait très attractive.

Lucy savait qu'il lui aurait fallu louer un appartement avant d'acheter une propriété, s'habituer à la ville, et être sûre d'avoir envie d'y vivre. Mais, cette fois, elle voulait s'enraciner quelque part — pour y élever son bébé. Son enfant allait peut-être grandir sans père, tout comme elle, seulement elle était bien décidée à lui apporter plus d'amour que sa mère n'avait été capable de lui en donner et, surtout, davantage de stabilité.

Pour cela, il fallait commencer par un vrai foyer, des racines.

— Je la prends, dit-elle. Cependant, mon offre est subordonnée à la vente de la maison que je possède dans l'Idaho.

— Vraiment?

L'expression revêche que prit l'agent immobilier lui révéla que celle-ci n'appréciait pas du tout la nouvelle. Hélas, Lucy ne pouvait pas s'engager avant d'avoir vendu sa maison. La maison de la plage allait lui coûter jusqu'au dernier sou qu'elle retirerait de la vente de son héritage. Petit, à L.A., ne signifiait pas bon marché. Sans son chèque mensuel, Lucy ne pouvait même pas verser une caution de location. Il lui restait à peine une centaine de dollars sur son compte.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous deviez d'abord vendre votre maison, dit l'agent.

— Ce n'est pas un problème, la rassura Lucy. J'ai un acheteur qui a de quoi payer tout de suite. Il ne faudra pas plus de deux semaines pour régler la vente.

— Bien, alors... nous pouvons préparer les documents.

Lucy poussa un soupir de soulagement. C'était ce qu'elle avait de mieux à faire. Elle trouverait un emploi, travaillerait, et deviendrait le genre de mère qu'elle-même n'avait jamais eue.

Comme elle n'avait pas le courage d'appeler Mike, elle décida de joindre Josh.



— Mike, j'ai fini par avoir de ses nouvelles !

Mike fit un bond au moment où Josh ouvrait brusquement la porte de son bureau. Les paroles de son frère produisirent sur lui un effet inouï, et il comprit que Josh parlait de Lucy sans qu'il ait même besoin de prononcer son nom.

— Quand ?

— A l'instant.

Mike se leva et regarda avec angoisse les touches de son téléphone. Deux voyants étaient allumés.

— Quelle ligne ?

— Elle n'est plus en ligne, dit Josh.

— Pourquoi ? demanda Mike. Je t'avais dit que je voulais lui parler. Tu as pris son numéro ?

— J'ai un numéro de fax, répondit Josh. C'est tout ce qu'elle a consenti à me donner.

— Un numéro de fax, tu as dit ?

— Elle voulait qu'on lui fasse une offre pour la maison. Je lui ai dit que je devais en discuter avec toi. Elle m'a demandé de lui faxer la réponse dès que possible, et elle a raccroché.

— Et c'est tout ?

Mike s'efforça de passer sur le fait que ce n'était pas lui qu'elle avait appelé.

— Oui. Elle a juste demandé qu'on s'en occupe le plus rapidement possible.

Mike s'effondra dans son fauteuil.

— Pourquoi est-elle si pressée ?

— Elle n'a pas donné d'explication. Je pense qu'elle a besoin d'argent.

Cela n'avait rien d'étonnant. Elle aurait dû appeler depuis longtemps, déjà.

- Est-ce que tu lui as dit que le sénateur Holbrook voulait la joindre ?
- Elle ne m'a guère donné le temps de parler. Tu sais ce qu'il lui veut ? Tu ne m'en as jamais parlé.
- Aucune idée.
- Mike crut un instant que Josh allait insister. Mais il se contenta de dire :
- Alors ?
- Alors, quoi ?
- Est-ce qu'on va lui faxer une offre ?
- Que cherchait Lucy, exactement ? Était-elle plus heureuse sans lui ? Était-ce le message qu'elle lui envoyait ?
- Il espérait bien que non.
- Oui, nous allons lui envoyer une offre, dit-il enfin.
- Combien ?
- Le prix qu'elle voudra.

Lucy attendait patiemment dans le bureau de l'agent immobilier. Elle avait demandé à Josh de répondre rapidement, et elle était certaine qu'il le ferait. Les frères Hill avaient déjà trop attendu de mettre la main sur la maison de Morris pour faire la sourde oreille à présent.

Priscilla, l'agent qui s'occupait d'elle, lui adressa un sourire tout en téléphonant. Il s'agissait de pure courtoisie professionnelle, une sorte de réflexe automatique, ce qui était dommage. Elle aurait bien eu besoin d'une amie sincère à ce moment de sa vie. Elle avait les paumes moites et éprouvait du mal à respirer. Voilà, elle lâchait prise, finalement, elle disait adieu à Dundee et à Mike Hill... pour toujours.

Elle s'efforça d'ignorer le chagrin et le sentiment de vide que ces pensées faisaient naître en elle, en même temps qu'elle se posait la terrible question qui l'obsédait depuis qu'elle avait appris sa grossesse : devait-elle mettre Mike au courant ?

S'il apprenait l'existence du bébé, il se sentirait encore plus écartelé entre elle, et son entourage.

Tandis que le papier commençait à sortir du fax, tout son être se tendit. Lorsque Josh lui avait demandé son prix, elle lui avait donné un prix plancher qui correspondait au coût de la maison de la plage. Elle n'en voulait pas à l'argent de Mike. Tout ce qu'elle voulait, c'était de quoi

mettre son bébé à l'abri, lui offrir un bon départ dans la vie.

Lucy garda les yeux fixés sur la machine jusqu'au moment où la lumière s'éteignit et le bourdonnement cessa.

Elle attendit alors que Priscilla termine sa conversation au téléphone. Elle n'osait pas aller prendre le fax.

Priscilla termina enfin, et raccrocha.

— Je crois que mon fax est arrivé, dit Lucy.

L'agent se saisit des feuillets — et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne suis pas sûre que ceci soit...

Lucy se sentit soudain abattue. Ils avaient refusé son prix, ils...

— Hum... Je suppose que c'est bien une offre, après tout, dit Priscilla. Pas exactement le genre que j'attendais.

— C'est pour qui ?

— Pour vous, dit-elle en lui passant le fax.

Lucy regarda la première page. Elle portait l'adresse de High Hill Ranch. Mais l'expéditeur n'était pas Josh. Le fax venait de Mike, et disait : « Ci-joint, ma meilleure offre. »

Sa meilleure offre ? Que voulait-il dire ? Qu'il ne souhaitait pas négocier ?

Lucy passa à la deuxième page, et comprit pourquoi Priscilla s'était étonnée. Car il lui fallut quelques instants, à elle aussi, pour comprendre ce qu'elle avait sous les yeux : l'image d'une bague ; un diamant.

Elle tourna la page suivante...

« Je ne veux pas de la maison. C'est toi que je veux. Epouse-moi. »

Lucy refusait d'y croire. Elle leva les yeux sur Priscilla, qui souriait béatement comme une gamine de treize ans.

— Je suis célibataire et ne suis pas spécialiste en ce domaine, mais d'après la taille du diamant, je crois que c'est une offre intéressante.

Lucy était sans voix. Mike lui demandait de l'épouser ? De devenir Mme Hill ? De vivre avec lui, de dormir avec lui, et... ?

Mais sa famille ? La ville ? Le passé ? Leur différence d'âge ? Leur amour pouvait-il triompher de tous ces obstacles ?

— Il y a encore une page, dit Priscilla.

Cette dernière ressemblait à un contrat, avec un en-tête :

« Offre. »

Au-dessous, il y avait une ligne de texte :

« Tout ce que j'ai. Tout ce que je suis. »

La signature de Mike, et la date, donnaient à l'ensemble une tournure très officielle.

A présent, elle comprenait pourquoi il s'agissait de sa meilleure offre. Il ne pouvait pas lui donner plus.

L'agent était radieuse.

— Bon sang, si vous n'acceptez pas ceci, je crois que moi je vais le faire !

Il était prêt à affronter sa famille, tout son entourage... pour elle ?

Ses yeux se remplirent de larmes, mais elle tenta de rire.

— En ma qualité d'agent, c'est à moi de répondre, dit Priscilla en la regardant d'un œil amusé. Que dois-je lui faxer ?

Mike attendait devant le télécopieur et son cœur risquait d'exploser. Allait-elle accepter ? Elle lui avait avoué, un jour, qu'elle l'aimait depuis si longtemps — mais, pour Lucy, il n'était pas certain que l'amour suffise. Elle avait vécu des moments douloureux à Dundee, et ne se sentait peut-être pas disposée à en supporter davantage. Il lui faudrait bien plus que l'amour pour lui donner envie de revenir, et de s'installer dans cette ville...

— Je crois que je ne t'ai jamais vu aussi nerveux, dit Josh.

Mike ne répondit pas. Depuis la naissance de son frère, il avait tout partagé avec lui. Il lui semblait normal de l'associer à ce moment crucial pour lui.

— Je sais qu'elle t'aime, dit Josh, je m'en suis rendu compte le jour où j'ai parlé avec elle dans les écuries. Elle ne s'est même pas donné la peine de le nier. Elle...

Mike l'interrompt pour le faire taire, il était suffisamment tendu sans entendre son frère faire des commentaires qui augmentaient encore son anxiété.

— Si tu es vraiment sûr qu'elle va dire oui, alors cesse de piétiner ce pauvre tapis, tu vas finir par le trouer.

— Qu'elle dise oui ou non, de toute façon c'est grave.

— A cause des parents ?

— Et de tous les autres.

Josh haussa les épaules, avant de poursuivre :

— Après tout, je vais peut-être devenir le préféré de la famille, pendant quelque temps.

— Tu es le bébé de la famille. Tu as toujours été le préféré.

— Alors, ça ne me fera pas de mal de consolider ma position.

— Depuis combien de temps on attend ? demanda Mike.

— Quinze minutes.

— Seulement ?

— Je sais. Cette attente me tue aussi. On croirait que c'est moi qui viens de faire une demande en mariage.

Mike eut un petit rire puis se tut : la machine venait de s'élancer.

— Le voilà, dit-il dans un souffle.

Josh vint se mettre à côté de lui. Ensemble, ils regardèrent les feuilles glisser lentement dans la boîte de réception, puis Mike prit l'envoi de Lucy dans sa main tremblante.

La première feuille portait le nom et l'adresse d'une agence immobilière de Los Angeles. Cela ne leur apprit rien de nouveau, car ils savaient déjà d'après le code postal du fax que celui-ci venait de Californie du Sud.

Mike jeta un regard rapide vers Josh, avant de baisser les yeux sur la deuxième page. Elle ressemblait à une coupure de magazine représentant...

Un bébé !

— C'est quoi ? demanda Josh en fronçant les sourcils.

— Un bébé, je crois.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

Mike n'osait pas l'imaginer. Il tourna la dernière page, qui portait une seule ligne :

« Est-ce que ton offre tient toujours ? »

Mike regarda son frère.

— Je crois que...

— Non ? lança Josh, ahuri.

Un bébé... Oui, un bébé... Son bébé ! Lucy attendait son enfant, voilà ce qu'elle essayait de lui dire !

— Ouah ! hurla-t-il en s'accrochant à la table la plus proche pour ne pas tomber.

Josh regarda de nouveau l'image du bébé.

— Incroyable...

— Comme tu dis !

Mike se courba et prit plusieurs inspirations pour dissiper son vertige. Il aurait non seulement perdu Lucy mais aussi leur enfant, si elle n'avait pas contacté Josh à propos de la maison... Cette idée le mit dans une colère folle. Et il se redressa brusquement.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Josh.

— Comment a-t-elle pu partir sans rien me dire ? Tu crois qu'elle allait m'en parler un jour ? C'est toi qu'elle a appelé, bon sang ! Et moi, alors ?

Josh prit une expression contrite, et il ne fallut pas longtemps à Mike pour se rendre compte que son frère en savait plus qu'il ne voulait l'avouer.

— Quoi ? Tu le savais, toi ? Tu l'as menacée pour qu'elle s'en aille, peut-être ?

— Je n'aurais jamais fait une chose pareille, répondit Josh, vexé. Mais...

Il hésita avant de poursuivre.

— Dis-moi tout, parle.

— D'accord. Tu te rappelles le jour où nous cherchions maman ?

— Oui...

— Et que j'étais à la maison lorsqu'elle est rentrée, et tu étais avec elle ?

— Oui...

— J'avais arrêté de la chercher parce que...

— Parce que ?

— A ce moment-là, je savais déjà qu'il ne lui était rien arrivé.

— Comment ?

— Je l'ai vue quitter l'allée de la maison de Lucy, et je lui ai fait signe de s'arrêter.

— Est-ce qu'elle t'a dit qu'elle avait parlé à Lucy ?

— Elle a refusé de me répondre, ce qui en disait long. Elle m'a juste déclaré qu'elle allait chez Finley faire des courses pour le dîner, alors je

suis rentré rassurer papa.

Mike se prit la tête dans les mains, et se massa les tempes. Il s'était posé des questions sur le départ subit de Lucy — à présent, il comprenait. Malheureusement, cela n'augurait rien de bon quant à ses futures relations avec sa famille.

Restait à espérer que sa mère finirait par changer d'avis

— un jour. Une fois qu'elle apprendrait à connaître Lucy, il ne voyait pas Barbara — ou tout autre membre de sa famille— continuer à la détester. De plus, lui et Lucy avaient un atout en réserve : ils allaient avoir un bébé, et peut-être deux ou trois autres dans les dix années à venir. Alors, telle qu'il connaissait sa mère, Mike n'imaginait même pas qu'elle puisse rejeter ses propres petits-enfants.

— Envoie un autre fax à Lucy, dit-il.

— Que veux-tu que je lui dise ?

— Dis-lui que je veux sceller ce marché tout de suite.

— C'est tout ? demanda Josh avec un grand sourire.

— Non. Dis-lui que je l'aime.

## Épilogue

Le bruit de la sonnette, un mercredi matin à 10 heures, surprit Lucy. Les deux semaines qui avaient suivi son accouchement avaient été très agitées. Elle n'avait cessé de recevoir des visites, des cadeaux de ses frères, de la famille et des amis de Mike, et Mike lui-même avait passé tout son temps à la maison. Mais la vie avait repris un cours normal depuis quelques jours. Mike venait déjeuner puis repartait travailler, et Lucy restait seule avec leur exquise petite fille.

Le temps qu'elle arrive à la porte d'entrée, la sonnette retentit de nouveau. Elle écarta les rideaux de dentelle qu'elle venait de poser — le sénateur Holbrook attendait sur le perron...

Il l'avait appelée deux ou trois fois au cours des mois écoulés, pour prendre de ses nouvelles. Il avait même proposé de se soumettre au test de paternité. Mais vu tous les événements heureux qui étaient survenus dans sa vie, Lucy avait décidé qu'il était préférable d'y renoncer. S'il n'avait tenu qu'à elle, elle aurait aimé savoir, cependant elle comprenait que Mike se soucie de ne pas contrarier Gabe.

— Bonjour, dit-elle en souriant, tandis qu'elle ouvrait la porte.

— J'espère que je ne vous dérange pas, Lucy ?

— Non. En fait, un peu de compagnie me fera du bien. Sabrina dort comme un ange depuis ce matin et je suis désœuvrée.

Elle le pria d'entrer, et il prit place sur le divan ancien qu'elle et Mike avaient acheté à une vente aux enchères à Boise.

— Vous avez bien arrangé votre maison, dit-il en regardant autour de lui. Elle est magnifique.

Lucy éprouva un sentiment d'immense fierté. Lorsque Mike et elle avaient décidé de s'installer dans la demeure victorienne, ils y avaient vu un symbole de paix et de réconciliation. Et elle n'avait pas regretté. Elle se sentait enfin vraiment chez elle, dans cette maison.

— Merci. Je n'ai pas le talent de Celeste pour remplir ma maison de merveilles, mais je fais de mon mieux.

— Je suis certain qu'elle vous aiderait, si cela vous intéresse un jour de faire les magasins avec elle.



— J'aimerais bien, dit Lucy.

— On pourrait en profiter pour aller déjeuner tous les trois.

Lucy hésita. Elle ne savait pas trop quoi répondre.

— Sénateur...

— Appelez-moi Garth, je vous en prie.

— Garth, je comprends très bien la manière dont vous m'avez répondu par le passé. Je vous en prie, ne vous sentez pas obligé de vous rattraper.

Le regard du sénateur s'attarda sur le siège de bébé. Cela rappela à Lucy le jour où ils s'étaient rencontrés, elle et le sénateur, lors de sa première sortie en ville avec la petite. Il l'avait arrêtée, afin de contempler le bébé et, bizarrement, il avait paru très touché par cette rencontre.

Lucy n'avait pas cru devoir y attacher trop d'importance. Néanmoins, quelque chose dans l'attitude présente du sénateur la surprit de nouveau.

— Je pense que Mike a fait ce qu'il fallait, dit-il.

Il changeait de sujet. Pourquoi ?

— De quelle façon ?

— Il a tenu à ce que toute la ville sache combien il vous aime et vous respecte. Il a fait taire toutes les mauvaises langues et remis le passé.

Le commentaire de Garth fit sourire Lucy. Certes, les rumeurs et les rancunes s'étaient tues grâce à Mike. S'il arrivait qu'une personne se détourne ou murmure en présence de Lucy, il la protégeait de son bras en l'enlaçant et il gardait la tête haute. Même sa famille, sa mère surtout, avait commencé à se montrer plus aimable, particulièrement depuis la naissance du bébé.

— Parfois, je n'arrive pas à croire que je suis mariée avec lui, avoua-t-elle. Je l'aime depuis l'âge de seize ans.

— J'ai été aveugle, comme la plupart des gens, mais je commence à comprendre que c'est lui qui a fait le mariage du siècle.

Ce compliment inattendu bouleversa Lucy.

— Merci.

Garth s'apprêtait à dire autre chose, mais les pleurs de Sabrina l'en empêchèrent. Lucy s'excusa, alla dans la cuisine prendre sa fille qui dormait dans son landau. Lorsqu'elle fut revenue, Garth n'eut d'yeux que pour Sabrina.

— Vous voulez la prendre un peu ? demanda Lucy.

Il acquiesça, et Lucy lui mit le bébé dans les bras.

— Elle est magnifique.

— Mike est en adoration, dit Lucy avec un sourire radieux.

Garth ne répondit pas tout de suite. Il continua de regarder Sabrina, qui semblait elle aussi hypnotisée par lui.

Finalement, il leva les yeux.

— Lucy, je *veux* subir le test de paternité.

— Je vous demande pardon ?

— Je veux faire partie de votre vie, de la vie de Sabrina si j'y ai droit.

— Mais avez-vous pensé à Gabe ? Et à Reenie ? demanda Lucy.

— J'en ai déjà parlé à Celeste. Grâce à son aide, je pense que Gabe et Reenie accepteront la nouvelle. Elle ne cesse de me répéter que je les sous-estime, que si je veux vous connaître mieux je dois le faire. Et je pense qu'elle a raison. Elle m'a même dit que cela pourrait faire du bien à Reenie de vous avoir pour sœur.

Lucy fut stupéfaite.

— Je suis on ne peut plus touchée, dit-elle. Mais vous devez penser à votre candidature au Congrès, n'est-ce pas ? L'élection a lieu dans deux semaines. Un scandale pourrait vous coûter votre carrière.

— C'est possible, mais... il y a des choses plus importantes pour moi qu'un siège au Congrès, dit-il en embrassant Sabrina.

Lucy posa la main sur le bras du sénateur.

— J'espère que vous êtes vraiment mon père, dit-elle.

Et elle le pensait sincèrement.

# DANS LA MÊME COLLECTION

*Par ordre alphabétique d'auteur*

|                      |                                       |
|----------------------|---------------------------------------|
| JINA BACARR          | <i>Blonde Geisha</i>                  |
| MARY LYNN BAXTER     | <i>La femme secrète</i>               |
| MARY LYNN BAXTER     | <i>Un été dans le Mississippi</i>     |
| JENNIFER BLAKE       | <i>Une liaison scandaleuse</i>        |
| BARBARA BRETTON      | <i>Le lien brisé</i>                  |
| BENITA BROWN         | <i>Les filles du capitaine</i>        |
| MEGAN BROWNLEY       | <i>La maison des brumes</i>           |
| CANDACE CAMP         | <i>Le bal de l'orchidée</i>           |
| CANDACE CAMP         | <i>Le manoir des secrets</i>          |
| CANDACE CAMP         | <i>Le château des ombres</i>          |
| CANDACE CAMP         | <i>La maison des masques</i>          |
| MARY CANON           | <i>L'honneur des O'Donnell</i>        |
| LINDA CARDILLO       | <i>Le tourbillon d'une vie</i>        |
| ELAINE COFFMAN       | <i>Le seigneur des Highlands</i>      |
| ELAINE COFFMAN       | <i>La dame des Hautes-Terres</i>      |
| ELAINE COFFMAN       | <i>La comtesse des Highlands</i>      |
| JACKIE COLLINS       | <i>Le voile des illusions</i>         |
| JACKIE COLLINS       | <i>Reflets trompeurs</i>              |
| JACKIE COLLINS       | <i>Le destin des Castelli</i>         |
| PATRICIA COUGHLIN    | <i>Le secret d'une vie</i>            |
| MARGOT DALTON        | <i>Une femme sans passé</i>           |
| EMMA DARCY           | <i>Souviens-toi de cet été</i>        |
| CHARLES DAVIS        | <i>L'enfant sans mémoire</i>          |
| SHERRY DEBORDE       | <i>L'héritière de Magnolia</i>        |
| BARBARA DELINSKY     | <i>La saga de Crosslyn Rise</i>       |
| BARBARA DELINSKY     | <i>L'enfant du scandale</i>           |
| WINSLOW ELIOT        | <i>L'innocence du mal</i>             |
| SALLY FAIRCHILD      | <i>L'héritière sans passé</i>         |
| MARIE FERRARELLA     | <i>Une promesse sous la neige****</i> |
| ELIZABETH FLOCK      | <i>Moi &amp; Emma</i>                 |
| CATHY GILLEN THACKER | <i>L'héritière secrète</i>            |
| GINNA GRAY           | <i>Le voile du secret</i>             |
| GINNA GRAY           | <i>La Fortune des Stanton</i>         |
| JENNIFER GREENE      | <i>Le cadeau de l'hiver</i>           |
| JILLIAN HART         | <i>L'enfant des moissons</i>          |
| METSY HINGLE         | <i>Une vie volée</i>                  |
| KATE HOFFMANN        | <i>Destins d'Irlande</i>              |
| KATE HOFFMANN        | <i>Fille d'Irlande</i>                |
| FIONA HOOD-STEWART   | <i>Les années volées</i>              |
| FIONA HOOD-STEWART   | <i>A l'ombre des magnolias</i>        |
| FIONA HOOD-STEWART   | <i>Le testament des Carstairs</i>     |
| FIONA HOOD-STEWART   | <i>L'héritière des Highlands</i>      |
| LISA JACKSON         | <i>Noël à deux**</i>                  |
| RONA JAFFE           | <i>Le destin de Rose Smith Carson</i> |
| PENNY JORDAN         | <i>Silver</i>                         |
| PENNY JORDAN         | <i>L'amour blessé</i>                 |
| PENNY JORDAN         | <i>L'honneur des Crighton</i>         |
| PENNY JORDAN         | <i>L'héritage</i>                     |
| PENNY JORDAN         | <i>Le choix d'une vie</i>             |

|                     |                                          |
|---------------------|------------------------------------------|
| PENNY JORDAN        | <i>Maintenant ou jamais</i>              |
| PENNY JORDAN        | <i>Les secrets de Brighton House</i>     |
| PENNY JORDAN        | <i>La femme bafouée</i>                  |
| PENNY JORDAN        | <i>De mémoire de femme</i>               |
| BRENDA JOYCE        | <i>L'héritière de Rosewood</i>           |
| MARGARET Kaine      | <i>Des roses pour Rebecca</i>            |
| HELEN KIRKMAN       | <i>Esclave et prince</i>                 |
| ELAINE KNIGHTON     | <i>La citadelle des brumes</i>           |
| ELIZABETH LANE      | <i>Une passion africaine</i>             |
| ELIZABETH LANE      | <i>La fiancée du Nouveau Monde</i>       |
| CATHERINE LANIGAN   | <i>Parfum de jasmin</i>                  |
| RACHEL LEE          | <i>Neige de septembre</i>                |
| RACHEL LEE          | <i>La brûlure du passé</i>               |
| LYNN LESLIE         | <i>Le choix de vivre</i>                 |
| MERLINE LOVELACE    | <i>La maîtresse du capitaine</i>         |
| JULIANNE MACLEAN    | <i>La passagère du destin</i>            |
| DEBBIE MACOMBER     | <i>Rencontre en Alaska****</i>           |
| DEBBIE MACOMBER     | <i>Un printemps à Blossom Street</i>     |
| DEBBIE MACOMBER     | <i>Au fil des jours à Blossom Street</i> |
| DEBBIE MACOMBER     | <i>Retour à Blossom Street</i>           |
| DEBBIE MACOMBER     | <i>La saison des roses</i>               |
| DEBBIE MACOMBER     | <i>La baie des promesses</i>             |
| DEBBIE MACOMBER     | <i>Les secrets de Rosewood Lane</i>      |
| DEBBIE MACOMBER     | <i>Le printemps des rêves</i>            |
| DEBBIE MACOMBER     | <i>Un Noël sous le givre*****</i>        |
| MARGO MAGUIRE       | <i>Seigneur et maître</i>                |
| ANN MAJOR           | <i>La brûlure du mensonge</i>            |
| ANN MAJOR           | <i>Le prix du scandale*</i>              |
| SUSAN MALLERY       | <i>Un parfum d'été</i>                   |
| KAT MARTIN          | <i>Lady Mystère</i>                      |
| ANNE MATHER         | <i>L'île aux amants***</i>               |
| CURTISS ANN MATLOCK | <i>Sur la route de Houston</i>           |
| CURTISS ANN MATLOCK | <i>Une nouvelle vie</i>                  |
| CURTISS ANN MATLOCK | <i>Une femme entre deux rives</i>        |
| MARY ALICE MONROE   | <i>Le masque des apparences</i>          |
| MARY ALICE MONROE   | <i>Le passé à fleur de peau</i>          |
| CAROLE MORTIMER     | <i>L'ange du réveillon****</i>           |
| BRENDA NOVAK        | <i>L'écho du souvenir</i>                |
| BRENDA NOVAK        | <i>L'héritière du manoir</i>             |
| DIANA PALMER        | <i>D'amour et d'orgueil***</i>           |
| DIANA PALMER        | <i>Les chemins du désir</i>              |
| DIANA PALMER        | <i>Les fiancés de l'hiver****</i>        |
| DIANA PALMER        | <i>Le seigneur des sables</i>            |
| DIANA PALMER        | <i>Une liaison interdite</i>             |
| DIANA PALMER        | <i>Le voile du passé</i>                 |
| PATRICIA POTTER     | <i>Noces pourpres</i>                    |
| MARCIA PRESTON      | <i>Sur les rives du destin</i>           |
| MARCIA PRESTON      | <i>La maison aux papillons</i>           |
| EMILIE RICHARDS     | <i>Mémoires de Louisiane</i>             |
| EMILIE RICHARDS     | <i>Le testament des Gerritsen</i>        |
| EMILIE RICHARDS     | <i>La promesse de Noël**</i>             |
| EMILIE RICHARDS     | <i>L'écho du passé</i>                   |
| EMILIE RICHARDS     | <i>L'écho de la rivière</i>              |
| EMILIE RICHARDS     | <i>Le refuge irlandais</i>               |
| EMILIE RICHARDS     | <i>Promesse d'Irlande</i>                |
| EMILIE RICHARDS     | <i>La vallée des secrets</i>             |
| EMILIE RICHARDS     | <i>Du côté de Georgetown</i>             |
| EMILIE RICHARDS     | <i>Un lien d'amour*****</i>              |
| EMILIE RICHARDS     | <i>L'héritage des Robeson</i>            |

|                      |                                    |
|----------------------|------------------------------------|
| NORA ROBERTS         | <i>Retour au Maryland</i>          |
| NORA ROBERTS         | <i>La saga des Stanislawski</i>    |
| NORA ROBERTS         | <i>Le destin des Stanislawski</i>  |
| NORA ROBERTS         | <i>L'héritage des Cordina</i>      |
| NORA ROBERTS         | <i>Love</i>                        |
| NORA ROBERTS         | <i>La saga des MacGregor</i>       |
| NORA ROBERTS         | <i>L'orgueil des MacGregor</i>     |
| NORA ROBERTS         | <i>L'héritage des MacGregor</i>    |
| NORA ROBERTS         | <i>La vallée des promesses</i>     |
| NORA ROBERTS         | <i>Le clan des MacGregor</i>       |
| NORA ROBERTS         | <i>Le secret des émeraudes</i>     |
| NORA ROBERTS         | <i>Un homme à aimer*</i>           |
| NORA ROBERTS         | <i>Sur les rives de la passion</i> |
| NORA ROBERTS         | <i>La saga des O'Hurley</i>        |
| NORA ROBERTS         | <i>Le destin des O'Hurley</i>      |
| NORA ROBERTS         | <i>Un cadeau très spécial**</i>    |
| NORA ROBERTS         | <i>Le rivage des brumes</i>        |
| NORA ROBERTS         | <i>Les ombres du lac</i>           |
| NORA ROBERTS         | <i>Un château en Irlande</i>       |
| NORA ROBERTS         | <i>Filles d'Irlande</i>            |
| NORA ROBERTS         | <i>Pages d'amour</i>               |
| NORA ROBERTS         | <i>Rencontres</i>                  |
| NORA ROBERTS         | <i>Une famille pour Noël****</i>   |
| NORA ROBERTS         | <i>Passions</i>                    |
| NORA ROBERTS         | <i>La promesse de Noël</i>         |
| NORA ROBERTS         | <i>Contre vents et marées*****</i> |
| NORA ROBERTS         | <i>Rêves d'amour</i>               |
| ROSEMARY ROGERS      | <i>Le sabre et la soie</i>         |
| ROSEMARY ROGERS      | <i>Le masque et l'éventail</i>     |
| ROSEMARY ROGERS      | <i>La maîtresse du rajah</i>       |
| ROSEMARY ROGERS      | <i>Lady Sapphire</i>               |
| JOANN ROSS           | <i>Magnolia</i>                    |
| JOANN ROSS           | <i>Cœur d'Irlande</i>              |
| MALLORY RUSH         | <i>Ce que durent les roses</i>     |
| EVA RUTLAND          | <i>Tourments d'ébène</i>           |
| PATRICIA RYAN        | <i>L'escort-girl***</i>            |
| DALLAS SCHULZE       | <i>Un amour interdit</i>           |
| DALLAS SCHULZE       | <i>Les vendanges du cœur</i>       |
| DALLAS SCHULZE       | <i>La promesse d'un enfant</i>     |
| KATHRYN SHAY         | <i>L'enfant de l'hiver</i>         |
| JUNE FLAUM SINGER    | <i>Une mystérieuse passagère</i>   |
| ERICA SPINDLER       | <i>L'ombre pourpre</i>             |
| ERICA SPINDLER       | <i>Le fruit défendu</i>            |
| ERICA SPINDLER       | <i>Trahison</i>                    |
| ERICA SPINDLER       | <i>Parfum de Louisiane</i>         |
| ERICA SPINDLER       | <i>Un parfum de magnolia</i>       |
| ERICA SPINDLER       | <i>Les couleurs de l'aube</i>      |
| LYN STONE            | <i>La dame de Fernstowe</i>        |
| TARA TAYLOR QUINN    | <i>Le cadeau d'une vie</i>         |
| CHARLOTTE VALE ALLEN | <i>Le destin d'une autre</i>       |
| CHARLOTTE VALE ALLEN | <i>L'enfance volée</i>             |
| CHARLOTTE VALE ALLEN | <i>L'enfant de l'aube</i>          |
| SOPHIE WESTON        | <i>Romance à l'orientale***</i>    |
| SUSAN WIGGS          | <i>Un printemps en Virginie</i>    |
| SUSAN WIGGS          | <i>Les amants de l'été</i>         |
| SUSAN WIGGS          | <i>L'inconnu du réveillon**</i>    |
| SUSAN WIGGS          | <i>La promesse d'un été</i>        |
| SUSAN WIGGS          | <i>Un été à Willow Lake</i>        |
| SUSAN WIGGS          | <i>Le pavillon d'hiver</i>         |

|                  |                                     |
|------------------|-------------------------------------|
| SUSAN WIGGS      | <i>Retour au lac des Saules</i>     |
| SUSAN WIGGS      | <i>La maison du Pacifique</i>       |
| SUSAN WIGGS      | <i>Neige sur le lac des Saules</i>  |
| SUSAN WIGGS      | <i>Rendez-vous sous le gui*****</i> |
| SUSAN WIGGS      | <i>Les amants du Pacifique</i>      |
| LYNNE WILDING    | <i>L'héritière australienne</i>     |
| LYNNE WILDING    | <i>Les secrets d'Amaroo</i>         |
| BRONWYN WILLIAMS | <i>L'île aux tempêtes</i>           |
| REBECCA WINTERS  | <i>Magie d'hiver**</i>              |
| REBECCA WINTERS  | <i>Un baiser sous le gui****</i>    |
| JOAN WOLF        | <i>Le blason et le lys</i>          |
| SHERRYL WOODS    | <i>Refuge à Trinity</i>             |
| SHERRYL WOODS    | <i>Le testament du cœur</i>         |
| SHERRYL WOODS    | <i>Le rêve de Noël*****</i>         |
| SHERRYL WOODS    | <i>La Maison Bleue</i>              |
| LAURA VAN WORMER | <i>Intimes révélations</i>          |
| KAREN YOUNG      | <i>Un vœu secret**</i>              |
| KAREN YOUNG      | <i>L'innocence bafouée</i>          |
| KAREN YOUNG      | <i>La mémoire blessée</i>           |

\* titres réunis dans un volume double

\*\* titres réunis dans le volume intitulé : Magie d'hiver 2007

\*\*\* titres réunis dans le volume intitulé :

Passions d'été

\*\*\*\* titres réunis dans le volume intitulé :

Magie d'hiver 2008

\*\*\*\*\* titres réunis dans le volume intitulé :

Magie d'hiver 2009